This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

EX BIBLIOTHECA
FF. MINORUM CAPUCINORU
Conventus Lugdunensis

Littera E N° 48

ure de la contemplation : mais
st peu importante par rapport
sentielle du livre, et je ne la
ettre plus d'ordre dans mes

miers traités sont précédés de
mbre de huit; mais deux seule-
qués dans la *Montée du Carmel*:
encore traités dans la *Nuit obs-*
l'on y ajoute, en peu de mots,
troisième. Il n'est rien dit des
qui prouveroit peut-être qu'il
lque chose de ces deux traités.
e nous donne point d'éclaircis-
.

mme de l'amour est aussi précé-
es : ils sont au nombre de quatre,
ités. Il en est de même des *Canti-*
au nombre de quarante : ils ont
phrase. Ces cantiques, au reste,
bjet principal de ces œuvres. Je
mme des textes qui donnent lieu
s qu'on trouve dans le cours de
uarante cantiques qui forment
sont dans le style du *Cantique*
Salomon, et l'on y a inséré
plusieurs expressions tirées

ités, la *Montée du Car-*
l'ame, sont la partie
uvres, et les deux
amour, et les *Can-*

OEUVRES
SPIRITUELLES
DE BERTHIER.

RÉFLEXIONS.

TOME V.

OEUVRES
SPIRITUELLES

DU PÈRE

G. F. BERTHIER.

RÉFLEXIONS.

TOME CINQUIÈME.

A LYON,
CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,
rue Mercière, n° 33.
A PARIS,
AU DÉPOT DE LIBRAIRIE DE PERISSE FRÈRES,
place Saint-André-des-Arts, n° 11.
1830

ALH 1757

ŒUVRES SPIRITUELLES
DU P. BERTHIER.

LETTRES
SUR
LES ŒUVRES
DE SAINT JEAN DE LA CROIX.

PREMIÈRE LETTRE.

MADAME,

Pour vous obéir, je traiterai dans ces lettres ce qui concerne la doctrine spirituelle de saint Jean de la Croix : entreprise fort supérieure à mes forces ; mais je mets ma confiance dans le Père des lumières ; j'implore la protection du grand saint qui nous a donné ces œuvres, et je soumets tout ce que je vous dirai à votre judicieuse critique.

Outre cette première lettre, qui n'est destinée qu'à vous présenter le plan général de ces œuvres spirituelles, je vous en écrirai neuf autres, dont huit contiendront l'analyse de tout

l'ouvrage, et la dernière fera voir la solidité et la sûreté de tout ce qu'enseigne notre saint auteur. J'ai cru cette lettre nécessaire pour montrer que saint Jean de la Croix ne favorise en rien les erreurs des quiétistes. Je n'ai pas tous les livres qui me seroient utiles pour traiter cette matière ; mais je dirai l'essentiel.

Il y a quatre traités dans les œuvres de saint Jean de la Croix, dont la traduction a été donnée en notre langue sur la fin du dernier siècle : traduction assez soignée pour le style ; je la suppose fidèle et conforme au texte espagnol que je n'ai point : ainsi, je n'en puis faire la comparaison. Ces quatre traités sont la *Montée du Carmel*, la *Nuit obscure de l'ame*, *La vive Flamme de l'amour*, *Cantiques spirituels de l'ame et de Jésus-Christ son époux*. Je ne dis rien de quelques *lettres* placées à la fin du volume, elles n'ont point de rapport aux quatre traités : ni des *Précautions*, *Sentences* et *Maximes*, qui ne sont que des extraits de la doctrine du saint auteur.

Il me semble, madame, que les deux premiers traités auroient pu être présentés sous le titre de *Nuit obscure de l'ame;* car, dans le premier traité, il est tout-à-fait question de cette *nuit* et très-peu de la *montée du Carmel*. Je considère donc, sauf meilleur avis, cette *Montée du Carmel*, comme le titre qui conviendroit à tout l'ouvrage, étant certain que les quatre traités conduisent au sommet de cette sainte montagne, qui étoit, dans les vues de saint Jean de

la Croix, une figure de la contemplation : mais cette remarque est peu importante par rapport à la doctrine essentielle du livre, et je ne la fais que pour mettre plus d'ordre dans mes idées.

Les deux premiers traités sont précédés de cantiques, au nombre de huit; mais deux seulement sont expliqués dans la *Montée du Carmel*: les mêmes sont encore traités dans la *Nuit obscure de l'ame*, et l'on y ajoute, en peu de mots, l'exposition du troisième. Il n'est rien dit des cinq autres : ce qui prouveroit peut-être qu'il s'est perdu quelque chose de ces deux traités. Le traducteur ne nous donne point d'éclaircissement sur cela.

La vive Flamme de l'amour est aussi précédée de cantiques : ils sont au nombre de quatre, et tous expliqués. Il en est de même des *Cantiques spirituels*, au nombre de quarante : ils ont tous leur paraphrase. Ces cantiques, au reste, ne sont pas l'objet principal de ces œuvres. Je les considère comme des textes qui donnent lieu aux explications qu'on trouve dans le cours de l'ouvrage. Les quarante cantiques qui forment le dernier traité, sont dans le style du *Cantique des Cantiques* de Salomon, et l'on y a inséré plusieurs figures et plusieurs expressions tirées de ce livre sacré.

Les deux premiers traités, la *Montée du Carmel*, et la *Nuit obscure de l'ame*, sont la partie la plus instructive de ces œuvres, et les deux derniers. *La vive Flamme de l'amour*, et les *Can-*

tiques spirituels en sont la partie la plus affectueuse. J'insisterai fort sur le premier livre de la *Montée du Carmel*, parce qu'il contient, ce me semble, les principes de tout ce qu'enseigne et recommande saint Jean de la Croix. Je vous demande, madame, la permission de vous écrire trois lettres sur ce seul livre.

IIe LETTRE.

Tout dépend, madame, dans les œuvres de saint Jean de la Croix, du premier livre de son traité, intitulé : la *Montée du Carmel*. Il s'agit, 1.° de se former une idée du *tout* de Dieu et du néant de la créature; 2.° d'avoir une notion exacte de l'union intime de l'ame avec Dieu; 3.° de bien comprendre ce que c'est que la *nuit* des sens et des facultés de l'ame. Je dis que ce sont là les principes de la doctrine du saint auteur, et je les trouve répandus dans son premier livre de la *Montée du Carmel*. Le premier surtout et le troisième de ces principes sont d'une si grande importance, que j'ai cru devoir les traiter dans les deux lettres qui suivront celle-ci. En attendant, je vous présente le tableau du *tout* de Dieu, de l'union intime de l'ame avec Dieu, de la nuit où il faut entrer pour s'unir intimement à Dieu.

Saint Jean de la Croix étoit un esprit des plus philosophiques; j'entends qu'il s'étoit fait des notions très-justes de la nature et des facultés

de l'ame. Je pourrois ajouter que personne n'analyse mieux que lui les idées les plus subtiles, et n'en tire avec plus de précision les conséquences. Il considère d'abord que, quand notre ame s'attache aux créatures, elle devient non-seulement semblable à elles, mais tout-à-fait dépendante d'elles, et ceci est un des effets de l'amour. Quand on aime un objet, on fait dépendre tout son bonheur de la possession de cet objet. Cela se prouve aisément par ce qui se passe dans le cœur de tout homme passionné. L'avare est l'esclave de son trésor; le voluptueux, de ses plaisirs, ou de ce qui les lui procure; l'ambitieux, des honneurs auxquels il aspire. Mais comme tous ces objets en eux-mêmes ne sont rien, il s'ensuit que ceux qui les recherchent avec passion, sont moins que rien, puisque l'esclave est toujours moins que le maître dont il dépend.

Les hommes passionnés conviennent assez qu'ils sont dans les liens des objets qu'ils aiment. Ils emploient même, dans leur plus beau langage, les termes de *captivité* et de *chaînes*, quand ils veulent plaire à leurs idoles. Mais ils ont une haute idée de ce qui les captive, et ils se révoltent quand on leur dit que ce n'est rien. Or, pour les en convaincre, notre saint auteur présente le *tout* de Dieu. Il met en contraste l'être et les qualités prétendues des créatures avec l'être de Dieu, avec ses perfections infinies, avec sa beauté, sa bonté, sa sagesse, sa puissance, sa majesté suprême. A la présence de ces

divines perfections, la créature avec tout ce qu'on lui attribue d'agrémens, de force, d'opulence, s'éclipse et disparoît. Oh! qu'il y a de vérité et de grandeur dans cette comparaison! Celui qui veut profiter des œuvres de saint Jean de la Croix, doit commencer par méditer le *tout* de Dieu et le rien des créatures. Cette méditation doit l'occuper jusqu'à ce qu'il soit intimement pénétré de ce *tout* unique, et de ce néant qui n'a aucune qualité parce qu'il est le néant. Cette méditation n'est point sur un objet de pure spiritualité; c'est l'obligation de tout chrétien d'avoir une juste idée de Dieu et de soi-même, et cette idée résulte de ces deux vérités : *Dieu est tout*, et *la créature n'est rien.*

Il faut bien concevoir que ce n'est pas le rien de la créature qui l'empêche de s'unir à Dieu. Le rien ne résiste point; et quand Dieu se communique à la créature, il en fait quelque chose, il en fait même une belle chose, puisque la créature acquiert dès lors des traits de ressemblance avec le *tout* qui est Dieu. Mais ce qui empêche l'union, c'est que la créature aime quelque chose qui n'est pas Dieu, qu'elle transporte au rien d'une autre créature l'hommage qui n'est dû qu'au *tout* de Dieu. Voilà, dès ce moment, un obstacle à l'union. Quand Dieu veut tirer une ame du néant, il ne trouve aucun obstacle, parce que le néant n'a aucune force pour résister. Mais quand il veut s'unir à l'ame qui est déjà livrée à l'amour d'un objet créé, il trouve de la résistance, parce que cette ame est dans

une opposition formelle à l'union. Je sais que Dieu a, dans les trésors de sa grâce, des moyens pour vaincre cette résistance ; mais il lui faut, en quelque sorte, employer plus d'effort que pour la création ; et c'est ce qu'observe notre saint et judicieux auteur. « Quand Dieu, dit-» il (1), délivre une ame des contrariétés (de » la passion), il fait, si je l'ose dire, quelque » chose de plus grand que lorsqu'il tire l'ame » du néant et lui donne l'être ; parce que les » passions de l'ame s'opposent plus à l'opération » de Dieu que le néant, puisque le néant n'est » pas capable de résister à la majesté divine. »

Ce n'est donc pas parce que la créature n'est rien, qu'elle ne peut aspirer à l'union intime avec Dieu. Il faut même qu'elle ne se croie rien, ou plutôt que, par ses réflexions, elle se réduise à rien pour s'élever à cette union. C'est la doctrine que saint Jean de la Croix développe dans tout son livre. Mais ce qui empêche l'union, je ne puis trop le répéter, c'est que l'homme devienne moins que rien en se livrant à l'amour des objets créés ; c'est qu'il oppose l'affection déréglée qu'il a pour ces objets, aux sentimens d'amour que Dieu a pour lui, et à ceux qu'il devroit avoir pour Dieu. En cela consiste le désordre qui détruit en nous le règne du *tout*, et qui nous concentre dans l'extrême misère du péché. Il est vrai que, par la puissance de son bras, Dieu rompt quelquefois tout d'un coup le charme qui attache une ame passionnée à l'ob-

(1) Page 15 de la traduction du P. Maillard.

jet de sa passion. Paul étoit animé d'un faux zèle pour la loi, et sur-le-champ Jésus-Christ en fit le prédicateur de son Evangile, et le maître des gentils. Augustin étoit plongé dans les désordres d'une jeunesse voluptueuse, et la simple lecture d'un saint livre remplit son cœur des plus pures ardeurs de la charité. Mais quelle seroit notre présomption de compter sur ces prodiges de grâce ! Et n'est-il pas plus sûr pour nous d'entendre les leçons du saint homme dont j'analyse l'ouvrage ? Il nous dit d'envisager le *tout* de Dieu, de mortifier nos passions, de retirer notre cœur des objets créés qui le captivent, et qui lui ôtent les moyens de s'élever à l'union divine.

Mais qu'est-ce que cette union ? Saint Jean de la Croix l'explique en ces termes (1) : « C'est » la ressemblance que la volonté de l'homme » contracte avec celle de Dieu, en sorte que » l'ame de l'homme veut tout ce que Dieu » veut, et qu'elle ne veut pas tout ce qui n'est » pas conforme à la volonté de Dieu. » On sent assez que c'est l'amour qui forme cette union et qui l'entretient ; que cette union a des degrés différens, selon les différens degrés d'amour ; que ces différens degrés d'amour dépendent des dons de la grâce plus ou moins abondans, et aussi des efforts que l'homme fait plus ou moins constamment pour se détacher de tout ce qui n'est pas Dieu. Notre saint auteur donne des leçons pour parvenir au plus haut

(1) Page 49.

degré d'union, parce que ces leçons tendent au détachement, au dépouillement le plus parfait. Quand l'union est intime, il dit que l'ame est *transformée* en Dieu; et cette expression, qui revient souvent dans son livre, ne doit point paroître extraordinaire ou trop subtile. L'apôtre saint Paul, opposant la nouvelle alliance à l'ancienne, ne dit-il pas que *nous sommes transformés dans l'image de Dieu, passant de clarté en clarté, comme étant conduits par l'esprit de Dieu* (1)? D'ailleurs tous les chrétiens ayant pour modèle Jésus-Christ qui est l'image substantielle de son Père, n'est-il pas nécessaire qu'ils ressemblent à Jésus-Christ, et par conséquent que leur volonté soit conforme à celle de Dieu? C'est la *transformation* dont parle si souvent saint Jean de la Croix. Mais qu'on interroge tout homme passionné pour quelque objet créé que ce soit; s'il est de bonne foi, n'avouera-t-il pas que son ame est transformée dans cet objet, que toutes ses inclinations se portent vers la créature qu'il idolâtre, qu'il se conforme en tout à ses volontés, quelque bizarres qu'elles soient? Faudra-t-il donc reprocher aux saints l'usage très-légitime qu'ils font d'un terme dont on abuse si évidemment dans les liaisons criminelles que forme la passion?

Pour parvenir à l'union intime avec Dieu, il faut passer par la nuit des sens, de l'esprit, de la mémoire, de la volonté: c'est tout le plan de saint Jean de la Croix, dans sa *Montée du*

(1) 2 Cor. 3. 18.

Carmel, et dans sa *Nuit obscure de l'ame*. Ces quatre nuits seront développées, madame, dans quatre de mes lettres ; mais je crois qu'il importe d'expliquer d'abord ici, avec le plus de clarté qu'il me sera possible, ce qu'il faut entendre par le terme de *nuit*, et quelle idée s'en étoit faite notre saint auteur.

L'homme, sur la terre, est guidé par quatre puissances ou facultés, dont chacune a sa lumière. Les sens la reçoivent des objets extérieurs ; l'esprit, des idées sur lesquelles il opère; la mémoire, des notions anciennes qui ont été dans l'ame, et qu'elle reconnoît ; la volonté, des connoissances que lui présente l'esprit. Il ne s'agit pas, dans les instructions spirituelles de saint Jean de la Croix, d'éteindre ces lumières par rapport aux fonctions ordinaires de la vie. L'ame parvenue à l'union divine, selon les principes de ce saint homme, opérera toujours tandis qu'elle anime le corps, et ses opérations seront même plus parfaites et mieux réglées que celles de quiconque ne sera pas dans le même état d'union. Mais par rapport à cette union, ou plutôt pour y parvenir, saint Jean de la Croix enseigne qu'il faut réduire nos facultés aux ténèbres ; et c'est ce qu'il appelle la *nuit* des sens, de l'esprit, de la mémoire, de la volonté.

Comme il est question d'introduire l'ame dans une région tout autre que celle de la nature, il est visible que les lumières qui guident nos facultés naturelles, peuvent être plus préjudiciables qu'avantageuses pour entrer dans

cette route toute spirituelle, et que d'autres écrivains ont appelée avec raison *surhumaine*. Si Dieu seul doit nous éclairer tandis que nous parcourons cette route, il est visible encore que nous devons abandonner toute autre lumière, et qu'une des dispositions que Dieu exige de nous, est qu'il nous trouve dans la nuit des sens, de l'esprit, de la mémoire, de la volonté. Si nous voulions concilier la lumière naturelle de ces facultés avec la lumière divine, nous nous abuserions étrangement nous-mêmes, nous prendrions le change sur le terme auquel nous aspirons, qui est l'union intime avec Dieu. Bien loin d'avancer dans la voie qui y conduit, nous nous priverions de la lumière unique dont nous avons besoin, et nous serions dans un danger évident de nous égarer. Concevons donc que la *nuit obscure*, dont nous parle saint Jean de la Croix, n'est que l'exclusion de nos lumières naturelles par rapport au chemin de la perfection. Il n'y a pas un fort grand mystère dans ce principe, quoique, dans les conséquences et dans l'exécution, il soit très-sublime et très-difficile.

Il seroit temps, madame, d'entrer dans les instructions qui concernent la *nuit des sens*; mais saint Jean de la Croix place à la fin de son premier livre de *la Montée du Carmel*, un morceau sur le tout de Dieu, dont l'importance vous a frappée, et que je n'ai point traité dans cette lettre. Vous agréerez donc que j'en fasse le sujet de la lettre suivante. Je suis, etc.

IIIe LETTRE.

MADAME,

Saint Jean de la Croix a sanctifié l'usage où étoient les anciens, de mettre en vers leurs lois et leur morale. Nul législateur, nul philosophe n'a rassemblé, dans un ouvrage de poésie, des vérités comparables à celles que notre saint auteur présente dans l'étendue de douze vers (1). Je devrois, avant que d'en faire l'analyse, entrer dans une solitude profonde, et

(1) Voici ces vers :

1. Pour goûter tout, n'ayez du goût pour aucune chose.

2. Pour savoir tout, désirez de ne rien savoir.

3. Pour posséder tout, souhaitez de ne rien posséder.

4. Pour être tout, ayez la volonté de n'être rien en toutes choses.

5. Pour parvenir à ce que vous ne goûtez pas, vous devez passer par ce qui ne frappe point votre goût.

6. Pour arriver à ce que vous ne savez pas, il faut passer par ce que vous ignorez.

7. Pour avoir ce que vous ne possédez pas, il est nécessaire que vous passiez par ce que vous n'avez pas.

8. Pour devenir ce que vous n'êtes pas, vous devez passer par ce que vous n'êtes pas.

9. Lorsque vous vous arrêtez à quelqne chose, vous cessez de vous jeter dans le tout:

10. Car pour venir du tout au tout, vous devez vous renoncer du tout au tout.

11. Et quand vous serez arrivé à la possession du tout, vous devez le retenir en ne voulant rien.

12. Car si vous voulez avoir quelque chose dans le tout, vous n'avez pas votre trésor tout pur en Dieu.

converser avec Dieu seul, puisqu'il s'agit du *tout* de Dieu. O saints anges du Seigneur, qui connoissez mieux que tous les hommes ce *tout* unique, dites-nous si ce n'est pas de votre main qu'a été tracée cette admirable instruction ; et vous, grand saint, puisque vous êtes à la source de ce *tout* éternel, et que vous êtes inondé des délices qu'il verse dans votre ame bienheureuse, obtenez-moi la grâce de le connoître, et de ne rien dire qui ne soit conforme à vos sublimes pensées.

Il y a comme trois parties dans les douze vers de saint Jean de la Croix. Dans la première, il dit ce que nous devons être par rapport au tout de Dieu ; dans la seconde, ce que nous devons faire pour entrer dans le tout de Dieu ; dans la troisième, ce que nous devons éviter dans la recherche du tout de Dieu.

Quand on dit, madame, que Dieu est *tout*, on ne tombe pas dans l'extravagance de ceux qui imaginèrent autrefois que Dieu est tout cet univers, et que tous les êtres visibles et invisibles sont des portions de la divinité. C'étoit faire de Dieu, non un être très-parfait, mais un monstre qui seroit l'auteur de tous les crimes, le centre de toutes les contradictions, et le sujet de toutes les misères. Dieu est un être singulier, très-distingué de tout ce qui existe, et existant indépendamment de toutes les autres substances corporelles ou spirituelles, de quelque nature et de quelque rang qu'elles soient. Dieu est *tout*, parce qu'il possède essen-

tiellement toutes les perfections, et qu'il les possède dans un degré sublime, qui est l'infini. Dieu est *tout*, parce qu'il a donné l'existence à tout ce qui existe, et que, quand tout ce qui existe hors de lui cesseroit d'exister, il n'en existeroit pas moins avec tous ses attributs. Dieu est *tout*, parce qu'il est présent partout, qu'il connoît tout, qu'il gouverne tout, et qu'il mérite seul toute gloire, tout honneur et tout amour.

Quand l'ame fidèle veut s'élever, avec le secours de la grâce, à l'union divine, elle tend au tout de Dieu, non pour partager les hommages qui ne sont dus qu'à Dieu, mais pour entrer dans un saint commerce avec Dieu; et ce commerce est fondé sur le rien de la créature, c'est-à-dire, sur le soin que prend la créature, aidée de la grâce, de reconnoître qu'elle n'est rien, et de se maintenir devant Dieu dans l'aveu continuel de son rien. C'est ce que nous enseigne saint Jean de la Croix. Il fait, dans ses vers, une sorte de gradation relative aux quatre principaux désirs de l'homme, désir du plaisir, désir du savoir, désir des richesses, désir des honneurs ou de la grandeur.

Il dit d'abord : « Pour goûter tout, n'ayez » du goût pour aucune chose », et j'insiste sur ce premier vers, parce qu'il contient, ce me semble, tout ce qu'il y a d'essentiel dans les autres. Le goût est peut-être le plus fin, mais aussi le plus borné de nos cinq sens extérieurs. Il ne s'exerce que sur les alimens nécessaires à

notre conservation, et ses fonctions sont restreintes au temps où nous avons besoin de prendre de la nourriture pour réparer nos forces. Mais il y a dans notre ame un goût d'inclination ou d'affection qui peut s'étendre à tout. Il ne ressemble au goût extérieur qu'en ce qu'il juge, comme lui, d'après l'expérience. Nous ne décidons de la qualité des alimens, qu'après l'épreuve que nous avons faite de ceux qu'on nous a présentés, et notre inclination ou notre affection ne se détermine aussi qu'en faveur des objets dont nous avons quelque connoissance. Ce n'est cependant pas toujours l'esprit et la raison qui guident les jugemens de nos goûts intérieurs. Si nous sommes frappés d'un objet, et s'il nous paroît aimable, eût-il d'ailleurs mille défauts, nous l'aimons sans peser les motifs de ne le point aimer. Il nous a plu, c'en est assez : le goût est formé à cet égard, et ce goût n'est rien autre chose que l'amour, sentiment si nécessaire et si universel qu'il est dans tous les hommes, et qu'il se fait sentir dans tous les momens de la vie. Ainsi, le goût de notre ame est de tous nos sens intérieurs le plus actif et le plus impérieux. Il commande à toutes nos sensations; il décide de tout ce qui se passe dans nos sens extérieurs. On aime une belle musique, quoiqu'elle n'affecte que l'ouïe; on aime des parfums exquis, quoiqu'ils n'agissent que sur l'odorat. Il en est de même de la vue et du toucher, dont les objets sont si variés, si multipliés, et si répandus

partout. On aime ce qui flatte ces sens, quoique leurs fonctions soient très-différentes. Encore une fois, le goût de l'ame est comme un sens universel, parce que c'est la même chose que l'amour. S'il arrive donc que dans la voie de l'union intime avec Dieu, on goûte uniquement le tout de Dieu, il ne restera plus rien à faire, et toutes les leçons de saint Jean de la Croix seront parfaitement observées. Mais je dois éclaircir de plus en plus cette importante doctrine.

Le Prophète a parlé avec la plus grande précision quand il a dit (1) : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux :* paroles que l'apôtre saint Pierre a répétées en instruisant les nouveaux fidèles (2). C'est par le goût ou l'amour qu'on connoît le Seigneur ; et ce n'est même qu'à l'égard du Seigneur qu'il faut commencer par aimer avant que de bien connoître. Dans tous les autres objets, il faudroit bien connoître avant que d'aimer : mais les hommes pervertissent tous les jours cet ordre ; ils prodiguent leur amour, sans examiner si ce qui les frappe mérite d'intéresser leur cœur ; de là les égaremens et le repentir. A l'égard de Dieu seul, on ne court point de risque, on ne peut jamais être trompé. Si l'on goûte sa douceur, c'est que toute douceur est en lui ; l'esprit confirme bientôt la décision du cœur : *on voit*, selon l'expression du Prophète, *que le Seigneur est doux*

(1) Ps. 33. 9.
(2) 1 Petr. 2. 3.

et aimable. En un mot, Dieu sensible au cœur, c'est la foi de Dieu portée à la perfection.

Et voilà, madame, ce qui justifie la leçon de saint Jean de la Croix : « Pour goûter tout, » n'ayez du goût pour aucune chose. » Tout homme qui goûte quelque chose hors de Dieu, ne goûtera jamais Dieu, et sera toujours hors du tout de Dieu, tandis qu'il est dans le rien des créatures dont il fait néanmoins son tout. N'admirez-vous pas ces prétendus chrétiens du monde, qui veulent être dans le tout de Dieu, et dans le tout de leurs plaisirs, de leurs sociétés, de leurs projets ; qui prétendent concilier le goût de Dieu avec le goût de ce qui est contraire à Dieu ? Ce système est absurde : aussi l'apôtre saint Pierre, exhortant les nouveaux fidèles à désirer le lait pur de l'Evangile, ajoutoit, qu'il leur donnoit cette instruction en supposant qu'ils eussent déjà *goûté combien le Seigneur est doux.* Il ne croyoit pas que, sans ce goût du Seigneur, ils pussent être les vrais enfans de l'Evangile, ni qu'ils pussent goûter le Seigneur, et conserver en même temps le goût des choses qui avoient jusqu'alors servi d'aliment à leurs passions. Aussi l'apôtre saint Paul, écrivant aux Colossiens, leur disoit que, *s'ils étoient ressuscités avec Jésus-Christ, ils devoient goûter les choses du Ciel et non celles de la terre : car vous êtes morts*, ajoutoit-il, *et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu* (1). Voilà des hommes capables de goûter le tout de Dieu, *des*

(1) Coloss. 3. 1, 2, 3.

hommes morts, et qui ne vivent que de la *vie cachée en Dieu.*

C'est là toute la pensée de saint Jean de la Croix dans cette sentence : « Pour goûter » tout n'ayez du goût pour aucune chose » ; et de ce premier vers dépendent tous les autres : car si on ne goûte que Dieu, on voudra ne *savoir* que Dieu, ne *posséder* que Dieu, n'*être* qu'en Dieu ; et par conséquent on ne *saura* rien, on ne *possédera* rien, on ne *sera* rien hors du tout de Dieu. Je puis vous citer, madame, un très-grand homme qui fut dans cette voie ; c'est l'apôtre saint Paul, dont je vous parlois il n'y a qu'un moment. Il ne *savoit que Jésus, et Jésus crucifié* (1) ; *il regardoit tous les biens du monde comme de la boue, pour être plus en état de posséder Jésus-Christ* (2) ; *il ne vivoit plus lui-même, mais Jésus-Christ vivoit en lui* (3). Je ne doute pas non plus que saint Jean de la Croix ne fût aussi dans la même route : et je pourrois lui associer tous les saints ; car ils ne sont dans le Ciel investis du grand tout de Dieu, qu'après s'en être approchés sur la terre autant qu'il leur étoit possible.

Je dois vous dire encore quelque chose de la pratique du *tout*, c'est-à-dire, des règles de conduite nécessaires pour y parvenir. Cette pratique est contenue dans les vers 5e, 6e, 7e et 8e, de notre saint auteur ; et je finirai par les obstacles qui se rencontrent dans la voie du tout : le saint les indique, avec les moyens de les

(1) 1 Cor. 2. 2. — (2) Philip. 3. 8. — (3) Gal. 2. 20.

éviter ou de les rompre, dans ses quatre derniers vers.

« Pour parvenir à ce que vous ne goûtez pas, » vous devez passer par ce qui ne frappe pas » votre goût » ; c'est-à-dire, si vous voulez parvenir au tout de Dieu, vous devez passer par une voie tout autre que celle où l'on cherche à flatter son goût ; et ceci comprend deux choses : d'abord le renoncement à tout ce qu'on goûte, ensuite la recherche de ce qu'on ne goûte pas, ou, ce qui est la même chose, la recherche de ce qui contredit les goûts de la nature toujours opposée aux goûts de Dieu. Quand un voyageur a perdu le chemin qui conduit à son terme, on lui dit : Pour parvenir où vous voulez aller, vous devez passer par le chemin que vous ne tenez pas ; c'est-à-dire, qu'il doit abandonner la fausse route où il marche, et entrer dans une voie tout autre que celle qui l'a égaré. Ces deux conditions sont nécessaires ; ce voyageur n'arriveroit jamais s'il se contentoit d'abandonner le chemin où il s'est engagé, sans vouloir en prendre un autre tout contraire. Il en est de même dans la route de l'union divine. Celui qui désire goûter le tout de Dieu en s'unissant à lui, doit croire que tous les goûts qu'il a eus jusqu'alors sont pernicieux, et qu'il doit s'attacher à d'autres tout opposés. Ceux-ci lui paroîtront d'abord insipides ou amers ; mais qu'il ne perde pas courage ; qu'il jette ses regards sur Jésus-Christ qui a été abreuvé de fiel et de vinaigre ; qu'il ouvre son ame au tout de Dieu

qui est le centre de toutes les délices, et bientôt il franchira ce passage qui paroît si difficile aux hommes lâches et sensuels.

Il en sera de même de ce que cette ame fidèle ne sait pas, de ce qu'elle ne possède pas, de ce qu'elle n'a pas. Qu'elle « passe par ce qu'elle » ignore, par ce qu'elle n'a pas, par ce qu'elle » n'est pas », prenant toujours le contrepied de ce qu'elle a su, de ce qu'elle a possédé, de ce qu'elle a été; et toute la route qui mène au *tout* sera bientôt parcourue. Qu'elle s'arme surtout de résolution contre les obstacles; qu'elle ne s'arrête à rien de créé, car elle cesseroit de se jeter dans le tout; qu'elle ne réserve rien de son tout charnel et terrestre; qu'elle demeure ferme dans la possession du tout de Dieu quand elle y sera arrivée; qu'elle se garde de vouloir conserver la propriété de quelque chose que ce soit, dans le tout de Dieu qui est le trésor unique qu'elle doit rechercher. Voilà, selon le langage de saint Jean de la Croix, *les moyens de ne pas empêcher le tout*, ou, ce qui revient au même, de surmonter les obstacles qui y conduisent.

Je rassemble ainsi, madame, les quatre derniers vers du saint maître qui nous instruit; mais je me reprocherois de ne pas reprendre celui-ci, qui est sublime: « Pour venir du tout au tout, vous devez vous renoncer du tout au tout. » Je vois ici un tout de la créature opposé au tout de Dieu. Ce sont comme les deux extrémités d'une carrière immense. L'homme part de son

tout, qui en soi est un véritable rien, mais auquel le monde et les passions donnent une sorte d'existence ; il s'avance vers l'autre extrémité où est le *tout de Dieu*, seul et unique tout, seul digne de ce nom, seul faisant le bonheur des anges et des saints. Pour aller du premier tout, si funeste, dans la voie du salut, au véritable tout qui est Dieu, il faut *se renoncer du tout au tout*, c'est-à-dire, détruire le tout charnel, et y substituer le tout de Dieu. On ne sert point deux maîtres ; on n'est point le serviteur de Jésus-Christ et l'esclave du monde ; on n'allie pas les ténèbres avec la lumière ; on n'immole point au Dieu d'Israël et à Bélial. Qui dit *se renoncer du tout au tout*, exclut toute réserve, toute restriction, toute composition. Ah ! Seigneur, ceci m'explique la parole de Jésus-Christ, notre maître : *Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple* (1). Ceci me fait voir que les apôtres, qui abandonnèrent leur père et leurs filets ; que les martyrs qui montèrent sur les échafauds et sur les bûchers ; que les solitaires, qui préférèrent l'obscurité des déserts à l'éclat des dignités de la terre ; que les vierges qui s'enfermèrent dans des asiles impénétrables au monde ; que tous vos saints, qui combattirent tous les penchans de la nature, avoient une véritable idée de votre tout immense et infini. Donnez-moi, ô mon Dieu, un rayon de la lumière qui les éclaira, afin que je me concentre aussi, dès cette vie, dans ce

(1) Luc. 14. 33.

tout dont j'aperçois la beauté, mais dont je crains de ne pas saisir encore toute l'importance.

Je vous ai fait, madame, une trop longue lettre : vous en excuserez la prolixité, en considération du tout de Dieu dont elle traite, et dans lequel je suis, etc.

IVe LETTRE.

Je compte, Madame, embrasser dans cette lettre, et dans les trois suivantes, toute la doctrine spirituelle des trois livres de *la Montée du Carmel*. Vous n'en avez vu encore que les premiers traits; en voici le tableau entier, c'est-à-dire, le fond et les conséquences.

Il s'agit d'abord de la nuit des sens extérieurs, ou des passions qui s'y rapportent. Nos cinq sens nous ont été donnés par le créateur pour remplir les fonctions ordinaires de la vie. Si l'homme n'eût point péché, ses facultés eussent toujours été soumises à la raison; mais, depuis la chute de nos premiers parens, les impressions qui nous viennent des sens font de terribles ravages dans nous. Avant que la raison décide, nous nous portons vers les objets que nous présentent ces cinq organes; et ce qu'il y a de déplorable, c'est que ce penchant qui est en nous tend toujours à l'excès : c'est ce qui fait les grandes passions, quand on n'a pas soin de recou-

rir à l'empire de la raison, ou plutôt, vu notre foiblesse et notre misère, quand nous négligeons d'implorer le secours de la grâce.

Il sort de nos sens une lumière qui est bonne en elle-même, puisque, dans l'intention du créateur, elle n'est destinée qu'à nous diriger dans les fonctions de la vie; mais nous abusons de cette lumière, en nous livrant à elle sans consulter la raison, et l'auteur de la raison qui est le Seigneur Dieu, notre créateur et notre maître. Dans ce rapport de la lumière des sens avec nos penchans déréglés, qui ne sont autre chose que nos passions, cette lumière est mauvaise; et c'est elle qu'il faut éteindre dès que nous voulons entrer dans la voie de l'union intime avec Dieu. C'est cette lumière qu'il faut réduire à la nuit; et le moyen que vous suggère saint Jean de la Croix, qui n'est en cela que l'interprète de l'Evangile, c'est d'employer la mortification des sens. Saint Paul avoit la même pensée quand il disoit aux Colossiens : *Faites mourir ce qui compose en vous l'homme terrestre;* et les péchés que détailloit ensuite ce grand apôtre, sont précisément ceux dont les sens sont la source ou l'occasion la plus ordinaire; savoir, *l'impureté, la passion du plaisir, la convoitise déréglée, l'avarice*, etc.

Faire mourir l'homme terrestre, et mettre les sens dans la nuit, c'est absolument la même chose. Tout chrétien contracte cette obligation par les engagemens de son baptême : quel avan-

(1) Coloss. 3. 5.

tage n'a donc point saint Jean de la Croix quand il insiste sur ce principe, en instruisant ceux qui tendent à l'union divine ! Il fait voir admirablement que les passions qui ne sont, pour le répéter encore, que l'empire des sens sur la raison, privent l'ame de l'esprit de Dieu, qu'elles la fatiguent, l'affligent, l'obscurcissent, la souillent, l'affoiblissent. Tous ces articles sont prouvés par des raisonnemens invincibles, et par des autorités tirés des saints Livres. Il y a du plus ou du moins dans l'effort des passions sur nous ; mais il n'en est aucune, quelque foible qu'on la suppose, qui ne produise, à sa manière, les faux effets dont notre saint fait l'énumération.

La nuit des sens, ou la mortification des passions, est si nécessaire, que saint Jean de la Croix n'a pu omettre les moyens d'entrer dans cette voie. Il est fort court sur cet article ; mais en deux pages, il en dit plus que cent autres livres, même les plus spirituels. Voici quelques-uns de ces moyens (1) : « avoir continuellement » le désir et le soin d'imiter Jésus-Christ en » toutes choses ; méditer pour cet effet sa vie » et ses actions ; se comporter, dans toutes les » occasions, comme il s'y fût comporté lui-» même, s'il les avoit eues ; enfin renoncer » pour son amour à tous les plaisirs des sens. »

Ce qui suit n'est que l'imitation de Notre-Seigneur réduite en exercice ; mais je tremble et je me confonds moi-même en le transcrivant,

(1) Pages 33 et 34.

parce

parce que je me suis égaré toute ma vie dans une voie tout opposée : « se porter toujours aux » choses non les plus faciles, mais les plus dif- » ficiles; non les plus savoureuses, mais les » plus insipides; non les plus agréables, mais » les plus désagréables; non à celles qui con- » solent, mais à celles qui affligent; non à celles » qui donnent du repos, mais à celles qui don- » nent de la peine; non aux plus grandes, mais » aux plus petites; non aux plus sublimes et aux » plus précieuses, mais aux plus basses et aux » plus méprisables. » Il faut enfin désirer et re- » chercher ce qu'il y a de pire, et non ce qu'il » y a de meilleur; afin de se mettre, pour l'amour » de Jésus-Christ, dans la privation de toutes » les choses du monde; et d'entrer dans l'esprit » d'une nudité parfaite. »

Je conçois que par là les sens et les passions seront dans la nuit la plus profonde, et que nulle étincelle de leur fausse lumière ne se réfléchira sur l'ame. Je comprends aussi quels doivent être les biens immenses qui résulteront de cette nuit. Notre saint auteur les explique fort au long dans son premier livre de la *Nuit obscure de l'ame* (1), et j'anticipe sur ce livre, afin de compléter la doctrine qui concerne la nuit des sens. Ces biens sont la connoissance de nous-mêmes et de notre misère, la connoissance de la grandeur et de l'excellence de Dieu, l'humilité d'esprit, l'estime et l'amour du prochain, l'obéissance pleine et entière en tout ce qui regarde

(1) Pág. 295 et suiv.

la conduite de l'intérieur, le souvenir presque continuel de Dieu, l'exemption d'une multitude d'imperfections auxquelles les aspirans à l'union divine sont sujets. Encore une fois, je n'ai point de peine à découvrir ces avantages dans la nuit des sens, quand elle est parfaite. Mais elle ne le sera jamais sans de grands combats, sans éprouver des tentations violentes, sans être exposée aux suggestions très-importunes de l'ennemi du salut. Ah ! madame, saint Jean de la Croix dit, sur ce point (1), des choses qui me sont très-connues par ma propre expérience, quoique je sois bien peu avancé dans la nuit des sens. Son instruction me console un peu ; mais ce qu'il dit de la voie étroite et de l'abnégation me remplit de crainte et de confusion. « Oh ! s'écrie-» t-il (2), qui pourroit exprimer dignement, qui » pourroit fidèlement pratiquer ce qui est com-» pris dans cette éminente science de l'abnéga-» tion de nous-mêmes ? Oh ! si les personnes » spirituelles pouvoient parfaitement connoître » combien le moyen qu'il faudroit prendre pour » entrer dans ce renoncement est différent de » celui que plusieurs d'entr'eux estiment très-» bon, s'imaginant que c'est assez pour eux de » se réformer en quelque chose ! » Il faudroit transcrire tout ce chapitre pour en faire sentir tout le mérite. Je vous laisse, madame, le soin de le méditer, et de me faire part ensuite de vos saintes réflexions. Je suis, etc.

(1) Page 303.
(2) Page. 55.

Ve LETTRE.

Pour parvenir à l'union intime avec Dieu, il ne suffit pas, madame, de s'établir dans la nuit des sens, c'est-à-dire, de mortifier les passions qui sont excitées par les sens extérieurs; il faut que les puissances de l'ame entrent aussi dans la nuit, chacune selon la méthode et par les moyens qui sont proportionnés à ces puissances. Saint Jean de la Croix considère ici l'esprit ou l'entendement. Cette faculté, qui est le siége de la raison, est sujette aussi à bien des erreurs, parce qu'elle dépend des sens pour ses opérations. Mais, en la supposant même bien réglée, par elle-même elle n'a pour objet que les choses naturelles; conséquemment elle n'est point capable de s'élever à l'union divine. Il faut que la foi la retire de cette sphère, si j'ose ainsi parler, des choses naturelles; que ce don, qui vient de Dieu seul, éclipse tout ce qu'il y a d'humain dans les opérations de l'esprit: et c'est là précisément la nuit où cette faculté de l'ame doit entrer. Cette nuit est bien plus obscure que celle des sens, parce qu'elle investit ce qu'il y a de plus lumineux dans l'ame, et qu'elle éteint, en quelque sorte, la raison qui est l'ordre intérieur de l'homme; extinction qui ne consiste pas à détruire cette puissance, mais à l'éclairer des lumières surnaturelles de la foi.

Saint Paul fournit, pour ce sujet, un texte de grande importance, et dont notre saint auteur fait usage, sans toutefois y insister beaucoup : vous me permettrez de le développer et d'en tirer quelques conséquences. L'Apôtre dit que *celui qui veut s'approcher de Dieu doit croire que Dieu existe* (1). S'il y a, dans la science de toute la religion, un article où la raison de l'homme ait des lumières très-vives et très-étendues, c'est assurément celui de l'existence de Dieu. Cependant toutes ces lumières ne peuvent servir d'appui à l'acte surnaturel de la foi. Cet acte doit avoir pour fondement la révélation de Dieu, déclarée dans les saintes Ecritures et enseignée par l'Eglise. Il faut, pour cet acte surnaturel et agréable à Dieu, supprimer ou oublier toutes les démonstrations philosophiques de l'existence de Dieu ; il faut mettre à cet égard l'entendement dans la nuit, et il ne doit être éclairé que du flambeau de la foi. La raison de cela, c'est que l'acte surnaturel de la foi, quant à l'existence de Dieu, a pour objet, non précisément Dieu comme existant, mais Dieu comme existant pour notre bonheur, Dieu comme existant pour agréer nos hommages et pour nous en récompenser. Or, c'est la foi seule qui nous fait connoître ces rapports et ces avantages. S'il est donc vrai qu'à l'égard de l'existence de Dieu, considérée sous ce point de vue, les lumières seules de la raison ne suffisent pas, ou sont même inutiles, combien

(1) Hebr. 11. 6.

plus cela doit-il se vérifier par rapport à toutes les vérités qui sont l'objet des attentions, de la recherche, des sentimens de l'homme attiré par la grâce à l'union intime avec Dieu! Le projet que cette grâce lui inspire, est de rendre son ame entièrement conforme à la volonté de Dieu, en sorte qu'il ne soit conduit et dirigé que par l'Esprit de Dieu, comme le grand Apôtre le dit en écrivant aux Romains (1). Que peuvent servir les raisonnemens humains pour parvenir à ce terme? Ces raisonnemens, quelque subtils ou quelque profonds qu'on les suppose, n'ont aucune proportion avec l'être de Dieu; car il faut toujours en revenir à ce mot, qui seul peut donner quelque idée de notre Dieu. Pour entrer dans un saint commerce avec ce tout unique, il faut passer par d'autres voies que celle des raisonnemens humains, et c'est, pour le répéter encore, la foi seule qui ouvre cette route; elle seule est un moyen propre et proportionné à l'union de l'ame fidèle avec Dieu. Plus la foi sera vive, plus l'union sera intime; et, par une conséquence nécessaire, plus aussi les lumières naturelles de l'esprit seront éclipsées: car la foi et la science humaine ne peuvent agir ensemble sur le même objet. Celle-ci prétend être claire à l'égard des vérités dont elle s'occupe; et la foi est toujours obscure à l'égard de celles qu'elle reçoit et qu'elle révère. Mais que cette obscurité de la foi répand de lumières dans un esprit bien disposé, c'est-à-dire, parfai-

(1) Rom. 8. 14.

tement dépouillé de ses propres connoissances!

Tels sont, madame, les principes de saint Jean de la Croix par rapport à sa seconde *nuit*, qui est celle de l'esprit. Il les appuie de raisonnemens très-solides; et, pour les rendre plus sensibles, il observe une chose très-frappante dans les saintes Ecritures : c'est que toutes les fois qu'il a plu à Dieu d'avoir quelque commerce avec les hommes, il s'est toujours montré sous le voile des ténèbres. Quand Moïse reçut la loi sur le mont Sinaï, Dieu lui apparut environné d'un nuage. Quand Salomon eut achevé son temple, la majesté de Dieu remplit cet édifice, mais sous le symbole d'une nuée. Quand le terme des épreuves du saint homme Job fut arrivé, Dieu lui parla du milieu d'un tourbillon ténébreux. Et le Prophète ne dit-il pas dans le style le plus sublime (1)? *Il a abaissé les Cieux, il est descendu; un nuage épais étoit sous ses pieds, il étoit monté sur les chérubins; il voloit sur les ailes des vents, et il étoit renfermé dans les ténèbres qui le couvroient de toutes parts comme un pavillon.* Tout ceci nous fait entendre que, dans cette vie mortelle, les hommes ne peuvent traiter avec Dieu que par la foi. *Personne n'a jamais vu Dieu*, dit saint Jean (2), et tous les hommes cependant doivent s'approcher de Dieu, et converser avec Dieu. Quel sera le nœud de ce saint commerce, sinon la foi? L'esprit humain n'entre dans ce temple de la foi que quand il est investi de ténèbres, que quand il est dans

(1) Ps. 17. 10 et seq. — (2) Joan. 1. 18.

la *nuit*, comme le répète si souvent notre saint auteur. O nuit de la foi, que vous m'êtes précieuse ! Oh ! que j'embrasse avec amour les mystères les plus impénétrables de la religion, votre Trinité sainte, ô mon Dieu, l'incarnation et les souffrances de votre Fils unique, sa présence réelle et toujous subsistante dans l'adorable eucharistie, vos décrets éternels sur la destinée des hommes ! O Seigneur, plus ces vérités s'élèvent au-dessus de mon intelligence, et plus je les trouve dignes de vous ! Oh ! que je déplore l'aveuglement de ces hommes téméraires qui veulent sonder votre majesté, qui osent juger de vos conseils, qui rappellent à leurs sens et à leurs pensées tout ce qu'il vous a plu d'envelopper de nuages ! O don de la foi, éteignez ces prétendues lumières qui conduisent tant d'ames aux ténèbres éternelles de l'enfer. Apprenez à tous les hommes que la véritable science consiste à vous posséder en cette vie, et à rentrer sous votre conduite dans les splendeurs de l'éternité.

En suivant l'ouvrage de saint Jean de la Croix, on remarque aisément, madame, qu'il a écrit pour tous les états où peuvent se trouver les personnes qui aspirent à l'union intime avec Dieu. Il ne faut donc pas être surpris qu'en traitant de la nuit de l'esprit par la foi, il parle de bien des choses que nous regardons comme très-rares, et qui le sont en effet. La discussion où il entre à ce sujet, montre un esprit attentif à tout, et très-savant dans les voies de Dieu,

même les plus extraordinaires. Mais d'ailleurs il est aisé de voir qu'il a voulu obvier à toutes les illusions de l'esprit humain, et à toutes les suggestions de l'esprit de ténèbres. Ainsi, madame, vous trouverez qu'il ne permet pas qu'on s'occupe des objets qui pourroient se présenter surnaturellement aux sens extérieurs des personnes spirituelles. Telles seroient les apparitions des anges bons ou mauvais, les paroles, les goûts, les odeurs, en un mot tout ce qui affecteroit les sens d'une manière surnaturelle. Rien de plus insidieux que ces opérations; elles nourrissent l'amour-propre, elles diminuent l'activité de la foi, elles ouvrent la porte aux artifices du démon. Quand Dieu même seroit l'auteur de ces représentations, on ne lui feroit aucune injure en les refusant, puisqu'on agiroit avec prudence, et qu'on emploîroit un moyen légitime de parer à tout danger de surprise et d'illusion. D'ailleurs si Dieu opéroit ces choses extraordinaires, il sauroit bien produire sur-le-champ, et sans l'acquiescement de notre volonté, les bons effets qu'il se seroit proposés. C'est ainsi qu'il en a usé à l'égard de ses prophètes et de ses saints dans l'une et l'autre alliance.

Il y a, madame, dans ces avis, une sagesse que je ne puis rendre en abrégeant la doctrine du saint homme; et je dis la même chose des instructions qu'il donne sur les visions purement imaginaires, sur les révélations et les paroles intérieures, sur la manifestation des secrets et

des mystères, etc. Je crois qu'on doit faire une attention particulière à ce qu'il dit des paroles qu'il est assez ordinaire aux personnes d'oraison d'entendre dans leur intérieur. Il peut y en avoir de séduisantes, et qui viendroient de l'esprit de ténèbres; mais telles ne seront jamais celles qui opèrent dans l'ame ce qu'elles signifient : comme si, par exemple, Notre-Seigneur disoit au fond du cœur, *Aimez-moi*, et qu'au même instant, l'ame se sentît pénétrée du véritable amour de Dieu ; ou bien s'il lui disoit, *Ne craignez point*, et qu'elle fût sur-le-champ remplie de courage, d'assurance et de paix. Saint Jean de la Croix appelle ces paroles *substantielles*, parce qu'elles produisent dans l'ame la substance, la force et la vertu qu'elles signifient. Il en fait, avec raison, beaucoup de cas, parce qu'elles ne sont point sujettes à l'illusion, et que leur effet, *plein de richesses surnaturelles*, demeure imprimé dans l'intérieur. Au reste, toute cette instruction, qui occupe une grande partie du second livre de la *Montée du Carmel*, est aussi utile aux directeurs qu'aux ames qui sont sous leur conduite ; et c'est pour l'avoir ignorée ou négligée, que les uns et les autres sont tombés souvent dans des extrémités également vicieuses.

Je trouve, madame, dans ce livre, un article considérable, sur lequel vous ne me pardonneriez pas de passer légèrement : c'est celui où notre saint auteur donne des leçons pour s'élever de l'oraison de discours, ou de la médita-

tion, à l'oraison de pure foi, ou à la contemplation. Tous ceux qui commencent à marcher dans la voie spirituelle, doivent user du discours ou de la méditation, employer même le secours de l'imagination pour se représenter les divers objets ou mystères que la foi nous enseigne. Ceux-mêmes qui ont fait des progrès dans la route de l'union avec Dieu, sont souvent obligés de passer de la méditation à la contemplation, et de la contemplation à la méditation. Quelquefois ils sont plongés dans une amoureuse attention à Dieu, et quelquefois ils ont besoin de retourner au discours pour rentrer dans cette connoissance générale de Dieu. Je dis *connoissance générale;* car c'est là, dans les principes de saint Jean de la Croix, le propre de la contemplation, ou de l'union par la foi avec l'être divin. Dans l'oraison de discours, on s'occupe de sujets particuliers; on laisse agir l'imagination et l'entendement sur le détail des vérités évangéliques; on les considère l'une après l'autre; on en tire des conséquences; on tâche, sous la direction de la grâce, d'en profiter pour croître dans l'humilité, dans la patience, et surtout dans l'amour de Dieu. Mais quand Dieu élève l'ame à la contemplation, l'entendement se détache de toute considération particulière, et la volonté n'est occupée qu'à s'unir par des affections pleines d'amour au souverain bien; elle oublie tout le reste pour se plonger dans ce tout immense : c'est ce que notre saint explique très au long dans tout son

ouvrage, et surtout quand il en vient à décrire la nuit où doit entrer la volonté. Mais comme ce passage de l'oraison de discours à l'oraison de pure contemplation, est d'une grande conséquence, il assigne trois marques auxquelles on pourra reconnoître en quel temps on doit quitter les opérations de l'imagination et les raisonnemens de l'esprit. La première est, quand on ne trouve plus de goût ni d'aliment dans la méditation; la seconde, quand on ne sent aucun désir de penser à des sujets particuliers; la troisième, qui est la plus certaine et la plus nécessaire, quand l'ame se plaît à demeurer seule dans son fond, et à faire une attention amoureuse à Dieu, accompagnée d'une grande paix intérieure. Oh! madame, qu'il y a de science spirituelle et de sagesse dans la manière dont notre saint contemplatif traite toute cette matière! Je vous invite surtout à lire le quatorzième chapitre du second livre de la *Montée du Carmel* (1), où il apporte les raisons qui prouvent la nécessité d'avoir ces trois signes pour faire de plus grands progrès dans les voies de Dieu. Je suis, etc.

(1) Page 78 et suiv.

VIe LETTRE.

Il y a, madame, dans les œuvres de saint Jean de la Croix, un principe très-lumineux sur les trois vertus théologales, la foi, l'espérance, la charité : c'est qu'elles doivent perfectionner les trois puissances de l'ame. Nous avons vu ce qu'opère la foi sur l'esprit ; il s'agit présentement des effets de l'espérance sur la mémoire. Il paroît assez que notre saint auteur, raisonnant sur cette matière, distingue la mémoire de l'imagination. L'une et l'autre de ces facultés s'exercent à la vérité sur des représentations et sur des images ; il y a même toujours de l'imagination dans la mémoire, mais il n'y a pas toujours de la mémoire dans l'imagination : car celle-ci peut représenter, et représente même souvent à l'ame des objets présens ; au lieu que celle-là ne lui présente que les choses passées, avec l'assurance ou le témoignage que ces choses ont été autrefois présentes à l'ame ; et c'est encore par là que la mémoire diffère de l'imagination. J'ajoute que la mémoire s'exerce quelquefois sur les choses futures, mais que ce n'est jamais qu'en vertu de promesses, d'espérances, de prédictions ou de conjectures antérieures et relatives à ces objets. Ainsi, quand notre mémoire nous représente la gloire dont nous jouirons dans le Ciel, ce n'est qu'en s'appuyant sur ce qui a été révélé dans les saints Livres.

Selon saint Jean de la Croix, c'est proprement la foi qui dépouille l'imagination de sa lumière, qui l'établit dans la nuit, et c'est l'espérance qui opère cet effet sur la mémoire : preuve manifeste qu'il distinguoit ces deux puissances. Mais comment l'espérance met-elle la mémoire dans les ténèbres, quand on tend à l'union divine? c'est que l'espérance, qui se porte uniquement au tout de Dieu, fait oublier à l'ame ses anciennes connoissances. Il est connu que moins on possède, plus on a d'espérance, et que plus on a d'espérance, moins on s'occupe de ce qu'on possède : une espérance forte, toujours accompagnée d'un désir véhément, fait disparoître le souvenir de ce qu'on a, ou de ce qu'on a eu. Ainsi, l'ame dont toute l'espérance est fixée en Dieu, aime à ne plus se souvenir de ce qui l'avoit occupée jusqu'alors. Ah ! madame, pourquoi les partisans du monde se souviennent-ils avec tant de complaisance de ce qui a flatté leurs passions ? c'est qu'ils n'ont point d'espérance en Dieu : et pourquoi à la mort regrettent-ils si vivement les biens qui les ont enchantés si long-temps, et qu'ils vont quitter ? c'est qu'ils n'espèrent rien pour la vie future. Les disciples de saint Jean de la Croix sont dans une position bien différente. Ce sont des hommes qui ont tout oublié, hors Dieu et J. C., parce qu'ils n'ont mis leur espoir qu'en Dieu et en J. C.

Ici notre saint directeur donne une leçon tout évangélique, et qui le distinguera éternellement de tous les faux mystiques. Après nous

avoir dit qu'il faut oublier, dans la voie de l'union, les espèces et la connoissance des objets matériels, il ajoute (1) : « Je ne prétends nullement parler de Jésus-Christ et de son humanité sacrée.... Il ne faut jamais négliger exprès » la représentation de cette adorable humanité, » ni en effacer le souvenir ou l'idée, ni en affoiblir la connoissance; puisque la vue qu'on en » a, et la considération amoureuse qu'on en » fait, exciteront l'ame à toute sorte de bien, » et l'aideront à acquérir la plus éminente union » de Dieu. Il est manifeste qu'encore qu'il soit » expédient d'ensevelir dans l'oubli les autres » choses corporelles et visibles, comme des » obstacles à l'union divine, il n'y faut pas comprendre celui qui s'est fait homme pour opérer notre salut, et qui est la vérité, la porte, » le chemin, le guide à tout bien. »

Pour parvenir à l'union intime avec Dieu, il faut donc, selon les principes de saint Jean de la Croix, retirer la mémoire des espèces et de la connoissance des choses créées, afin de la présenter à Dieu, libre, dégagée et comme perdue dans un saint oubli de ce qui n'est pas Dieu ou Jésus-Christ. Sans cela on s'expose à être troublé par une multitude de distractions, de faux jugemens, de suggestions du démon; on court risque d'éprouver le soulèvement des passions, de perdre la paix de l'ame, et de ne pouvoir écouter le Seigneur dans l'oraison. Notre saint étend cette même doctrine aux con-

(1) Page 161.

noissances surnaturelles, aux visions, aux révélations, aux paroles intérieures, aux sentimens spirituels, dont les images demeurent d'ordinaire profondément gravées dans la mémoire. Le souvenir réfléchi de ces choses fait que l'homme se trompe souvent; qu'il est dans l'occasion prochaine de concevoir de la présomption et de la vanité; qu'il donne lieu au démon de le séduire, de l'engager dans mille folies, de le priver au moins de la nudité et de la pauvreté d'esprit, qui est si nécessaire dans la voie de l'union divine. Enfin nulle de ces choses, quelque belles, quelque surnaturelles qu'elles paroissent, n'est Dieu; et cela doit suffire à l'homme spirituel pour en dégager sa mémoire.

Non pas, ajoute notre saint, qu'il doive rejeter la pensée des choses qu'il est obligé d'exécuter pour remplir les fonctions de son état. Mais ce souvenir doit être tel qu'il ne s'y attache point, qu'il n'y prenne point de plaisir, qu'il ne s'y affectionne point comme à un bien qui lui soit propre. Encore arrive-t-il que, quand l'ame est parvenue à l'union divine, elle oublie absolument tout, hors Dieu et Jésus-Christ. Mais sa mémoire en est d'autant plus parfaite, et plus propre à remplir tous les devoirs de l'état; parce que c'est Dieu même qui lui inspire ce qu'elle doit faire. Le saint auteur explique ceci par des exemples; et je transcris le premier, pour faire bien comprendre sa pensée (1). « Une

(1) Page 159.

» personne supplie quelqu'un de ceux qui sont » élevés à cet état, d'offrir à Dieu ses prières » pour elle. Il ne reste plus dans la mémoire de » celui qui est prié, aucune espèce ni aucune » connoissance de cette demande ; tellement » qu'il ne se souvient pas d'offrir des vœux pour » cette personne. Mais s'il est expédient de pré- » senter ses prières à Dieu pour cette personne, » Dieu touchera la volonté de son serviteur, et » lui donnera le désir de prier : au contraire, » s'il ne les agrée pas, cet homme de bien, » quelque effort qu'il fasse, n'aura ni le pou- » voir, ni la volonté de recommander cette per- » sonne à son créateur. Dieu même lui tour- » nera le cœur ailleurs, et lui inspirera de prier » pour des gens qu'il ne connoît pas, et dont » il n'a jamais ouï parler. La raison est que » Dieu excite d'une façon particulière les puis- » sances de ces ames (qui sont dans l'union) à » faire leurs opérations conformément à la vo- » lonté divine. » Il y a, madame, dans cette instruction et dans l'exemple qui l'explique, un esprit de foi que je ne puis assez admirer. Oh ! je conçois comment les saints ont fait tant de choses si à propos et si parfaitement ; comment ils en ont omis tant d'autres avec la même prudence et le même mérite : c'est que Dieu, auquel ils étoient unis par les liens d'une oraison sublime, les éclairoit dans toutes leurs démarches. Le monde les critiqua, les blâma, parce que le monde n'a point l'esprit de Dieu. Mais nous voyons le succès de leurs entreprises, et

nous reconnoissons qu'ils ont été les vrais sages, parce que, *s'étant unis au Seigneur*, comme parle l'Apôtre (1), *ils étoient devenus un même esprit avec lui.* Je suis, etc.

VIIe LETTRE.

Ce seroit en vain, Madame, que l'homme s'établiroit dans la nuit des sens, de l'esprit, de la mémoire, s'il abandonnoit sa volonté à elle-même, c'est-à-dire, à ses affections déréglées. Cette partie de nous-mêmes est la plus précieuse, parce que c'est d'elle que dépend notre amour pour Dieu, et que l'union divine consiste dans cet amour porté au degré le plus sublime où puisse aspirer l'homme en cette vie. Saint Jean de la Croix a eu extrêmement à cœur de nous apprendre la manière d'entrer dans la nuit de la volonté, c'est-à-dire, de mortifier les affections de cette puissance; et il commence par nous les faire bien connoître : c'est la joie, l'espérance, la douleur et la crainte, toutes quatre liées si étroitement ensemble, que partout où il s'en trouve une, les autres y exercent aussi leur pouvoir. C'est ce que le saint auteur démontre par les raisonnemens les plus justes, et les plus conformes à la meilleure philosophie : d'où il conclut que si une de ces affections est deréglée, toutes les autres le seront aussi, que

(1) 1 Cor. 6. 17.

ce déréglement est capable de produire tous les vices dans l'ame, et que de leur soumission aux volontés de Dieu dépendent toutes les vertus.

Saint Jean de la Croix se borne à traiter ce qui concerne la joie, sans doute parce que la manière de régler cette affection de l'ame peut s'appliquer à toutes les autres; et il observe que la joie peut naître en nous de six sortes de biens, qui sont les biens temporels, les biens naturels, les biens sensuels, les biens moraux, les biens surnaturels, les biens spirituels. Chacun de ces biens est traité en particulier, et le saint fait voir combien il importe de les rapporter tous à Dieu seul avec la joie qui peut en résulter. Il est aisé de juger, d'après les principes si souvent répétés dans cet ouvrage, que l'abnégation de ces biens et de la joie qu'ils produisent, est le seul moyen de les rapporter à Dieu. Ces biens sont hors du tout de Dieu; l'ame ne peut donc s'y plaire, et s'unir en même temps à ce tout unique. Mais, après tout, madame, ne semble-t-il pas que tout ce qu'enseigne ici saint Jean de la Croix, n'est pas une affaire de perfection, et qu'il ne fait que développer le grand précepte qui nous ordonne *d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre ame, de toutes nos forces?* Comment remplira-t-on ce commandement essentiel, si l'ame est attachée à quelque bien que ce soit, distingué de Dieu, si elle fait dépendre sa joie et son bonheur de ce bien, si elle se repose dans la possession de ce bien?

Cependant, quels sont les biens temporels

qui sont préjudiciables à l'ame quand elle en fait l'objet de sa joie ? Ce sont les richesses, les honneurs, les enfans, les parens, les établissemens dans le monde, etc. De la joie avouée et réfléchie qu'ils causent dans l'ame, suivent des désordres sans nombre. Notre saint auteur les réduit à quatre degrés : ils obscurcissent l'ame, ils lui inspirent l'amour des plaisirs, ils la portent à abandonner Dieu, ils l'entraînent dans l'oubli même de Dieu. Tous ces articles sont tellement prouvés par les Livres saints et par l'expérience, qu'ils peuvent passer pour des vérités incontestables. Au contraire, si l'on réprime la joie dont ces biens sont la source, quelle liberté, quelle clarté, quelle tranquillité dans l'intérieur de celui qui fait ce sacrifice ! Il en est à peu près de même des biens naturels, qui sont, selon saint Jean de la Croix, les perfections du corps, comme la beauté, la bonne grâce, la santé; et les perfections de l'esprit, comme le bon sens, la pénétration, la disposition aux sciences, etc. Ceux à qui ces avantages donnent de la joie, tombent dans la vanité, dans la présomption, dans la dissipation, dans la tiédeur, dans le dégoût des choses spirituelles; et la beauté du corps en particulier est la source d'une infinité de crimes, quand on se livre à la complaisance qu'elle inspire. Mortifiez ces frivoles satisfactions, renoncez à la joie qui s'élève dans votre ame au souvenir de ces biens prétendus; vous vous maintiendrez dans l'humilité, dans l'amour du prochain, dans la pu-

reté, dans la liberté d'esprit nécessaire pour vaincre les tentations, pour supporter les afflictions, pour servir Dieu avec fidélité et avec constance.

La joie qui résulte des biens sensibles rend l'homme tout charnel et terrestre. Ces biens dépendent des sens, de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût, du toucher. Celui qui se plaît dans l'usage de ces biens, est dissipé, curieux, voluptueux, intempérant, lâche dans le service de Dieu, amateur de lui-même, insensible aux misères des pauvres. Mais qu'est-il nécessaire d'insister sur cet article? Le simple coup d'œil du monde et de ses partisans fait voir que les objets des sens, et la délectation qu'ils entraînent, et l'importanc qu'on leur donne, plongent le genre humain dans tous les maux spirituels. Entre la joie qu'on goûte en se livrant à ces objets, et celle qui est le prix du service de Dieu, de l'exercice de l'oraison, et du saint commerce avec Jésus-Christ, il y a une distance infinie. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit que *ce qui est né de la chair est chair*, *et* que *ce qui est né de l'esprit est esprit* (1)? Or l'esprit et la chair sont deux extrêmes qui ne se concilieront jamais ensemble. Saint Jean de la Croix n'écoute point ceux qui prétendent « s'entretenir dans » les délectations sensuelles sous prétexte de » s'adonner à la méditation et de s'unir à » Dieu (2). Ces gens-là, dit-il, cherchent plus » à se satisfaire qu'à contenter leur créateur.

(1) Joan. 3. 6. — (2) Page 210.

» Cet exercice est plutôt la jouissance du plaï-
» sir, que la pratique de l'oraison; et quoi-
» qu'ils semblent n'avoir point d'autre inten-
» tion que d'aller à Dieu, ils montrent néan-
» moins, par les effets, qu'ils envisagent la
» satisfaction des sens.» On citeroit, madame, bien des exemples de ces prétendus dévots qui ne refusent rien à leurs sens. Qu'ils lisent les règles que prescrit notre saint auteur pour délivrer l'ame de toutes les joies sensuelles, et pour apprendre aux hommes à les rapporter uniquement à Dieu. Cette doctrine si sûre et si salutaire rentre dans celle de la nuit des sens. Il en résulte que, pour être spirituel, il faut embrasser sérieusement la mortification, et réduire les sens dans des bornes très-étroites. Il s'ensuit de même que les saints, qui disputèrent tant de choses à leur corps, furent des hommes bien convaincus de la fragilité de notre nature, et des trahisons que nous font les sens, si nous ne savons pas les captiver sous l'empire de la grâce.

Il reste, madame, trois autres biens qui paroissent plus honnêtes, savoir : les *biens moraux*, ce sont les vertus et les bonnes œuvres; les *biens surnaturels*, ce sont les dons extraordinaires, les grâces gratuites, comme l'esprit de prophétie, le don des miracles, celui de parler diverses langues, etc.; enfin, les *biens spirituels*, et saint Jean de la Croix entend ceux qui viennent des *choses manifestes et distinctes*, et qui remplissent l'ame de douceur et de satis-

faction. Telles sont les images des saints, les chapelles ou oratoires, les cérémonies de l'Église, les prédications. Cet article est très-intéressant, parce que notre saint auteur y donne des règles pour sanctifier l'usage de tous ces objets, dont tant de personnes dévotes abusent ou ne savent pas profiter.

Je vous dirai peu de chose, madame, des *biens moraux* et des *biens surnaturels*, quoique saint Jean de la Croix traite ces articles avec autant de soin que les autres. Il est clair que ceux qui mettent leur satisfaction dans la pratique des vertus morales, et dans la jouissance des dons extraordinaires, s'exposent à tomber dans de grands défauts, qui sont la vanité, la présomption, l'opiniâtreté, le mépris des autres. Et combien d'illusion dans la fausse joie qu'on goûte au sujet de ces biens ! Il ne faut que deux mots pour décider cette question. Ceux qui mettent leur complaisance dans leurs bonnes œuvres, dans leurs longues prières, dans leurs jeûnes, dans leurs aumônes, sont des pharisiens ; et ceux qui s'applaudissent de leurs prétendues opérations extraordinaires, sont des prophètes réprouvés comme Balaam, ou des imposteurs comme Simon le magicien. Je ne fais que rendre la pensée de notre saint auteur.

Je goûte beaucoup, madame, son instruction sur les images, les rosaires, les oratoires, les lieux de dévotion, les prédications, etc. Cet homme de Dieu apprécie au juste l'intention de l'Eglise dans l'usage de toutes ces choses visi-

bles et consacrées à la piété. Il n'est pas à craindre que sa doctrine sur cet article, et en particulier sur les images de Dieu et des saints, puisse paroître favorable aux sectaires qui ont troublé l'Eglise dans ces derniers temps. Il déclare lui-même sa pensée d'une manière bien précise (1). « Je ne dis pas qu'il ne faut point avoir » d'images, ni leur rendre la vénération qui » leur est due. J'expose seulement la différence » qui est entre les images de Dieu et Dieu lui- » même, afin que nous les considérions de telle » sorte qu'elles ne nous empêchent pas d'aller » à Dieu : ce qu'elles feroient, si nous nous atta- » chions à elles plus qu'il n'est nécessaire pour » faire nos opérations spirituelles. » Et plus bas : « En ce qui concerne l'estime et le respect » que nous devons avoir pour les images, selon » l'intention de la sainte Eglise catholique, » qui nous les propose, il ne peut s'y glisser » ni illusion ni péril ; et le souvenir que l'âme » en a lui sera toujours très-utile, puisque cette » mémoire est d'ordinaire accompagnée d'un » mouvement d'amour pour l'objet que les ima- » ges représentent : et tandis qu'elle s'en ser- » vira pour cette fin, elle en tirera des secours » pour arriver à l'union divine, pourvu qu'en » se laissant enlever aux attraits de la grâce que » Dieu lui donnera, elle passe de la peinture » morte à l'objet vivant, en oubliant toutes les » créatures et tout ce qui s'étend jusqu'à elles. »

Notre saint avoit observé d'un œil fort at-

(1) Page 185.

tentif tous les abus qui s'étoient glissés dans l'usage des choses dont il traite ici. Il condamne ceux qui habillent les saintes images selon les modes reçues dans le monde (1); ceux qui ne se lassent point d'accumuler images sur images; qui en veulent avoir d'une telle figure, d'un tel ouvrier; qui les arrangent d'une telle ou telle manière afin de se satisfaire davantage; ceux qui, regardant fixement une image, s'imaginent la voir remuer, changer de visage ou faire quelque signe; ceux qui, dans le choix des chapelets et des rosaires, s'attachent à la façon, à la matière, à la couleur, en sorte qu'ils préfèrent les uns aux autres à cause de ces formes extérieures; ceux qui emploient beaucoup de temps à parer les oratoires et les chapelles où ils ont mis leur affection, sans se mettre en peine du recueillement intérieur, et du saint commerce avec Dieu; ceux qui croient ne pouvoir faire leur oraison qu'en certains lieux qu'ils ont choisis, ou qui courent d'un lieu à un autre pour satisfaire leur prétendue dévotion; ceux qui s'attachent à certaines cérémonies qui sont de leur choix ou de leur invention; qui veulent, par exemple, qu'un tel prêtre, et non un autre, dise la messe avec un tel nombre de cierges, ni plus ni moins, à telle heure et non à une autre, un tel jour et non avant ou après; qui, faisant faire quelque pélerinage, ordonnent qu'il y ait tant de stations, qu'on les fasse à tel temps et à telle heure, qu'on y dise tant d'oraisons, avec telles circons-

(1) Page 238 et suiv.

tances,

tances, telles postures de corps, et autres cérémonies, sans en omettre aucunes, quelque petites qu'elles soient, etc.

En témoignant le plus grand respect pour tout ce que l'Eglise pratique ou autorise, notre saint directeur rappelle toujours l'ame fidèle au centre unique, qui est Dieu et Dieu seul. Il montre les abus ou les imperfections des pratiques qu'il censure; il fait voir quelle est l'indigence et la stérilité de l'intérieur quand on se livre trop aux objets extérieurs; il enseigne la manière d'élever l'esprit et la volonté à la joie pure que produit l'amour de Dieu. « Si vous » vous accoutumiez, dit-il (1), à goûter les con» solations sensibles, vous ne pourriez jamais » jouir des délices spirituelles qui coulent de » la nudité d'esprit et de la récollection inté» rieure. »

Ce qu'il ajoute sur les prédications est également sage et instructif. S'il exige que les prédicateurs mettent tout le soin possible à remplir dignement leur fonction; s'il veut qu'ils ne négligent rien dans la composition de leurs discours, il demande aussi que leur attention principale se porte à bien régler leur intérieur, qu'ils soient hommes d'oraison, et que « leur cœur » soit enflammé de l'amour de Dieu, avant que » de monter en chaire. » Il exhorte les auditeurs à « concevoir un ardent désir de profiter » de la sainte parole, à l'entendre avec humi» lité, à s'appliquer à eux-mêmes et non aux

(1) Page 249.

» autres ce qu'ils entendent, à faire réflexion
» sur les vérités qu'on leur a prêchées, et à
» confirmer par la pratique les instructions
» qu'ils ont reçues (1). »

Je vois, madame, dans tous ces détails du saint auteur, la voie pure et infaillible de la plus haute perfection. Tout s'y rapporte au dénûment de l'esprit, et au dépouillement de la volonté. Ce qui me charme, c'est que tout ceci n'est point fondé sur les spéculations d'un écrivain qui travaille dans son cabinet. On sent que c'est la route où est entré ce saint ami de Dieu; qu'il parle d'après sa propre expérience; qu'il n'a en vue que d'élever les ames à l'union intime avec Dieu; qu'il a partout une idée parfaite du culte *en esprit et en vérité*. Sa doctrine ôte à l'homme tous les appuis de la nature, elle ne lui laisse que Dieu; mais Dieu est tout, et de ce tout infini découlent tous les biens. Oh! qu'heureux est celui qui connoît les avantages de cet échange du rien de la créature au tout de Dieu.

Je termine ici l'analyse des trois livres de la *Montée du Carmel*. Comptez, madame, que j'en ai rendu à peine les premiers traits. Il faut lire et méditer toute cette précieuse instruction, et bénir Notre-Seigneur d'avoir donné à son Eglise un maître si intelligent dans les voies de Dieu. Je suis, etc.

(1) Page 260.

VIIIe LETTRE.

J'ai, Madame, à vous entretenir, dans cette lettre, des deux livres de la *Nuit obscure de l'ame*. Je les considère comme une sorte de supplément aux trois livres de la *Montée du Carmel;* et ce supplément étoit nécessaire, parce qu'il falloit nous faire connoître l'état où se trouve une ame tandis qu'elle marche dans la voie de l'union, et celui où elle parvient en s'avançant de plus en plus vers le terme. Saint Jean de la Croix prend celui qui se détermine, avec le secours de la grâce, au service de Dieu, dès les premiers élémens, si j'ose ainsi parler, de la vie spirituelle. Il n'y a pas de doute que ce *commençant* ne s'exerce d'abord à la méditation des choses saintes; et Dieu le comble ordinairement, dans cette première voie, de douceurs et de caresses. C'est un enfant incapable encore de digérer une nourriture solide. Il n'est donc point rare de voir ceux qui entrent dans cette carrière, très-portés à l'oraison, à la fréquentation des sacremens, aux exercices de la pénitence; mais il se mêle quantité d'imperfections dans leur conduite. La nouveauté de cet état et le défaut d'expérience font qu'ils tombent, à leur manière, dans les égaremens où donnent les grands pécheurs. Je dis, *à leur manière;* car ce ne sont, dans ces ames foibles, mais bien déterminées au service de Dieu, que des péchés légers ou

des imperfections, quoique de temps en temps ces fautes puissent être plus grièves et même fort répréhensibles.

Pour faire entendre sa pensée, saint Jean de la Croix parcourt les sept péchés capitaux, et il montre que les commençans sont sujets à des excès de vanité, de colère, d'avarice, de gourmandise, de luxure, d'envie, de paresse; mais ces cinq derniers péchés sont pris dans le sens spirituel. Ainsi *l'avarice* de ces ames, peu exercées dans les voies de Dieu, consiste en ce qu'elles, sont avides de consolations intérieures, et qu'elles perdent courage quand ces grâces leur sont soustraites. Leur *gourmandise* consiste en ce qu'elles s'adonnent à toutes sortes de pratiques soit de pénitence, soit de dévotion, souvent contre l'avis de leurs supérieurs ou directeurs. C'est ce qui arrive surtout à l'égard de la sainte communion : ces personnes « ne se font » point de scrupule d'en extorquer de leurs con- » fesseurs le fréquent usage, et même de s'en » approcher sans leur permission, ou, ce qui » est encore pire, de leur cacher cette prati- » que (1). » Leur *luxure* consiste en ce qu'elles éprouvent des combats dans la chair; et qu'elles s'en troublent au point de s'exposer à de fâcheuses tentations ; ou, ce qui n'est pas moins dangereux, elles forment des amitiés prétendues spirituelles où il se mêle beaucoup d'amour-propre et de sensualité. Leur *envie* ou jalousie consiste en ce qu'elles veulent être préférées à d'au-

(1) Page 278.

tres qui font aussi profession de piété. Leur *paresse* consiste en ce qu'elles recherchent plutôt leur satisfaction que la volonté de Dieu; qu'elles fuient les croix, les humiliations, et généralement tout ce qui appartient à la voie étroite. A l'égard de la *vanité* et de la *colère*, il est rare que ce ne soient pas des péchés formels dans ces commençans; et il en sera de même des autres articles quand il s'y mêlera de l'obstination, de l'impatience, de la tiédeur, etc. Oh! madame, qu'il est rare que ces aspirans à la perfection ne contractent pas beaucoup de taches dans la pratique même de leurs bonnes œuvres! Saint Jean de la Croix traite toute cette matière avec une justesse et dans un détail qui me remplissent d'admiration. Qu'il connoissoit bien, ce grand homme, toutes les foiblesses du cœur humain, toutes les armes qu'emploie le démon pour nous combattre, toutes les illusions de nos sens, toutes les erreurs de notre esprit! Je ne voudrois que ses réflexions sur les amitiés qu'on nomme spirituelles, pour juger de son bon esprit et de sa sagesse. Voici, par exemple, une règle qui me paroît infaillible en cette matière (1): « Quand l'amitié est vraiment » spirituelle, elle fortifie l'amour de Dieu à pro- » portion qu'elle croît; et plus on y pense, » plus on se souvient de Dieu, plus on désire » de le posséder: de sorte que les accroissemens » se font également des deux côtés. » Telles furent sans doute les amitiés de saint Basile et de

(1) Page 275.

saint Grégoire de Nazianze, de saint Jean Chrysostôme et d'Olympias, de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse. Mais se trouve-t-il encore de tels amis ? « O mon Dieu, s'écrioit » saint Augustin (1), il n'y a de vraie amitié » que celle qui a son principe dans la charité » que vous répandez dans les cœurs en leur » donnant votre Saint-Esprit. » C'est absolument la pensée de notre saint auteur.

Les commençans agissent donc et vivent dans les voies de Dieu, d'une manière basse, grossière, commode à leur goût et à leur amour-propre : ils ne sont pas encore dans la *nuit des sens;* mais quand Dieu les appelle à ce degré pour les conduire à l'union, il ne manque pas de les éprouver par des aridités, par des ténèbres, par la soustraction des douceurs spirituelles. Voilà l'entrée dans la nuit. Notre saint directeur n'oublie pas de donner des règles pour distinguer cet état de la tiédeur, du relâchement, de la mélancolie ; et il enseigne la manière de se conduire dans cette nuit très-obscure. Le principal avis qu'il donne, est de quitter l'oraison de discours et la méditation, pour s'abandonner au repos où Dieu met l'ame, en observant de souffrir avec patience les désolations qu'elle éprouvera encore quelque temps. Au reste, les avantages de cette nuit sont inestimables : je vous les ai indiqués, madame, dans ma quatrième lettre, et je ne les répéterai pas ici. J'ajoute seulement que l'exposition qu'en

(1) Confess. l. 4. c. 4.

fait notre saint doit extrêmement consoler et encourager toutes les personnes spirituelles.

On est donc dans la nuit durant cette purgation des sens ; mais ce n'est que le prélude d'une nuit bien plus obscure, qui est celle de l'esprit. Saint Jean de la Croix traite ce sujet dans son second livre de la *Nuit obscure de l'ame*, en y adaptant encore son premier cantique, mais dans un autre sens que quand il s'agissoit de la nuit précédente ; car cette nuit de *l'esprit* est tout autrement pénible et crucifiante que celle des *sens*. Cependant, comment accorder cet état de peines et de souffrances avec les lumières qui, selon notre saint, sont communiquées à l'ame durant cette nuit ? Ah ! madame, il nous falloit un aussi grand maître pour nous expliquer ce mystère. C'est que les lumières de Dieu font connoître à l'ame toutes ses misères, la concentrent dans la vue de ses foiblesses, l'étonnent par la comparaison qu'elle fait de la grandeur de Dieu avec son néant, la remplissent de terreur, de désolation, et d'une sorte de découragement qu'elle n'avoit point éprouvé jusqu'alors. « Les personnes qui sont dans des » épreuves si affligeantes, aiment Dieu au point » de donner mille vies pour lui ; mais ce grand » amour ne les empêche pas de croire que Dieu » ne les aime point, n'ayant rien qui soit digne » de son amour, et s'estimant même assez mé- » prisables pour mériter sa haine, et l'horreur » de toutes les créatures (1). »

(1) Page 322.

Cependant l'ame se purifie dans cette nuit ténébreuse ; les restes du vieil homme s'y consument ; le feu de l'amour divin s'empare de toutes les puissances de l'homme spirituel ; et notre saint auteur expose dix degrés de cet amour. Selon lui, l'ame tombe dans une sorte d'affoiblissement et de langueur, puis elle s'empresse de chercher Dieu sans interruption ; elle acquiert un nouveau courage dans cette recherche ; elle accepte les souffrances inséparables de ce travail ; elle conçoit des désirs véhémens de posséder Dieu ; elle court, elle vole vers cet unique objet de son amour ; elle passe à une sainte hardiesse, à une sorte de familiarité en traitant avec Dieu ; elle l'embrasse, elle s'unit à lui ; elle goûte, dans cette union, des douceurs ineffables. Mais le dernier degré n'est pas de la vie présente, puisqu'il consiste dans la vision béatifique. Ces dix degrés sont expliqués en détail et avec des précautions qui écartent tout danger d'erreur et d'illusion. Par exemple, en raisonnant de la liberté dont l'ame use dans son commerce avec Dieu, le saint avertit qu'elle suppose une inspiration particulière ; sans quoi il seroit à craindre de perdre l'humilité, et de s'écarter du respect profond qui est dû à Dieu en toutes choses. En parlant du degré où l'ame s'unit à Dieu, il observe qu'il s'y mêle de l'interruption ; et que ce n'est point un état fixe, parce que, si l'on y persévéroit, on jouiroit, en quelque manière, dès cette vie, de la félicité des bienheureux : ce qui n'est donné à per-

sonne, avant que d'être délivré des liens du corps.

Méditons, madame, dans le silence de la retraite, ces deux livres de la *Nuit obscure de l'ame*. Il n'y a qu'un saint, élevé à une oraison sublime, qui ait pu les composer; et il n'y a que des ames, comme la vôtre, déjà bien exercées dans la science et dans la pratique de l'oraison, qui puissent les bien comprendre. Je suis, etc.

IXe LETTRE.

Je serai fort court, Madame, sur *La vive Flamme de l'amour* et sur les quarante *Cantiques* de saint Jean de la Croix. Ces deux ouvrages ne sont pas susceptibles d'une analyse suivie. L'un et l'autre exposent les sentimens de l'ame parvenue à l'union divine, surtout le désir ardent qu'elle a d'obtenir la vue de Dieu. Ce langage plein de figures, à l'exemple du Cantique des Cantiques, n'est point fait pour les ames vulgaires; j'entends celles-mêmes qui ont quelque usage de l'oraison. Il faut avoir bien étudié la doctrine de saint Jean de la Croix, pour le suivre dans ces deux derniers traités. Quoique le style qu'il emploie soit celui de l'amour le plus enflammé et le plus sublime, quoique ce soient des traits de feu qui s'élancent de ce cœur transformé en Dieu, je remarque cependant encore qu'il n'a-

bandonne point la méthode d'instruction. Il y a, par exemple, dans *La vive Flamme de l'amour* (1), un excellent morceau sur la direction des ames. Le saint y fait voir combien les directeurs peu versés dans les voies de Dieu retardent les ames appelées à la contemplation. Il parle, en cet endroit, avec toute la force et toute l'autorité que lui donnoient ses grandes lumières. Vous avez gémi quelquefois, madame, du peu de secours qu'on trouve dans ce siècle, par rapport à la conduite spirituelle. Cela n'est cependant pas trop étonnant quand on a lu ce qu'exige notre saint auteur pour cet emploi. Je suis persuadé que, de son temps même, les directeurs tels qu'il les désire étoient rares; et c'étoit néanmoins un siècle très-fécond en saints. Que faut-il donc penser du nôtre, où l'on a pris à tâche, en quelque sorte, de décrier la science spirituelle et les voies de Dieu? Pour quelques abus qui se sont glissés de temps en temps dans la pratique de l'oraison, falloit-il couper jusqu'à la racine de la théologie mystique? Je suis persuadé que, si on lisoit encore les œuvres de saint Jean de la Croix, on reviendroit de beaucoup de préjugés à cet égard.

Quoi qu'il en soit, madame, je me suis occupé de ses deux derniers traités: j'y ai reconnu les effets qu'opère, dans une ame bien morte à elle-même, le saint amour de Dieu. J'y ai trouvé, ce que saint Augustin avoit remarqué plus de mille ans avant nous, que cet amour divin

(1) Pages 403 et suiv.

blesse, *embrase*, *enivre*; c'est comme la substance de ce que saint Jean de la Croix tourne en cent manières différentes. Je suis, dans ce saint amour, votre, etc.

Xe LETTRE.

Si j'avois été capable, Madame, de donner une édition en notre langue des œuvres de saint Jean de la Croix, je l'aurois accompagnée d'observations propres à éclaircir sa doctrine en quelques points. Je me serois appliqué surtout à faire voir qu'elle est sûre, solide et sans tache dans toutes ses parties. Je suppléerai ici à ce que le traducteur n'a pas fait; et je marquerai les différences essentielles qu'on doit reconnoître entre les instructions de notre saint auteur, et les principes des faux mystiques qui s'élevèrent sur la fin du siècle dernier. Je n'ai qu'à parcourir quelques-uns des articles qu'on a le plus reprochés à ces novateurs, et à leur opposer les sentimens très-orthodoxes de saint Jean de la Croix.

Premièrement, ceux qu'on appelle *quiétistes* faisoient de leur homme prétendu spirituel une espèce d'être insensible, qui seroit dans une inaltération et une inaction entière en la présence de Dieu.

Secondement, ils vouloient que cet homme en vînt à ne désirer rien, pas même son salut;

à ne craindre rien, pas même l'enfer; à ne s'alarmer de rien, pas même des pensées et des actions les plus impures.

Troisièmement, ils croyoient devoir porter l'abnégation de toute image, jusqu'à exclure de leurs oraisons le souvenir de la sainte humanité de Jésus-Christ.

Quatrièmement, les plus mitigés d'entre eux prétendoient établir un état fixe et permanent de l'amour pur, en sorte que l'ame agît toujours par ce motif, en excluant le mouvement, même indélibéré, qui la porte à rechercher son propre intérêt, et en supprimant l'exercice de l'espérance et des autres vertus chrétiennes.

Je dis, madame, que la doctrine de saint Jean de la Croix est totalement opposée à ces erreurs. Et d'abord il enseigne partout que, dans la contemplation même la plus sublime, l'homme doit *s'appliquer avec attention et amour* à Dieu (1). Je crois que cette règle est répétée plus de cinquante fois dans ses œuvres. Il dit de même que, quand Dieu se communique à l'ame fidèle, « celle-ci y consent avec amour (2), » que « l'ouvrage de l'ame qui aime est de s'appliquer » continuellement à l'exercice de l'amour (3). » Mais que trouve-t-on dans les derniers traités du saint (*La vive flamme de l'amour* et les *Cantiques spirituels*), sinon le tableau de l'amour le plus actif et le plus varié dans ses opérations?

(1) Pages 75, 85 et suiv. — (2) Page 330. — (3) Page 455.

Ensuite saint Jean de la Croix a tellement à cœur que l'ame élevée à l'union divine désire le salut, que ces deux mêmes traités (*La vive flamme de l'amour* et les *Cantiques spirituels*) roulent uniquement sur le désir de posséder Dieu. Dans cet état, dit-il ailleurs (1), l'espérance « l'encourage de telle sorte, et la porte à la » recherche de la vie éternelle avec tant de » vivacité, que tout l'univers ne lui paroît » qu'une bagatelle en comparaison de ce qu'elle » espère. »

Pour ce qui regarde la pureté de l'ame, tout ce qu'il enseigne de la mortification des sens, tend à exclure toute espèce d'attachement aux objets sensuels. C'est là le fondement et la base de toutes ses instructions.

L'article qui concerne l'humanité sainte de Jésus-Christ est expliqué en termes si clairs et si forts, qu'il n'est pas possible d'imputer à notre saint le moindre doute sur cet objet. Vous avez vu, madame, dans ma sixième lettre, un long passage où il déclare sa pensée; et je pourrois en citer beaucoup d'autres qui recommandent toujours la méditation des mystères de la vie et de la mort de Jésus-Christ.

Enfin, quand il parle de l'union intime avec Dieu, il l'appelle, à la vérité, un *état*, mais il ne dit en aucun endroit que ce soit un *état* fixe et permanent. Il enseigne même absolument le contraire, puisqu'il borne la contemplation la plus sublime à des *momens*. Alors, dit-il (2),

(1) Page 355. — (2) Page 153.

« Notre Seigneur donne à l'ame une simple, » générale et amoureuse attention à Dieu... Hors » de ce temps-là, l'ame dans tous ses exercices » spirituels, dans tous ses actes, et dans toutes » ses œuvres, doit se servir de la mémoire et » de la méditation, pour augmenter sa dévotion » et l'utilité qu'elle en reçoit ; mais surtout elle » considérera la vie, la passion et la mort de » Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que ses ac- » tions et toute sa vie soient conformes à ce » divin modèle. »

En quel sens donc l'union divine est-elle un *état*, selon la pensée de saint Jean de la Croix ? C'est qu'au moyen des instructions répandues dans son ouvrage, l'homme, aidé de la grâce, s'unira souvent à Dieu par les actes de l'amour pur ; ce que ne fera pas, du moins si facilement et si souvent, celui qui ne sera que dans les premières voies de la vie spirituelle. Cette union divine sera un *état*, parce que l'homme qui s'y trouvera élevé conformera en tout sa volonté à celle de Dieu ; or, la volonté de Dieu est assurément que l'homme, en cette vie, fasse non-seulement des actes d'amour pur, mais aussi des actes de foi, d'espérance, de crainte surnaturelle, et de toutes les vertus chrétiennes. Qu'on conçoive bien, en un mot, que l'*état* d'union divine, dans les principes de notre saint, n'est pas l'état d'amour pur, mais l'état de conformité à la volonté de Dieu ; ce qui suffit pour le distinguer de tous les quiétistes rigides ou mitigés.

J'ajoute, sur l'amour désintéressé, que saint Jean de la Croix étoit trop savant dans la connoissance de l'ame, pour croire qu'elle pût renoncer expressément au penchant qui la porte à rechercher son bien. Ce penchant est nécessaire dans l'ame ; et il est aussi impossible qu'elle aime un objet qui ne se présente pas à elle comme bon, qu'il lui est impossible de ne pas désirer son bonheur. Dans l'amour pur, on peut bien faire abstraction du motif de l'intérêt propre ; mais ce motif indélibéré, qui n'est autre chose que le penchant nécessaire vers le bien, se trouvera toujours dans cet acte quelque pur qu'il soit. S'il y a donc eu des mystiques qui aient voulu exclure ce penchant si essentiel à l'ame, ils étoient aussi mauvais philosophes que théologiens dangereux, et spirituels séduits par leur imagination. Saint Jean de la Croix eut des qualités toutes contraires. J'ai voulu, madame, entrer dans cette discussion, non pour vous instruire ou pour prévenir vos doutes, mais pour me rassurer moi-même sur une doctrine qui ne m'est pas aussi familière qu'à vous. Je suis, etc.

XIe LETTRE.

En vous parlant, Madame, de la doctrine spirituelle de saint Jean de la Croix, je ne vous ai rien écrit qui ne soit vrai ; mais je ne vous ai

pas dit tout ce qui est vrai : et pour suppléer à ma négligence, j'ai l'honneur de vous écrire cette onzième lettre, qui est peut-être la plus nécessaire de toutes celles que vous avez eu la complaisance de recevoir sur les œuvres de saint Jean de la Croix. L'erreur reprochée aux partisans de l'amour pur, consiste en ce qu'ils ont prétendu que l'ame pouvoit s'établir dans un tel état qu'elle agiroit toujours par le seul motif de l'amour pur. Il faut entendre que tous les actes qu'elle feroit à l'égard de Dieu, seroient dépouillés de tout sentiment d'intérêt propre; que cette ame, déterminée au moins par les perfections infinies de Dieu, ne désireroit rien, pas même de posséder cette beauté suprême et incréée; qu'elle ne seroit touchée ni de la crainte, ni de l'espérance ; qu'elle pourroit même renoncer à l'avantage ou au plaisir intérieur qui accompagne ces actes d'amour, ou qui en résulte. Il s'ensuivroit que l'exercice des vertus surnaturelles, autres que l'amour, seroit comme étranger à cette ame ; tandis que la vraie doctrine du salut est, qu'en cette vie l'homme doit s'exercer dans la foi, dans l'espérance, dans la crainte de Dieu, dans la componction, dans l'humilité ; en un mot, dans toutes les vertus chrétiennes.

L'acte de l'amour pur est, à la vérité, quelque chose d'excellent ; et il consiste à aimer Dieu pour lui-même, non en renonçant à la douceur que goûte l'ame qui s'unit ainsi à Dieu ; ce renoncement est impossible, parce que la nature

de l'ame est de tendre nécessairement à son bien. Dans l'amour pur, il suffit à l'ame de ne s'appuyer pas sur son propre intérêt, de ne pas aimer Dieu à cause des récompenses qu'il promet, soit en cette vie, soit dans la vie future. Cette sorte d'amour, qu'on appelle intéressé, est louable, mais ce n'est pas l'amour pur; celui-ci est plus sublime, et consiste, encore une fois, à chercher Dieu, à s'attacher à Dieu en vue et à cause de ses perfections sublimes. Vous sentez, madame, qu'il y a de la différence entre aimer quelqu'un à cause de ses belles qualités, et l'aimer à cause du bien qu'on en attend, ou à cause du plaisir qu'on goûte à l'aimer. L'espérance du bien pourra se trouver dans le premier de ces amours, et le plaisir d'aimer s'y trouvera toujours; mais ni cette espérance ni ce plaisir ne seront les motifs de cet amour. On aimera uniquement à cause des belles qualités de la personne, et ce sera un amour pur, mais naturel et humain. A l'égard de Dieu, l'acte sera surnaturel et d'un grand mérite. Il est commandé par le premier précepte de la loi, on ne peut trop le répéter durant le cours de cette vie mortelle. Mais il ne peut former un état; c'est-à-dire, qu'il ne doit ni ne peut arriver que l'ame agisse toujours par le motif de cet amour. Cela n'est accordé qu'aux habitans du Ciel, ou peut-être à certaines ames privilégiées, telle que fut, par exemple, la sainte Mère de Dieu; encore faudroit-il reconnoître que ces grandes ames ont exercé les actes de la foi, de l'espérance et des autres vertus.

Pour en venir présentement à saint Jean de la Croix, quoiqu'il ne parle en aucun endroit de l'amour pur, il est cependant vrai que sa doctrine sur l'union divine tend à nous faire connoître, qu'on n'entre dans cette union que par l'amour pur ou désintéressé. C'est une conséquence nécessaire des quatre nuits où il établit l'ame. Il entend également qu'on peut acquérir l'habitude de cette union, c'est-à-dire, une grande facilité pour s'élever à Dieu par la contemplation. Mais, madame, il y a deux choses bien remarquables dans ses principes : la première est qu'avec les dispositions les plus excellentes pour l'union divine, l'ame sera encore obligée de recourir de temps en temps à la méditation et à l'oraison de discours ; vous en avez les preuves dans ma dixième lettre : la seconde chose est que, dans l'exercice même de la contemplation la plus sublime, l'ame fera les actes de toutes les vertus chrétiennes ; qu'en particulier elle désirera très-ardemment de posséder Dieu ; c'est ce que démontrent les deux traités, celui qui a pour titre *la vive Flamme de l'amour*, et celui que le saint appelle les *Cantiques*. Lisez-les, je vous prie, pour voir combien l'ame, dans le plus haut degré d'union, s'intéresse à la jouissance de Dieu. Vous sentirez très-bien, madame, que les partisans outrés de l'amour pur ne pourroient concilier leur doctrine avec les deux articles que je viens de vous indiquer.

Saint Jean de la Croix explique parfaitement

sa pensée dès son premier cantique de *la vive Flamme de l'amour* (1). La transformation de l'ame par l'amour est, selon lui, une habitude; mais les actes, qui sont comme la flamme de cet amour, ne se font que quand *l'ame y est portée par les mouvemens particuliers du Saint-Esprit.* Ils ne sont donc pas permanens, ils ne forment pas un état. L'ame demeure disposée à l'amour, comme le bois pénétré de feu est disposé à la flamme, c'est la comparaison qu'emploie notre saint; mais comme le bois le plus embrasé ne jette pas toujours de la flamme, ainsi l'ame la plus transformée par l'amour ne produit pas toujours les actes de l'amour pur. Je pourrois m'étendre beaucoup sur la discussion de ce point de doctrine spirituelle; mais c'en est assez pour vous, madame, qui entendez toutes ces choses comme à demi mot, et qui pourriez en faire des leçons aux autres. Je suis, etc.

REMARQUES

SUR LE TOUT

DE SAINT JEAN DE LA CROIX. (2)

Les quatre premiers articles qui concernent ce *tout*, comprennent toute la science de la philosophie chrétienne. J'ai examiné ces vers l'un

(1) Pages 369 et 370.

(2) Voyez la troisième lettre, ci-dessus page 12.

après l'autre, et j'ai trouvé dans l'oraison qu'il y avoit là un progrès admirable d'idées. Il y a des sensuels qui veulent goûter tout, des curieux qui veulent savoir tout, des avares qui veulent posséder tout, des ambitieux qui veulent être tout; ces gens-là sont des aveugles. Pour goûter tout, il faut n'avoir de goût pour rien; pour savoir tout, il faut désirer de ne rien savoir; pour posséder tout, il faut souhaiter de ne rien posséder; pour être tout, il faut vouloir n'être rien.

Il y a des gens peu sensuels, mais curieux de science, mais fort jaloux de posséder quelque chose; enfin il y a des gens qui ne se soucient ni de plaisirs, ni de science, ni de richesses, mais qui veulent être quelque chose dans le monde; et ce dernier état est la manie de tous les hommes. Un manœuvre veut avoir de la considération dans son ordre et parmi ses égaux; et nul, hors les amis et les disciples de saint Jean de la Croix, ne dit dans le fond de son cœur : Je veux n'être rien.

Voici donc un grand travail : pour entrer dans le tout de Dieu, il faut renoncer à la sensualité, à la curiosite, à l'esprit de propriété, à la vanité; il faut embrasser la mortification, l'abnégation, la désappropriation, l'humiliation : c'est cette quadruple nuit où il est nécessaire de se plonger pour parvenir à la lumière du *tout*.

J'ai considéré le *tout* de Dieu, et j'ai connu qu'il étoit toute suavité, toute science, toute

richesse, toute grandeur ; en le goûtant on a le goût de tout, en l'étudiant on acquiert la science de tout, en le possédant on possède tout.

J'ai examiné s'il y avoit eu des hommes dans ce *tout*, et j'ai d'abord remarqué le grand Apôtre : il ne goûtoit que Jésus-Christ, ne savoit que Jésus-Christ, ne possédoit que Jésus-Christ, ne vivoit que de Jésus-Christ ; tout cela est prouvé par ses divines Epîtres. Mais la grande merveille est que la sainte humanité de Jésus-Christ, qui avoit tous les droits possibles à jouir du *tout*, s'est soumise à entrer dans le *tout* par la voie des souffrances, de l'abnégation, de la pauvreté, des opprobres. Cela me transporte d'admiration ; et je vois qu'il n'est pas possible désormais de ne pas embrasser le *tout*, quelque chose qu'il puisse en coûter.

Trois caractères uniques dans les œuvres de saint Jean de la Croix.

1. Une logique des plus précises ;
2. Un esprit éclairé des lumières divines ;
3. Un don d'instruction qui ne se dément nulle part.

SUR LES IMAGES

SELON LA DOCTRINE DE SAINT JEAN DE LA CROIX.

L'USAGE en est saint, puisque l'Eglise l'autorise et le recommande; mais il faut joindre à cet usage les réflexions suivantes :

1.° Les images ne sont honorées que d'un culte relatif aux objets qu'elles représentent, comme Jésus-Christ, sa sainte Mère, les saints, etc.

2.° Il ne faut point attacher son cœur aux images; ce seroit vouloir satisfaire le cœur par les sens. Les images doivent servir à l'élévation du cœur vers les objets qu'elles représentent, elles ne doivent pas le fixer.

3.° C'est une illusion que de rassembler beaucoup d'images, de les arranger d'une certaine manière, de les habiller selon les nouvelles modes, de choisir les plus précieuses ou les mieux travaillées. Ceux qui en usent ainsi ont souvent le cœur très-vide de Dieu. Si on leur ôtoit un beau crucifix pour leur en donner un de bois ou de papier, ils seroient au désespoir; preuve que leur affection est toute naturelle.

4.° Il faut avoir des images décentes, mais

communes ; leur porter du respect, mais sans attachement naturel ; prier Jésus-Christ et les saints en présence de ces images, mais détacher son esprit et son cœur de ces figures matérielles, et se reposer uniquement dans les objets dont on a voulu se rappeler le souvenir par les images.

5.° Les saints eurent peu d'images, se contentèrent des oratoires les plus simples, des chapelets ou rosaires les plus communs. Tout respiroit, dans l'extérieur de leur dévotion, la simplicité et la pauvreté ; mais ils étoient riches en sentimens : tout leur intérieur étoit amour. La vue d'une image quelconque les enflammoit, parce que leurs sens n'étoient que les admoniteurs, et non les auteurs et les fondemens de leur dévotion ; parce que le Saint-Esprit prioit dans eux, et que leur cœur prenoit son vol vers les biens intellectuels, sans s'arrêter aux objets sensibles.

MÉDITATION.

De la vie de Jésus-Christ en lui-même, ou de l'intérieur de Jésus-Christ.

La vie de Jésus-Christ, à l'extérieur, n'étoit que vertu et que miracle; mais l'intérieur de l'Homme-Dieu dont tout cet extérieur étoit animé, fut quelque chose de bien plus noble encore et de plus divin. Entrons dans le fond de son ame, pour ainsi dire, et quand nous aurons compris quelque chose de ce qu'il étoit au dedans, efforçons-nous de l'imiter en ceci beaucoup plus encore que dans tout le reste. C'est ce qui s'appelle être vraiment intérieur, et c'est en quoi consiste principalement le vrai religieux.

On peut distinguer dans l'ame de Jésus-Christ, comme dans la nôtre, trois sortes d'opérations : celles de l'esprit, celles du cœur, et celles de la faculté qu'ont nos ames de mouvoir les puissances corporelles, et d'agir au dehors.

Ier Point. *L'esprit de Jésus-Christ.* A quoi pensoit-il, et quels jugemens formoit-il de toutes choses? Ses pensées étoient toutes en Dieu, et toutes pour Dieu. L'extérieur ne le touchoit qu'autant

qu'autant qu'il pouvoit le ramener à Dieu. Dans toutes les créatures, comme dans un miroir, il rencontroit la puissance, la grandeur, la sagesse de Dieu. S'il méditoit quelques desseins, s'il se permettoit de former des projets, c'étoit uniquement pour la gloire de Dieu. De là cette facilité qu'il avoit à s'entretenir avec Dieu les nuits entières, sans distraction et sans dégoût; à se tenir uni à Dieu dans les occupations de sa mission les plus dissipantes et les plus embarrassantes; à revenir aussi aisément de l'action à la prière, que les autres hommes passent volontiers de la prière à l'action.... S'efforcer de l'imiter en ceci, c'est le premier pas à la vie intérieure. L'inutilité de tant de pensées vaines, auxquelles volontairement nous nous appliquons, est la cause de ce tumulte involontaire dont notre esprit se trouve agité au temps qu'il voudroit le plus se recueillir. Il ne s'agit pas ici de pensées mauvaises ou dangereuses : on en sait trop le crime et les suites funestes. Mais, outre que la mortification des pensées inutiles est la mort des pensées mauvaises, et que des unes aux autres le pas est toujours très-facile à faire pour un esprit qui n'apprend pas à se captiver; est-ce aimer Dieu *de tout son esprit* (1), que de permettre à son esprit de s'occuper de ce qui n'a pas de rapport à lui. Perd-on moins de temps à penser, qu'à parler inutilement, et doit-on craindre beaucoup moins d'en rendre compte? La solitude extérieure sert donc de

(1) Luc. 10. 27.

peu à qui ne se fait pas un esprit solitaire ; elle nuit même beaucoup quelquefois. Dans ces longs momens de rêveries, si l'on ne pense pas au crime, on pense à des vanités ; et les passions ne se fortifient guère moins par la représentation des objets absens, que par la jouissance des objets présens qui les flattent. Enfin jamais d'esprit d'oraison ; et quelle perte, si hors de l'oraison même on ne se fait une loi de ne se séparer jamais volontairement de Dieu par la pensée !... On craint de s'ennuyer, en pensant toujours à Dieu, ou à quelque chose de bon : mais ces premiers ennuis seroient suivis bientôt d'une heureuse habitude, qui feroit toute la force et toute la consolation de notre vie... On dit : L'ame de Jésus-Christ, unie comme elle étoit à la divinité, ne pouvoit pas même ne point penser à Dieu, ou penser hors de lui à quelque autre chose. Il est vrai ; mais il ne s'en servoit pas moins des secours extérieurs, qui eussent pu lui rendre Dieu toujours présent ; la solitude, le silence, le recueillement des sens et de l'imagination. C'est en cela qu'on veut que nous l'imitions : la grâce aidera ces premiers efforts ; et il se pourra former dans nous une vue de Dieu si intime, qu'elle fera, en quelque sorte, ce que faisoit dans l'ame du Sauveur l'union nécessaire avec la divinité. Ainsi l'éprouvèrent tant de saints, pour qui la présence et la pensée de Dieu étoient devenues comme naturelles.

Mais avec de telles pensées, quels étoient les jugemens de Jésus-Christ ? *Je juge*, disoit-il

lui-même, *selon ce que j'entends* (1) : et qu'entendoit-il, que consultoit-il ? les jugemens de Dieu sur chaque chose, sur chaque personne, sur chaque événement, pour en faire ensuite la règle unique de ses jugemens : jugemens par là toujours équitables, toujours invariables, toujours exempts d'erreurs et de surprises. *Je juge selon ce que j'entends, et mon jugement est juste.* Nous jugeons nous autres sur le rapport des sens et de l'imagination, sur ce que nous inspire l'intérêt de nos diverses passions, sur les jugemens d'autrui, qui sont presque toujours aussi trompeurs que les nôtres. Avec des règles de juger si opposées, faut-il s'étonner que nos jugemens soient si différens de ceux de Jésus-Christ ; que nous appellions bien ce qu'il appeloit mal, et mal ce qu'il appeloit bien ; que nous méprisions ce qu'il estimoit, et que nous donnions notre estime à ce qui lui paroissoit petit, méprisable, abominable ? Cependant, c'est où il en faut nécessairement venir. En vain espérerions-nous régler notre cœur ou nos actions, si nous ne commençons par régler nos jugemens et nos idées. Accoutumons-nous à nous faire au dedans de nous-mêmes comme une espèce de conseil entre Dieu et nous. Autant de fois qu'il faut délibérer, prononcer, prendre un parti, allons là, écoutons Dieu. Lisons, pour ainsi dire, dans ses yeux et sur son visage ce qu'il juge et ce qu'il approuve (2). Rien ne

(1) Joan. 5. 30.

(2) *De vultu tuo judicium meum prodeat.* Ps. 16. 2.

nous paroîtra important que ce qui regarde le salut et l'éternité. Aisément nous nous consolerons de toutes nos pertes et de toutes nos disgrâces, tandis que nous n'aurons pas perdu notre ame, ou couru risque de la perdre; le monde ne nous paroîtra que ce qu'il est, une perspective de théâtre qui fait illusion à nos yeux, un songe agréable qui disparoît au moment du réveil, un charme qui tient notre raison liée et troublée. Jamais il ne nous échappera de ces retours si peu chrétiens : Il est riche, puissant, honoré; qu'il est heureux, qu'il est digne d'envie ! Nous dirons : Il souffre, il est dans l'oubli, mais il estime son état, il l'aime; que ne puis-je être comme lui, que son sort me paroît désirable !.... Ainsi certainement jugerons-nous des choses à la mort, au tribunal de Jésus-Christ, durant toute l'éternité. Ainsi en jugent ceux qui ont passé et qui se laissoient séduire comme nous : c'est aujourd'hui la matière de leur confusion et de leur douleur. Profitons de leurs fautes, et ne nous préparons point de cuisans mais d'inutiles regrets.

IIe Point. *Le Cœur de Jésus-Christ.* De quoi étoit-il touché, qu'aimoit-il, que désiroit-il, que respiroit-il? disons plutôt : uni comme Jésus-Christ l'étoit indivisiblement à Dieu d'esprit et de pensée, de quoi pouvoit-il être touché? que pouvoit-il aimer ou désirer? Glorifier Dieu son Père, réparer ses injures, accomplir toutes ses volontés, le voir connu, aimé, adoré

de toutes les créatures : tous les mouvemens de son cœur se tournoient là ; c'étoit comme son centre et le lieu de son repos. Il n'avoit ni crainte ni espérance, ni joie ni douleur, ni vivacité ni repos qui ne pût se rapporter là. C'est ce qu'il appeloit sa nourriture et son breuvage : *ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé* (1). Un homme pressé depuis longtemps d'une faim cruelle, d'une soif ardente, n'est pas plus content quand il trouve des alimens et une source d'eau vive, que l'étoit le Cœur de Jésus-Christ, autant de fois qu'il pouvoit marquer à son Père les transports et les efforts de son amour. Alors il n'écoutoit ni la nature ni ses répugnances. Quitter le Ciel, vivre dans la pauvreté et dans le travail, mourir en croix : mon Père sera glorifié ; je racheterai, je réconcilierai, je sauverai les hommes, pour qui mon Père a tant de bonté et tant d'amour ; c'en est assez. Hors de là tout lui eût été insipide, ennuyeux, insupportable dans la vie.... Ah ! qui me donnera un cœur semblable au sien ? Que tout mon repos, toute ma consolation en ce monde soit d'aimer Dieu, de me sentir attaché à Dieu, ou d'agir et de souffrir pour glorifier Dieu ! que je n'aie plus d'inquiétude ni d'empressement que pour cela ! Hélas ! est-ce trop d'un cœur si petit pour un Dieu si grand, qui le demande ? *Vous aimerez de tout votre cœur.* Faut-il encore le partager, y donner entrée à la créature, et souffrir qu'il s'af-

(1) Joan. 4. 34.

fectionne, qu'il s'afflige, qu'il se transporte, qu'il s'abatte pour cette multitude d'objets étrangers ? En vain dit-on que Dieu y tient toujours la première place. Les autres places ne sont donc pas pour lui ; et peut-il n'en être point jaloux ? Mais Dieu y tient-il même la première place ? Il faut des journées entières pour se consoler d'une petite disgrâce ; la perte, l'absence, l'indifférence d'un ami jette dans le trouble et dans le désespoir ; une entreprise, qui flatte la vanité ou la cupidité, ôte le repos et l'attention à tous les devoirs ; un succès nous nourrit, nous remplit, nous rassasie. Pour Dieu, ce ne sont que des froideurs ; ce qui regarde sa gloire ne nous touche que foiblement : qu'il soit offensé, que ce soit nous-mêmes qui l'offensions, on a besoin de toute sa foi, de toutes ses réflexions, pour former à peine quelque regret léger de sa faute. Quelle nouvelle espèce d'amour, qui ne sait ni s'attendrir, ni s'animer, ni compatir, ni s'inquiéter pour un objet si digne de toutes nos affections ? Et l'on suppose que Dieu tient toujours la première place du cœur ! Disons-lui avec confusion : Je vous ai trop peu aimé, mon Dieu ; je vous ai trop tard aimé ; peut-être, hélas ! je n'ai pas commencé à vous bien aimer. Otez-moi ce cœur de pierre, et donnez-m'en un plus sensible ; ou plutôt donnez-moi un cœur de pierre pour tout ce qui n'est pas vous, et pour vous un cœur grand, tendre, généreux. Transformez le mien en celui de votre Fils ; faites que je com-

prenne et que j'accomplisse tout ce que signifie cette grande parole : « Oh ! si vous étiez entré » une fois bien avant dans l'intérieur de Jésus-» Christ (1) ! » Introduisez-moi dans ce sanctuaire : que toutes mes vivacités viennent s'amortir là ; que mes soucis, que mes désirs imparfaits, mes chagrins, viennent se consumer dans cette fournaise d'amour ! C'est ici la dévotion solide au Cœur de Jésus, que les saints nous ont tant recommandée. Dans la personne de Jésus-Christ, trop souvent nous ne considérons qu'un extérieur qui frappe les sens ; dans son Cœur nous adorons ses sentimens intimes, ce zèle ardent de glorifier Dieu, cette charité immense dont il brûloit pour nous depuis que son Père lui eut déclaré le dessein de nous sauver. Adorons, mais imitons ; aimons-le lui-même, et aimons tout ce qu'il a aimé. Notre perfection est là. Toute la beauté de l'homme vient de bien former son cœur : *Toute la gloire de la fille du roi est dans son intérieur* (1) ; outre que le cœur ainsi formé répandra sur toutes nos actions extérieures ce qui rendit toujours celles de Jésus-Christ si parfaites et si dignes de Dieu.

IIIe Point. *Principe des actions extérieures dans Jésus-Christ.* Qu'est-ce qui le poussoit, qui le mettoit en mouvement, qui le déterminoit dans ses diverses démarches ? toujours un principe de grâce : l'Esprit de Dieu étoit comme l'ame de son ame : ce que saint Paul dit des

(1) De Imit. Christ. l. 2. c. 1.

(2) Ps. 44. 14.

qu'il est du bon plaisir de Dieu. Embrassons donc désormais cette manière noble et généreuse d'agir : désavouons dans nous-mêmes tout ce qui lui peut être opposé ; laissons gémir la nature de se voir arrachée à tout ce qui lui peut servir d'appui hors de Dieu : éprouvons-nous souvent ; sondons si Dieu seul nous suffit, et si, dans nos diverses démarches, nous ne cherchons que lui. Réprimons nos saillies et nos impétuosités naturelles partout où nous nous sentons, et que ce soit lui qui nous mette en action. D'abord peut-être nous ne goûterons qu'avec peine le solide de cette nourriture : elle est cette *manne cachée* que Dieu promet aux ames généreuses (1) ; mais toute cachée qu'elle est, c'est une manne enfin, qui, dans sa simplicité, prend ou efface le goût de tout le reste.

(1) Apoc. II. 17.

MÉDITATION

SUR

LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

QUAND on prend la résolution de se donner tout à Dieu, il faut s'attendre à souffrir quelque chose. Jésus-Christ, dans sa passion, nous apprend à souffrir, comme il nous apprend à agir dans les autres mystères de sa vie mortelle.

Ier POINT. Les premières peines qu'on rencontre dans l'exercice de la vertu, sont *des peines tout intérieures*, qui viennent de la répugnance qu'on trouve à se surmonter; de l'ennui inséparable des premiers commencemens, jusqu'à ce qu'on ait acquis l'habitude de bien faire; du souvenir flatteur d'une vie douce et libre à laquelle tant d'autres, qui passent pour gens de bien, se laissent aller, et à laquelle on a été accoutumé long-temps de se laisser aller soi-même; de la vive représentation des péchés passés, et de la crainte qu'on a qu'ils ne soient pas pardonnés; d'une certaine pesanteur qui vient quelquefois de la constitution du corps et de l'imagination, sans que l'esprit y ait aucune part; des tentations du démon,

qui, voyant une ame déterminée au bien, lui fait regarder son projet comme impossible, et comme surpassant toutes les forces de la nature dans les siècles où nous vivons; quelquefois aussi, de l'épreuve de Dieu, qui veut voir la fidélité de ses serviteurs, et leur donner occasion de pratiquer les vertus les plus relevées. Combien de fois se trouve-t-on dans des circonstances où la mort même paroîtroit plus supportable que ces agitations intérieures dont on se sent déchiré! On se voit comme à deux doigts de retourner en arrière, et de tout quitter: au moins on se relâche, et l'on va hors de Dieu et de soi-même chercher dans le commerce des créatures de quoi se soulager. Remplissons-nous bien, contre un mal si dangereux, de deux mystères de la passion de Jésus-Christ: sa tristesse mortelle dans le jardin, et son agonie sur la croix. Se peut-il un état plus affligeant et plus désolé que le sien? Ici la nature lui arrache cette parole, peu digne en apparence d'un si grand courage: *S'il se peut, que je ne boive point ce calice.* Là il se plaint amoureusement à son Père *qu'il l'a abandonné.* Jésus-Christ s'est montré foible, afin que le sentiment de nos plus grandes foiblesses ne nous abatte pas. Mais qu'a-t-il fait alors, et que faut-il que nous fassions? Il faut, 1°. que dans ces sortes d'afflictions, à l'exemple de Jésus-Christ, Dieu seul soit celui à qui nous aurons recours; que nous portions à lui seul nos plaintes et nos chagrins; que, dès le premier accès de l'ennui, nous allions

nous jeter à ses pieds, nous lui représentions l'état de notre ame, et nous lui exposions tous nos besoins; qu'il les soulage, qu'il nous ôte notre croix, ou qu'il nous donne une force suffisante pour la porter. 2.° S'il ne paroît pas nous exaucer d'abord, nous persévérerons avec Jésus-Christ dans la prière, jusqu'à ce que l'esprit se retrouve dans sa première assiette. Dieu nous enverra un ange comme à son Fils, plutôt que de manquer à nous fortifier. 3.° Quoi que fassent le monde et le démon, jamais nous ne descendrons de la croix où nous sommes attachés par l'ordre de Dieu: la victoire est perdue dès qu'on sort du combat; et il y a toujours infiniment à gagner à demeurer ferme alors, nous semblât-il que nous ne faisons qu'une très-petite partie de notre devoir. Prévoyons en particulier les occasions et la manière de mettre en usage ces résolutions : souvenons-nous que nous avons promis de ne point suivre d'autre modèle que Jésus-Christ, et de ne pas quitter notre roi jusqu'à la mort. Demandons-lui-en la grâce au nom même de ce qu'il a souffert pour nous dans de pareils combats.

IIe Point. La pratique de la vertu est encore exposée à d'autres épreuves, qui lui viennent *de la part des hommes.* Les libertins la raillent et la persécutent: on se voit exposé à perdre ses meilleurs amis, lorsqu'on veut se distinguer d'eux par une conduite plus régulière, quoiqu'on ne fasse au fond que ce qu'on doit,

et ce que Dieu demande. Le monde empoisonne souvent jusqu'aux meilleures intentions et jusqu'aux actions les plus innocentes : il vous traitera de petit esprit, d'hypocrite, peut-être de fou. Pour vous préparer à tout cela, représentez-vous Jésus-Christ trahi par un de ses disciples, abandonné de tous les autres, conduit comme un scélérat dans tous les tribunaux de Jérusalem, traité de blasphémateur parce qu'il se dit Fils de Dieu, frappé de soufflets comme un esclave, couvert de crachats comme un infâme, revêtu d'une robe de fou chez Hérode, préféré à Barabbas chez Pilate, jugé digne de la croix au sentiment commun de tout un peuple à qui il n'avoit fait que du bien. Voilà jusqu'où doit aller le courage avec lequel il faut souffrir pour la justice. Oh ! si vous aviez bien compris quel trésor de grâces est renfermé dans de pareilles humiliations, vous les désireriez, vous les demanderiez à Dieu. Du moins apprenez d'un si grand exemple à les recevoir patiemment quand elles se présenteront, à vous taire, et à ne pas user de retour envers ceux qui en pourront être les auteurs. Si la gloire de Dieu demande que vous vous justifiiez, ce qui est très-rare, Jésus-Christ ne l'ayant fait qu'une fois dans toute sa passion, vous le ferez avec douceur et sans amertume. Vous prierez Dieu pour ceux qui auront été les instrumens de votre affliction. Mais en vérité nous nous alarmons trop sur la persécution des hommes : tout ce que nous pourrons avoir à souf-

frir se réduira souvent à quelques paroles de raillerie, qui ne dureront pas si nous persévérons; ou tout au plus à être oubliés du monde, lorsqu'il verra que nous l'oublions. C'est donc à cela qu'il faut nous préparer. Jésus-Christ n'en a-t-il pas assez fait, pour attendre une pareille marque de notre amour et de notre reconnoissance.

IIIe Point. Quelle que soit la persécution des hommes, il ne faut pas craindre que leur haine aille jamais jusqu'à nous flageller, nous couronner d'épines, nous attacher à une croix. Mais il y a une troisième sorte d'épreuve à laquelle les gens de bien se trouvent exposés par leur propre ferveur. On n'a pas plutôt goûté Dieu, et compris ce qu'il mérite, qu'on entre contre soi-même dans une espèce de sainte fureur, et qu'on prend les armes de la pénitence, pour venger Dieu sur soi-même, de l'ennemi qui l'a osé offenser. De là ces saintes cruautés que les saints ont poussées jusque dans des espèces d'extrémités, par les veilles, les abstinences, l'usage de toutes sortes de pénitences et de macérations. Et qu'est-ce qui les pouvoit soutenir, que la vue de Jésus-Christ tout couvert de plaies pour des iniquités qu'il n'avoit pas commises? Je suis le coupable, et je serai le seul qui ne souffrirai rien! Si je ne comprends pas ce que le Sauveur a enduré pour l'amour de moi, c'est pour le comprendre que je veux me faire sentir à moi-même quelque chose de sem-

blable. Une grande sainte mit une couronne d'épines, qu'elle s'enfonça dans la tête, pour se faire une image plus vive de ce tourment, et pour s'exciter à l'amour de son époux, qui le premier avoit commencé à en faire autant pour elle. Saint François désira de porter aux pieds, aux mains et au côté les marques des clous et de la lance de Jésus-Christ, et de sentir les mêmes impressions de douleur que le Sauveur avoit senties; et il fut exaucé. Si notre santé est foible, notre pénitence sera de nous aimer dans cet état, de ne jamais nous plaindre, et de prendre les remèdes comme Jésus-Christ prit le vinaigre et le fiel. Mais quelque foibles que nous puissions être, il faudra prendre toujours garde de nous flatter : nous nous soumettrons à toutes les mortifications ordonnées par nos règles, ou ménagées par la Providence; et quand nous nous arrêterons, ce ne sera jamais que par le conseil de ceux qui nous représentent Jésus-Christ, et qui n'ont auprès de nous aucun intérêt à ménager que celui de notre sanctification et de notre perfection. Nous pourrons faire nos penitences par des vues de satisfaire la justice de Dieu; mais il est bien plus parfait de les faire par amour pour Jésus-Christ, à qui nous voulons ressembler. Du moins ne faut-il jamais manquer d'unir nos souffrances aux siennes, si nous voulons qu'elles soient méritoires devant Dieu. Ainsi pourrons-nous imiter la vie souffrante de Jésus-Christ.

CONSIDÉRATIONS
SUR
LA SAINTE EUCHARISTIE.

AVONS-NOUS jamais pensé à cette colonne mystérieuse qui conduisit les Israélites dans le désert, durant les quarante années de leur voyage ? Pendant le jour, elle s'étendoit comme une nuée sur tout leur camp, elle les défendoit des ardeurs du soleil, elle tempéroit la chaleur réfléchie des sables de cette solitude. Pendant la nuit, elle prenoit la forme d'un feu brillant qui se faisoit voir à toute cette grande armée, et qui la guidoit au travers de cette région inconnue.

Dans cette colonne, qui n'abandonna point le peuple de Dieu jusqu'à son entrée dans la terre promise, les Pères de l'Eglise ont cru voir une figure de la sainte eucharistie (1). Comprenons leur pensée, et tirons-en une instruction solide et édifiante.

L'eucharistie est par rapport à nous comme la colonne qui guidoit les pas d'Israël. C'est d'abord une nuée mystérieuse, parce qu'elle

(1) *Vide* Medit. in pass. et resurr. Dom. cap. 12. n.° 30, in per. S. Bern. tom. 2.

exerce notre foi, parce qu'elle nous cache la majesté éblouissante du Dieu vivant, parce qu'elle tempère l'ardeur de nos passions. C'est aussi un feu brillant, parce qu'elle nous éclaire et qu'elle assure nos pas dans la route du salut.

Je suis pénétré, mon Dieu, de la beauté de cette figure. Voilà votre Eglise sainte qui marche sous l'étendard de la croix dans les déserts de cette vie, qui tend à la terre promise, après avoir échappé par le saint baptême aux poursuites des puissances infernales, mille fois plus terribles que Pharaon ne le fut aux Israélites. Cette troupe innombrable de vos enfans, partagée en autant de tribus qu'il y a de différentes nations et de différentes professions, se perdroit dans cette région semée d'écueils et bordée de précipices; mais vous lui avez donné votre corps et votre sang adorable, qui l'accompagnent nuit et jour, et qui ne l'abandonneront jamais.

O colonne, ô nuée vénérable, à la vue de laquelle je fais sans cesse à l'Etre suprême l'hommage de mon esprit, de mes sens et de mon cœur! Et comment, Seigneur? en croyant que Jésus-Christ votre Fils unique est vraiment, réellement et substantiellement présent sous ces espèces fragiles que me présentent vos ministres. C'est le culte le plus sublime que je puisse vous rendre. Tous les sacrifices de la loi n'étoient que des figures très-imparfaites de cette sainte et immortelle victime qui seule a pu satisfaire à votre justice, détruire le péché, et fermer les portes de l'abîme. O mon Dieu! j'impose silence

à toutes mes facultés, je supprime tous mes raisonnemens. Je vous adore, et je m'anéantis en la présence d'une si haute et si incompréhensible majesté. Vos saints Livres m'apprennent que vous étiez dans la nuée qui couvroit le camp d'Israël ; mais ce peuple murmurateur et infidèle vous méconnut, vous oublia souvent. C'étoit un peuple charnel qui tournoit les yeux vers l'Egypte, qui regrettoit les faux avantages de cette terre ennemie. Ah ! Seigneur, rendez ma foi bien plus vive et plus constante. Que je fixe mes yeux sur votre tabernacle sacré, d'où s'élève la nuée précieuse où réside Jésus-Christ mon sauveur, mon libérateur et mon guide.

Eh ! comment sans cette nuée symbolique soutiendrois-je la vue de celui devant qui les chérubins se couvrent de leurs ailes ? Ces intelligences célestes ont aussi besoin d'interposer un voile entre leurs yeux et l'éclat de votre trône, ô suprême beauté ! que seroit-ce donc si vous vous déeouvriez à moi dans tout l'appareil de votre grandeur ? L'Apôtre bien-aimé dit que vos yeux sont comme une flamme dévorante, que vous portez dans votre bouche un glaive à deux tranchans, que de vos pieds sortent des éclairs et des foudres. Quel mortel pourroit subsister en votre présence si vous ne tempériez la splendeur qui vous environne ? Vous vouliez demeurer parmi les hommes, converser avec eux, entretenir dans eux la vie de votre grâce et de votre amour : pour remplir ce grand objet, vous avez exécuté, ô puissance infinie, ce que

le Prophète appelle l'*abrégé de vos merveilles ;* vous vous êtes donné aussi grand que vous êtes, mais sous l'extérieur le plus accessible. Il m'est permis, il m'est même ordonné de vous approcher, de vous toucher, de vous recevoir, de vous porter dans mon sein. Prodige de bonté et d'amour ! ah ! que je ne cesse jamais de le considérer, de l'étudier, de l'admirer ! d'autant plus, Seigneur de mon ame, que j'ai infiniment besoin des influences de cette nuée salutaire où vous avez renfermé tant de merveilles. O nuée céleste, étendez-vous, déployez-vous sur moi ! Le désert où je marche est plus brûlant que celui qui séparoit l'Egypte de la terre promise. J'ai à me préserver, dans cette route, et des feux de l'incontinence, et des fureurs de l'amour-propre, et des vivacités de la curiosité, et des impétuosités de la colère, et des vapeurs de l'orgueil, et des fougues de l'humeur, et de l'insatiabilité des désirs, et de la vanité des prétentions. Quel climat dévorant, ô mon Dieu ! et quel seroit mon sort si l'ombre de votre colonne ne me couvroit, c'est-à-dire, si votre sacrement adorable ne répandoit dans moi la rosée bienfaisante de votre grâce ? O Jésus-Christ mon divin maître, je vous fais la prière du saint Roi (1) : *Comme le cerf altéré court vers le torrent des eaux, ainsi mon ame desséchée s'élance vers la source de votre amour. Quand viendra le moment où je paroîtrai devant vous, où je me présenterai dans ce sanctuaire admirable où vous résidez sans cesse ?*

(1) Ps. 41.

Ah ! le signal qu'on me donnera pour m'approcher de votre table sacrée, fera tressaillir de joie tout mon intérieur. Je dirai à mon ame de n'être plus dans la tristesse, d'espérer en vous, mon Sauveur et mon Dieu.

Mais, Seigneur, en vain votre peuple eût-il vu, dans le désert, le prodige de cette nuée qui le couvroit durant la chaleur du jour, si la nuit eût été pleine de ténèbres. Il campoit dans une terre barbare, il étoit environné d'ennemis déterminés à le perdre : quelquefois vous lui ordonniez de lever ses pavillons avant le retour de la lumière, de franchir des montagnes, de se frayer une route à travers des roches escarpées ; il n'auroit pu ni s'avancer en bon ordre, ni se mettre en défense, ni conserver les femmes, les enfans, les troupeaux qui les suivoient, si votre colonne de feu, toujours visible durant les ténèbres, n'avoit affermi ses pas et dissipé ses terreurs. Quelle image plus naturelle de cette vie ?

Je marche, ô mon Dieu, vers l'éternité qui est la terre des vivans, le royaume que vous m'avez promis. Je ne suis instruit ni de la durée de mon voyage, ni des événemens que le cours des années fera naître. J'éprouve que cette route est pleine de dangers, couverte d'ennemis, coupée de sentiers difficiles et dont la plupart me paroissent impraticables : je n'ai par moi-même ni la lumière suffisante pour découvrir les obstacles, ni la force et la constance nécessaires pour les surmonter. Je vois

autour de moi beaucoup d'autres personnes également incapables de m'aider, de me protéger, de me consoler; que ferois-je, et que feroient-ils tous avec moi, sans la colonne lumineuse que vous nous avez donnée, Seigneur plein de bonté, de prévoyance et de libéralité? Je l'aperçois cette divine lumière, placée dans votre Eglise, comme à la tête d'un camp immense: elle répand ses bénignes influences partout; elle éclaire toute la nation sainte, et tous les membres de ce grand peuple. Je ne puis la méconnoître; c'est le sacrement de Jésus-Christ, le Dieu fort, le Dieu des armées. Presque au sortir du berceau, il affermit les pas des enfans; durant les orages de la jeunesse, il soutient les foibles, il réprime les imprudens, il rappelle ceux qui s'égarent; il est le conseil de l'âge mûr, la consolation des vieillards, la force des infirmes; et quand il faut franchir le Jourdain, c'est-à-dire, quand le passage de l'éternité vient à s'ouvrir, il accompagne jusqu'au terme, et met en possession de la terre où coulent le lait et le miel. Divin sacrement, eucharistie sainte et adorable, je vous reconnois pour ma lumière infaillible, pour l'astre brillant qui me guide dans l'obscurité de ce pélerinage trop court et trop long: trop court parce que j'aurois besoin de la vie des patriarches pour pleurer mes péchés; mais trop long parce que je désire, comme l'Apôtre, le moment de me réunir à Jésus-Christ, vu sans intervalle et sans voiles!

O Seigneur mon Dieu, que je suis imprudent, que je sais peu estimer vos dons et reconnoître vos bienfaits! Quand je réfléchis à vos pieds sur ce qui se passe en moi, lorsque vous daignez entrer dans mon cœur; quand je vous écoute présent et intimement uni à mon ame, je ne puis douter de votre lumière divine : votre sacrement m'affecte au point que je convaincrois, ce me semble, tous les hérétiques, tous les ennemis de votre présence réelle; que je leur démontrerois la vérité de ce grand mystère. Oui, mon Dieu, je suis éclairé, dans ces momens, d'une foi qui ne peut être qu'un rayon de votre majesté présente en moi. Et que devient ensuite ce précieux don, cette perle inestimable, ce saint dépôt de votre vérité? Je tombe dans la tiédeur, dans l'indifférence; à peine aperçois-je la colonne de feu toujours brillante sur le camp de vos élus. Je marche alors presque sans guide, je m'égare : et qu'arriveroit-il si vous terminiez ma course dans ce moment d'erreur, dans ces routes inconnues où je m'engage?

C'en est fait, Seigneur, je veux contempler sans cesse votre sainte colonne, votre nuée bienfaisante, et votre flamme conductrice. J'irai auprès de vos tabernacles; je verrai l'arche de votre testament, où vous manifestez bien plus parfaitement votre présence que vous ne l'avez fait sur les chérubins du propitiatoire. Je dirai avec le saint Roi (1) : *Que vos tabernacles sont beaux, Seigneur Dieu des armées! mon ame*

(1) Ps. 83.

désire avec passion d'habiter près de vous : mon cœur et mes sens ont tressailli de joie en la présence du Dieu vivant. L'innocente tourterelle se retire vers ses petits, qui sont l'objet de son amour : vos autels, Seigneur, font toute ma consolation. Heureux ceux qui vivent et meurent dans votre sainte maison !

LITANIES

LITANIES

DU SANG PRÉCIEUX DE JÉSUS-CHRIST.

Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Christ, écoutez-nous.
Christ, exaucez-nous.
Père céleste qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Fils rédempteur du monde qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Saint-Esprit qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Sainte Trinité qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.
Jésus rédempteur des hommes, ayez pitié de nous.
Jésus notre amour crucifié, ayez pitié de nous.
Jésus très-doux victorieux des cœurs, ayez pitié de nous.
Sang très-salutaire de l'Agneau sans tache, blanchissez-nous.
Sang du nouveau et éternel testament, sauvez-nous.
Sang gage de l'immortalité, consolez-nous.
Sang bain empourpré des ames, lavez-nous.
Sang piscine des malades, guérissez-nous.
Sang offrande très-pure, réconciliez-nous.

Sang lait des enfans dans la perfection, nourrissez-nous.
Sang secours de ceux qui avancent dans la perfection, fortifiez-nous.
Sang nourriture solide des parfaits, consumez-nous.
Sang refuge des pécheurs, favorisez-nous.
Sang semence des chrétiens, multipliez-nous.
Sang fontaine d'amour, enflammez-nous.
Sang source de sainteté, sanctifiez-nous.
Sang germe de chasteté, purifiez-nous.
Sang bouclier inébranlable du cœur, protégez-nous.
Sang notre prix, justifiez-nous.
Sang délice des saints, enivrez-nous.
Sang fin de toutes nos misères, terminez les nôtres.
Sang rafraîchissement désirable des cerfs altérés, récréez-nous.
Sang qui contentez pleinement la soif des tourterelles, désaltérez-nous.
Sang attrait très-agréable des colombes, attirez-nous.
Sang admiration des anges, ravissez-nous.
Sang l'amour et la joie des séraphins, réjouissez-nous.
Sang la foi des patriarches, éclairez-nous.
Sang l'espérance des prophètes, fortifiez-nous.
Sang la charité des apôtres, embrasez-nous.
Sang la force des martyrs, soutenez-nous.
Sang la vertu des confesseurs, enrichissez-nous.

Sang la beauté des vierges, ornez-nous.
Sang très-précieux, délivrez-nous.
Par la très-sainte communion de votre corps et de votre sang, délivrez-nous, Jésus.
Par votre très-précieux sang répandu dans votre circoncision, délivrez-nous, Jésus.
Par votre très-précieux sang répandu dans le jardin des Olives, delivrez-nous, Jésus.
Par votre très-précieux sang répandu dans votre flagellation, délivrez-nous, Jésus.
Par votre très-précieux sang répandu dans votre couronnement, délivrez-nous, Jésus.
Par votre très-précieux sang répandu lorsqu'on vous a dépouillé de votre manteau, délivrez-nous, Jésus.
Par votre très-précieux sang répandu lorsqu'on vous a attaché à la croix, délivrez-nous, Jésus.
Par votre très-précieux sang répandu lorsqu'on vous a ouvert le côté, délivrez-nous, Jésus.
Par votre très-précieux sang tant de fois et entièrement répandu, délivrez-nous, Jésus.
Par votre très-précieux sang répandu sur l'arbre de la croix, délivrez-nous, Jésus.
Par vos très-sacrées blessures, délivrez-nous, Jésus.
Par les cinq plaies de votre corps sacré, délivrez-nous, Jésus.
Jésus-Christ, écoutez-nous.
Jésus-Christ, exaucez-nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, ayez pitié de nous.

ANTIENNE.

Les fontaines du grand abîme sont rompues, savoir, l'intérieur du Cœur et des entrailles de Jésus, et les portes de l'abîme sont ouvertes.

℣. Hâtez-vous, ô mon ame pressée par la soif.
℣. Lavez-vous sept fois dans ce Jourdain.

ORAISON.

Seigneur Jésus-Christ, qui avez daigné répandre si libéralement votre très-saint et très-précieux sang pour l'amour de nous, faites, par votre bonté, que nous sentions continuellement dans notre ame sa vertu miraculeuse et son secours salutaire; vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

STATIONS

POUR LE TEMPS DU CARÊME.

Les stations sont des restes vénérables de l'ancien usage qu'eurent les fidèles de visiter les lieux saints, tantôt le tombeau de Jésus-Christ, tantôt les basiliques érigées sur les cendres des saints apôtres, tantôt les oratoires où l'on honoroit la mémoire des martyrs. On entreprit de longs voyages pour remplir ces devoirs de piété; mais il s'y glissa des abus, parce que les hommes abusent de tout. Ces pélerinages sont devenus plus rares, et on leur a substitué des stations que les ames ames pieuses font sans s'éloigner du lieu de leur domicile. Elles visitent les temples du Seigneur, surtout dans le temps consacré à la pénitence, et elles s'y occupent des divers mystères de la religion.

Je suppose, pour ce carême, six oratoires où je me présenterai successivement pour me renouveler dans la ferveur; et voici l'ordre que j'y observerai.

Première Station. Au Père éternel, principe de tout bien et source de toute perfection.

Seconde Station. Au Verbe incarné, dont le Cœur sacré est tout brûlant d'amour pour moi.

Troisième Station. A l'Esprit saint et sanctificateur, qui m'a choisi pour son temple par la divine charité qu'il a répandue dans moi.

Quatrième Station. A la bienheureuse Vierge Marie, de qui j'ai reçu Jésus-Christ, la voie, la vérité et la vie.

Cinquième Station. Aux saints anges, qui me conduisent et me soutiennent dans la carrière du salut.

Sixième Station. A tous les saints du Ciel, dont les exemples me touchent, et dont les prières me fortifient.

PREMIÈRE STATION.

AU PÈRE ETERNEL.

Je me représente le Père éternel créant le monde, envoyant son Fils sur la terre, et soumettant ce cher Fils à la mort. Je reconnois, dans ces trois grands événemens, la puissance, la bonté, la justice infinie de mon Dieu.

Puissance infinie de mon Dieu dans la création. Quel autre que le Tout-Puissant a pu choisir cet univers entre une infinité d'autres mondes possibles qu'il voyoit dans sa divine essence? Quel autre a pu faire que ce qui n'étoit pas commençât à être; établir l'ordre et l'harmonie entre toutes les parties de ce tout

immense; donner la lumière aux astres, la fécondité aux plantes, l'instinct aux animaux; former des substances capables de connoître, de raisonner, d'aimer?

Bonté infinie de mon Dieu dans la mission de son divin Verbe qu'il a uni à notre nature. Le monde étoit perdu; il avoit besoin d'un réparateur, d'un législateur, d'un modèle. Le Verbe incarné remplit cette triple fonction, et le genre humain sort en quelque sorte une seconde fois du néant. La grâce ranime les esprits; le germe de l'immortalité est rendu aux corps; tout l'homme est renouvelé, vivifié, divinisé.

Justice infinie de mon Dieu dans le sacrifice de ce cher Fils l'objet de ses complaisances. Il faut que l'homme satisfasse pour le péché; il ne le peut par ses propres forces: le péché, dans sa malice, est d'un ordre supérieur, parce qu'il outrage une majesté infinie. Cette justice divine, dont les droits surpassent toute mon intelligence, frappe l'Homme-Dieu; et la satisfaction est complète, surabondante, infinie.

O Dieu infini dans votre puissance, dans votre bonté, dans votre justice! qui suis-je pour m'occuper, en votre présence, de tant de merveilles? Vous avez dit, et tous les êtres qui remplissent cet univers ont existé. Je ne sonde point cet abîme de puissance, cette force d'opération qui surpasse toutes les conceptions des anges et des hommes. Quand je demanderois à Moyse, comme saint Augustin le dési-

roit, qu'il me développât de plus en plus l'origine des choses, il ne me diroit que ce qu'il a écrit : *Dieu a tout fait, et tout ce qu'il a fait étoit très-bon.* Mais ce qui me touche, et ce qui me remplit d'un respect profond pour votre adorable majesté, c'est que toutes ces créatures, l'ouvrage de vos mains, quoique très-distinguées de vous, puisqu'elles sont finies, sont toujours en vous, et que vous êtes toujours en elles. Le Ciel et la terre ne vous contiennent pas, puisque vous êtes infini, mais vous les contenez dans votre immensité; vous êtes le lien de tout ce qui existe, et vous n'êtes que dans vous-même. Oui, mon Dieu, tandis que je me prosterne à vos pieds, que je forme quelques désirs pour m'approcher de vous, vous êtes déjà dans moi. Hélas! rien ne devroit m'être aussi familier que l'exercice de votre sainte présence; mais ma dissipation, ma légèreté, mes passions élèvent un mur de division entre vous et moi.

Du moins, Seigneur, ce mystère ineffable de Jésus-Christ devroit m'engager à me tenir auprès de vous. Par Jésus-Christ et avec Jésus-Christ j'ai contracté avec vous une alliance toute divine. Vous habitez par vous-même une lumière inaccessible; mais Jésus-Christ, mon divin médiateur, me prend comme par la main, et m'introduit dans ce sanctuaire. Vous étiez un Dieu caché pour les Juifs et pour les gentils; mais vous vous manifestez aux chrétiens, parce qu'ils sont les frères de Jésus-Christ et

les héritiers de votre royaume. Comment se fait-il donc que je ne vive pas en vous, puisque je dois vivre de Jésus-Christ, et en Jésus-Christ, comme l'Apôtre?

Ah! si je ne saisis pas ce nœud de mon alliance avec vous, je dois craindre tous les fléaux de votre justice. Jésus-Christ a satisfait pour moi; mais ses satisfactions ne me seront point appliquées si je suis toujours loin de lui et de vous. Jésus-Christ, immolé pour moi, m'apprend à concilier votre bonté infinie avec votre justice infinie, et par là je triomphe de tous les vains raisonnemens de l'impie. Mais me suffira-t-il de n'être pas incrédule, si je suis lâche et inconstant dans votre service, si je ne mets pas à profit les miracles de votre bonté et de votre justice, si Jésus-Christ sur le Calvaire ne m'apprend pas que je ne suis plus à moi, mais à vous? Je verse des larmes à vos pieds, ô Dieu de toute majesté! et je vous conjure, par les plaies sacrées de mon rédempteur, de me concentrer en vous seul qui m'avez créé, qui m'avez racheté, qui m'avez imprimé le sceau de l'adoption divine. Au moment de ma mort, on dira à mon ame de partir au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, de cette adorable Trinité de qui je tiens tout. Ah! que dès ce moment je parte du monde et de moi-même pour me réfugier en vous, Dieu trois fois saint! Qu'à ma mort il ne se fasse point d'autre changement que celui qui me délivre de cette habitation terrestre et qui me transporte dans la région des

vivans ! Que je puisse dire alors : Mon créateur et mon Dieu, j'ai toujours vécu dans vous et pour vous, recevez mon ame, et placez-la irrévocablement dans votre sein avec Jésus-Christ et avec tous vos saints !

SECONDE STATION.

AU VERBE INCARNÉ.

Je me présente, dans cette station, devant le Cœur adorable de Jésus-Christ tout brûlant d'amour pour moi : c'est l'amour qui a opéré l'incarnation du Verbe divin, et c'est par l'amour que ce divin Verbe incarné a consommé l'œuvre de mon salut. Voilà l'origine et le fondement de la dévotion des fidèles envers le Cœur de Jésus. Il y a deux rapports dans cette dévotion, l'un au Cœur même de Jésus, comme étant une des parties principales du corps adorable de Jésus-Christ ; l'autre à l'amour que ce divin Sauveur a eu et a encore pour nous : cet amour affecte vivement son Cœur, et c'est cette affection que j'honore particulièrement, tandis que je rends aussi à ce Cœur le culte qui est dû à tout le corps de l'Homme-Dieu. Il n'y a rien que de très-simple et de très-intelligible dans ces notions : l'objet de ma dévotion est le Cœur physique de Jésus-Christ, comme faisant partie de

son corps adorable; et c'est en même temps l'amour de Jésus-Christ, comme faisant dans ce Cœur les plus vives impressions. Il étoit, je crois, nécessaire d'établir ces principes, pour venger cette dévotion très-solide en elle-même, mais trop mal expliquée par quelques-uns, et beaucoup plus mal attaquée par d'autres.

Ah ! je le reconnois, Seigneur, votre sacré Cœur a été de tout temps l'objet de la vénération des fidèles : de tout temps, ils ont adoré votre corps uni individuellement à la divinité, et par conséquent votre Cœur sacré qui en est une partie principale; de tout temps, ils ont été touchés de l'amour ineffable qui a opéré dans votre Cœur des mouvemens très-supérieurs en force et en dignité à ceux que l'amour le plus vif et le plus légitime opère dans nos cœurs.

Je me présente devant ce Cœur blessé et brûlé par l'amour. Ah ! Seigneur, la foi ne fut point en vous, puisque vous voyez tous les mystères dans le sein de votre Père céleste; l'espérance ne fut point en vous, puisque vous jouissiez perpétuellement de la vue immédiate de Dieu; mais vous fûtes tout amour, et vous n'êtes venu sur la terre que pour y allumer et y répandre ce feu sacré. O amour ! quels caractères je remarque en vous !

Amour tendre : Jésus verse des larmes sur des ingrats qui rejètent ses bienfaits, qui méconnoissent la visite qu'il leur fait, et le salut qu'il leur offre.

Amour véhément : Jésus doit être baptisé d'un

baptême de sang; et il lui tarde que ce moment arrive, il se plaint que son sacrifice soit différé de quelques jours.

Amour généreux : Jésus possède toutes les richesses du Ciel et de la terre ; et il se fait pauvre pour enrichir tous les hommes ; il s'anéantit pour les élever au plus haut degré de gloire.

Amour universel : Jésus n'exclut personne du prix de son sacrifice ; il l'offre pour ceux-mêmes qui répandent jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Amour constant : Jésus n'entre dans le monde que pour aimer, ne converse avec les hommes que pour leur apprendre à aimer, ne meurt que pour leur montrer ce que c'est qu'aimer ; et dans la gloire, il n'est leur avocat qu'afin qu'ils puissent aimer.

Amour patient : Jésus nous attend malgré nos ingratitudes, il ne nous perd point de vue durant nos plus grands écarts, il nous recherche dans nos égaremens.

Amour efficace : Jésus aimant jusqu'à la mort, triomphe du péché, de la mort, de l'enfer.

Amour puissant : Jésus opère les plus étonnans miracles pour demeurer avec nous, pour nous faire vivre de sa vie, en nous nourrissant de sa propre substance.

Amour immense : Jésus embrasse tous les temps, depuis la première époque du monde, jusqu'au dernier jour ; toutes les générations ont part à son amour, parce que toutes ont besoin d'être lavées dans son sang.

Amour de père, de frère, d'ami, de protecteur, de pasteur, de médiateur : Jésus porte tous ces noms, et il en remplit éternellement les fonctions, parce que son amour est éternel comme lui-même.

Que dirai-je, ô mon Dieu, et comment sonderai-je la profondeur de l'amour dont votre Cœur est embrasé ? L'Apôtre désiroit que les fidèles connussent cette sainte charité (1), toute supérieure qu'elle est à l'intelligence humaine. Je conçois sa pensée : il savoit que jamais mon esprit ne parviendra à cette plénitude de lumière qui lui développe l'étendue de votre amour, ô divin Sauveur ; mais il vouloit que toutes nos facultés fussent occupées de cet amour ineffable ; que nous fussions tellement *établis et enracinés* dans cet amour, que toute autre science nous parût indigne de notre attention.

Que j'apprenne donc aujourd'hui, Seigneur, cette science de votre amour ! qu'elle opère en moi deux effets essentiels à mon salut, l'oubli de moi-même, et l'abandon total en vous ! Que je sois perdu dans cet océan d'amour, afin que le monde et mes passions ne me retrouvent pas, et que je me prépare dès cette vie à vous louer et à vous bénir dans l'éternité bienheureuse ! Ainsi soit-il.

(1) Ephes. 3. 19.

TROISIÈME STATION.

AU SAINT-ESPRIT.

Il y a, dans les saintes Ecritures, deux grands traits sur le Saint-Esprit ; le premier est, qu'après la création du Ciel et de la terre, il étoit porté sur l'abîme, et qu'il donnoit la fécondité à tous les êtres qui devoient, dans l'ordre successif des ouvrages de Dieu, remplir et orner cet univers ; le second trait est, qu'après l'ascension de Jésus-Christ au Ciel, le Saint-Esprit descendit sur les apôtres, et les rendit propres au ministère qui leur étoit confié. Voilà deux créations, celle du monde et celle de l'Eglise. Des deux côtés le Saint-Esprit répand sa vertu vivifiante ; il anime et il fortifie ; il devient comme l'ame des deux mondes, l'un sensible et matériel, l'autre invisible et spirituel. J'apprends que, si d'une part la matière n'a pu par elle-même se mouvoir, à plus forte raison seroit-elle incapable de produire en moi le principe de la pensée ; et que si, d'un autre côté, l'Eglise a eu besoin de l'influence du Saint-Esprit pour devenir la mère des enfans de Dieu, il est impossible que, sans l'opération de ce même Esprit divin, je naisse de Dieu, je vive pour Dieu, et je passe, à la fin de ma vie, dans le sein de Dieu. Qu'il y a de clarté, d'étendue,

d'onction dans ces deux vérités ! Tout ce que je suis, comme créature raisonnable et comme chrétien, en dépend.

O Esprit saint ! source de toute fécondité, de toute action, de toute sainteté, je me prosterne en votre présence, et j'avoue, en rougissant, mon ignorance et mon ingratitude. J'ai su que vous êtes une des trois personnes divines ; que vous procédez de toute éternité des deux premières ; que vous êtes l'amour substantiel et infini du Père et du Fils ; que, comme le Père se connoît par son Verbe, et qu'il a dans lui la connoissance de tous les êtres existans et possibles, il s'aime par vous, ô divin Esprit, et il aime en vous tout ce qui est bon, saint et aimable : mais je n'ai pas considéré que tout ce qui existe dans l'univers, a reçu de vous l'activité, la force, le mouvement, la beauté. O Dieu ! les créatures inanimées et celles qui sont privées d'intelligence annoncent votre opération par les diverses fonctions qu'elles remplissent dans ce monde, et les créatures douées de raison publient sans cesse, par l'exercice de leurs facultés, l'excellence de vos dons ; mais bien plus, nos ames revêtues de la grâce sont votre temple ; vous y habitez avec complaisance, vous les unissez au Père et au Fils, vous êtes le principe et le nœud de l'adoption divine, vous êtes le gage du droit qu'elles ont au céleste héritage.

O mystère ineffable ! Dieu s'est communiqué deux fois à notre nature toute foible et toute bornée qu'elle est ; la première fois, en lui don-

nant son Fils unique ; et la seconde, en répandant sur elle son Saint-Esprit. Jésus-Christ nous a rachetés par son sang, et le Saint-Esprit nous a sanctifiés par ses dons. Jésus-Christ a acquis l'Eglise en se livrant pour elle, et le Saint-Esprit l'a formée en l'instruisant, en la fortifiant, en l'étendant jusqu'aux extrémités de la terre. *Jésus-Christ est notre avocat auprès de son Père* (1), et *le Saint-Esprit demande sans cesse* dans nous et *pour nous par des gémissemens inénarrables* (2). Jésus-Christ nous nourrit de sa chair adorable, et le Saint-Esprit nous fait trouver la vie d'amour dans cette céleste nourriture.

O amour ! ô don précieux du divin Esprit ! que serions-nous sans l'amour ! que serions-nous sans vous, ô Esprit saint ? Vérité terrible ! l'amour est dans le Ciel, et fait le bonheur des saints ; l'amour est sur la terre, et console les amis de Dieu ; mais l'amour n'est point dans l'enfer, et c'est ce qui remplit de désespoir les démons et les réprouvés qui l'habitent. Esprit de mon Dieu, vous êtes dans ce lieu de ténèbres et d'horreur, par votre puissance, par votre justice, et vous n'y êtes point par votre amour. Une étincelle de votre divine charité éteindroit tous les feux de l'abîme, et convertiroit ce cachot ténébreux en un lieu de délices. Ah ! quand j'ai eu le malheur de vous perdre, Esprit saint, j'ai pu encore, par les larmes de la pénitence animée de votre grâce, vous rap-

(1) 1 Joan. 2. 1. — (2) Rom. 8. 26.

peler dans mon cœur; vous n'avez pas dédaigné de me rendre vos faveurs, vous avez oublié mes égaremens : mais dans l'enfer, plus de visites du Saint-Esprit, plus de retour de charité, plus d'amour, éternellement plus d'amour, et par conséquent éternels regrets, éternels grincemens de dents, éternels déchiremens de cœur.

A cette pensée, divin Esprit, je suis saisi d'une frayeur mortelle : vous perdre pour toujours, et perdre avec vous l'espoir d'aimer ! Mais que ferai-je, ô Esprit consolateur, pour me préserver d'un si grand malheur ? L'Apôtre a défié tous les êtres présens et futurs de le séparer jamais de vous (1). Je n'ose tenir ce même langage, parce que je sens ma foiblesse et mon inconstance; mais je vous offre mon cœur pour que vous le possédiez pleinement et invariablement. Il seroit mal en ma puissance, ce cœur si volage; je l'ai perdu une infinité de fois, car c'est le perdre que de l'éloigner de vous, ô Esprit de mon Dieu ! Qu'il soit désormais à vous; blessez-le d'un de ces traits dont vous avez percé le cœur de tous vos saints; embrasez-le d'une de ces langues de feu que vous répandîtes sur les apôtres; enivrez-le de ce vin délicieux que l'Epouse des Cantiques goûta dans les celliers de l'Epoux. Que je sois tout amour pour vous seul, et que tous les faux amours disparoissent en votre présence, ô amour éternel qui régnez dans le sein du Père avec le Verbe, et qui ne cesserez de régner dans les siècles des siècles !

(1) Rom. 3. 35.

QUATRIÈME STATION.

A LA SAINTE VIERGE.

Nous ne connoissons point assez la sainte Mère de Dieu. Peut-être avons-nous quelque dévotion pour elle; mais du reste peu d'idée de sa grandeur et de son mérite. Il me semble que trois choses doivent nous attacher à elle, et nous inspirer une grande confiance dans son intercession : 1.° le bonheur qu'elle eut de converser avec Jésus-Christ durant trente ans : 2.° le silence que gardent les évangélistes sur la plupart des actions de sa vie : 3.° les sentimens contenus dans son admirable cantique.

Nous désirerions quelquefois avoir vécu dans le temps que Jésus-Christ se manifesta au monde; il nous semble que nous aurions été du nombre de ses admirateurs et de ses fidèles disciples. Marie entendit de sa bouche, durant trente ans, les paroles de vie. Quels effets produisit dans cette sainte ame un commerce si intime! A quel degré de contemplation parvint-elle! Quelle connoissance acquit-elle des mystères de Dieu!

Nous sommes quelquefois surpris que les évangélistes rapportent si peu de chose de cette

bienheureuse créature. C'est ce qui fait sa gloire; elle vécut dans la retraite, occupée de ce qu'elle avoit appris à l'école de son Fils. Les saints ne sont jamais plus admirables que quand on a recueilli très-peu de leurs actions. C'est une preuve qu'ils se sont bien cachés; et se cacher est l'héroïsme des saints. Marie excella en ce point: elle renferma tout dans son cœur, selon l'expression de l'Evangéliste (1). Les hommes n'étoient pas dignes de pénétrer dans ce sanctuaire où la divinité avoit formé des liaisons si intimes avec nous.

Nous avons récité cent fois le cantique de la bienheureuse Vierge, et nous n'en avons pas connu le sens caché: c'est tout ce que la foi, l'humilité, et la reconnoissance ont pu produire de plus exquis. Méditons-le désormais, et nous apprendrons de la bouche même de cette sainte Mère de Dieu ce que nous devons être.

O Vierge sacrée, dans qui le Verbe s'est fait chair, j'implore votre sainte protection pour l'Eglise, à qui vous avez donné Jésus-Christ; pour tous ceux qui ne connoissent pas encore ce Dieu sauveur, l'objet de votre tendresse; pour les chrétiens lâches et indifférens qui vous connoissent peu, parce qu'ils ne connoissent pas Jésus-Christ, ou qu'ils ne le connoissent qu'imparfaitement; enfin, pour moi-même qui veux sincèrement appartenir à Jésus-Christ. A qui puis-je mieux qu'à vous remettre mes inté-

(1) Luc. 2. 19.

rêts et confier mes sentimens? vous fûtes la dépositaire des secrets du Très-Haut. Obtenez pour moi le don d'une vive foi dans ces temps malheureux où le nombre des vrais fidèles est si borné. Obtenez-moi quelques degrés de cette humilité profonde qui fit votre caractère. Que je cherche, à votre exemple, à être ignoré du monde, et à m'anéantir devant Dieu. Vous eûtes tous les titres qui peuvent distinguer une pure créature, et vous n'en connûtes que plus parfaitement l'avantage de n'être rien en la présence de l'Etre suprême. Je mérite, au contraire, d'être le rebut du monde, et je m'oublie au point de briguer son estime : que votre exemple m'instruise et m'humilie. Enfin obtenez-moi l'amour de Jésus-Christ votre Fils, et le bonheur de mourir en prononçant son saint nom et le vôtre. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME STATION.

AUX SAINTS ANGES.

L'AUTEUR de l'Epître attribuée à saint Barnabé dit qu'en ce monde il y a deux voies, *l'une de ténèbres* à laquelle président les démons, *l'autre de lumière* où conduisent les saints anges. Cette pensée, consignée dans le plus ancien

monument de l'histoire ecclésiastique, est très-conforme à toute la doctrine des Ecritures, et me donne une grande confiance dans la protection des saints anges. Je ne pense point à cette route *de ténèbres*, où les démons engagent tant d'ames, sans être saisi de frayeur et touché de compassion. Qu'elle est large cette voie ! qu'elle est remplie d'hommes de tout état, de tout âge, de toute profession, et de tout caractère ! Celle qui m'est montrée par les saints anges est étroite et peu fréquentée ; ce n'est point la faute de ces saints conducteurs ; ils sont zélés pour notre salut, ils ne nous abandonnent point jusqu'au moment où commence l'éternité. On les contriste quand on néglige leurs soins ; on est inexcusable quand on n'implore pas leur secours.

O anges du Seigneur ! je me présente à l'entrée de ces deux voies, l'une obsédée par les puissances de ténèbres, l'autre indiquée par vous à tous les enfans de Dieu ; je n'hésite pas entre ces deux routes, je veux entrer dans celle que vous me montrez ; mais j'y entre avec mes foiblesses, mes passions, mon ignorance, ma lâcheté. O intelligences célestes, qui brûlez sans cesse du divin amour ! vous savez combien mon cœur est vide de ces saintes ardeurs qui vous pénètrent ; c'est néanmoins l'amour qui doit me soutenir dans cette carrière du salut : obtenez pour moi une étincelle de cette ineffable charité, qui donne des ailes aux ames ferventes. Vous avez combattu les légions inferna-

les, et vous les avez vaincues ; vous êtes demeurées en possession de la lumière, tandis qu'elles n'ont remporté de leur révolte que la nécessité d'être toujours dans les ténèbres. Ah! que je désire me réunir à vous dans cette région éternellement brillante des splendeurs de Dieu et du divin Agneau immolé pour moi ! Demandez à Jésus-Christ, qui est la lumière essentielle, un rayon de sa grâce toute puissante, de cette grâce qui éclaire les esprits et qui touche les cœurs, qui les affermit dans la foi, qui appuie leur espérance, et qui fournit un aliment continuel à leur charité. Prenez-moi aujourd'hui sous votre protection, partagez avec moi les travaux de cette route où il est si aisé et si dangereux de faire des chutes. Anges de l'Eternel, ne m'abandonnez pas, tout pécheur que je suis ; combattez pour moi l'ennemi de mon salut; et au moment de ma mort, recevez mon ame pour la porter dans le sein de la vie, qui est Jésus-Christ vivant et régnant dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

SIXIÉME STATION.

AUX SAINTS.

Les saints ont prié, sur la terre, pour leurs semblables; il seroit inconséquent que, dans

la gloire, ils ne priassent plus pour eux. L'Eglise militante a toujours eu confiance dans leur intercession; et ce que nous faisons aujourd'hui, en leur honneur, n'est rien si on le compare avec ce que fit la primitive Eglise. Il ne peut donc y avoir que l'esprit d'erreur qui ait entrepris de nous enlever cette sainte pratique. Je la révère avec un sentiment très-vif de joie, de de confiance et de consolation.

Je m'adresse à vous, saints amis de Dieu, et je vous présente mes besoins et mes vœux. Vous régnez dans la gloire après avoir combattu sur la terre; je combats encore, mais avec beaucoup moins de courage que vous. C'est ce courage, ce zèle de mon salut que je désire, et que je demande à Jésus-Christ notre Seigneur, par votre puissante intercession. Ceux d'entre vous dont j'ai lu l'histoire m'ont animé d'une sainte émulation, parce que, j'ai reconnu que dans des corps fragiles, et au milieu des dangers du monde, ils ont fait un excellent emploi de la grâce et du temps. Ceux dont j'ignore les actions particulières ne me paroissent pas moins admirables : ils se sont sanctifiés dans le silence, ils ont caché aux yeux des hommes les trésors de grâce qu'ils possédoient. Tout m'est instruction et exemple dans vous, ô saints habitans de la céleste Jérusalem ! Regardez-moi d'un œil propice; offrez pour moi vos mérites, qui sont les dons de Jésus-Christ : ce divin Sauveur ne peut les méconnoître. Protégez-moi contre les ennemis du salut. Ceux qui jouirent avant vous de

la récompense éternelle ne vous abandonnèrent point, ils furent vos amis et vos intercesseurs. Remplissez la même fonction à mon égard, ô saints patriarches, saints prophètes, saints apôtres, saints martyrs, saints confesseurs, saintes vierges, afin qu'un jour je puisse aussi entrer en part de votre bonheur. Ainsi soit-il.

PARAPHRASE

PARAPHRASE

DU CANTIQUE

DE LA SAINTE VIERGE,

ATTRIBUÉE A SAINT BERNARD.

1. MON *ame glorifie le Seigneur.*

Oui, mon ame vous glorifie, Seigneur, de vive voix, par les œuvres, par affection, par reconnoissance, par amour, par louange, par le fond, pénétrée qu'elle est qu'il n'y a rien en elle qui ne vienne de vous, de qui tout don parfait descend, ô Père des lumières inaccessibles ! Oui, qui oseroit se glorifier lui-même, vous déshonoreroit, ô mon Dieu ! il se serviroit de vos dons comme d'armes pour vous combattre vous-même. Le propre de sa créance doit être de s'abaisser ; le néant est sa place : il n'appartient qu'à Dieu d'élever et de glorifier ; la gloire est en vous, ô mon Dieu, un droit inaliénable !

2. *Et mon esprit s'est réjoui en Dieu, auteur de mon salut.*

Mon esprit, par une joie toute divine, est transporté, non en moi-même, ni en aucune autre créature, mais en Dieu seul, mon créateur, mon bienfaiteur, mon salut et mon tout ; mon

esprit est ravi en l'essence divine, non par mes industries, ni par mes efforts, mais par le Verbe, par mon fils, par mon Dieu incarné dans mon sein, par l'opération du Saint-Esprit cet amour incréé.

3. *Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante, voici que toutes les générations me nommeront bienheureuse.*

Non, je n'aurois jamais osé lever mes yeux vers le Ciel, si le Très-Haut n'eût daigné le premier jeter ses regards favorables sur la petitesse de sa servante (1). Oui, toutes les générations m'appelleront bienheureuse, parce que ce n'est que par le fruit béni de mes entrailles qu'elles seront heureuses elles-mêmes.

4. *Car le Tout-puissant a opéré en moi de grandes merveilles, et son nom est saint.*

Si toutes les générations m'appellent bienheureuse, ce n'est pas que je m'attribue rien ; j'en renvoie toute la gloire à Dieu qui a opéré en moi, non une chose grande, mais plusieurs grandes merveilles ; il m'a choisie vierge, modèle de la pure virginité choisie entre toutes les

(1) Remarquez, dit saint Bernard ; elle est élevée jusqu'à la maternité de Dieu même, et elle se nomme sa servante. Agar avoit été servante de Sara, mais servante orgueilleuse et désobéissante, tout occupée d'elle-même ; et Marie n'ose se nommer par son nom, mais par celui de servante : tant l'humilité véritable donne de l'oubli et du mépris de soi. *Voici que toutes les générations m'appelleront bienheureuse.* Par son cœur si dilaté en Dieu, par un entraînement prophétique, elle voit toutes les générations, tant de la terre que du Ciel ; car, selon l'Apôtre, il y a une paternité de pur amour, dans les anges du Ciel, nommés les enfans du Très-Haut.

femmes, pour me faire l'auguste mère du Sauveur du monde, du créateur de l'univers, du Verbe éternel de Dieu lui-même. Je rapporte toutes ces grandeurs, non à moi, mais à celui qui est puissant, et la toute-puissance même. C'est pour lui, pour sa gloire, qu'il a réuni en moi tant de miracles; c'est ainsi qu'il a manifesté sa sainteté et sa bonté infinie; car il n'y a que lui seul de saint et de bon. Que le grand Dieu trois fois saint soit donc à jamais sanctifié dans les hommes.

5. *Sa miséricorde s'étend de lignée en lignée sur ceux qui le craignent.*

Son nom ineffable s'appelle miséricorde, répandue de génération en génération jusqu'à la fin des siècles; répandue de la Judée jusqu'aux gentils, principalement sur ceux qui le craignent, Grecs ou barbares, maîtres ou esclaves, hommes ou femmes; car la crainte est le commencement de la sagesse, et celui qui craint sans aimer, n'est qu'un esclave ou un mercenaire.

6. *Il a fait éclater la force de son bras, il a fait avorter les desseins des superbes.*

Oui, la toute-puissance, le bras du Très-haut, le Verbe qui est dans mon sein a, dès le commencement, dispersé les anges rebelles : ils avoient été en étroite union avec Dieu même; dans leur folie ils voulurent, hélas! se plonger dans la multiplicité de leurs orgueilleuses pensées : quelle chute, grand Dieu! C'est ainsi que le premier des séraphins devint Satan, ce

grand dragon qui fut précipité avec ses anges rebelles dans les airs, dans les abîmes les plus profonds : leur place ne se trouva plus dans le Ciel ; car l'orgueil n'est autre chose qu'un peu de poussière que le vent disperse. Nos premiers parens, imitateurs de ces anges apostats, voulurent aussi quitter leur recueillement en Dieu ; et les voilà exilés, chassés du paradis, errans et dispersés sur une terre maudite ; les oiseaux mêmes du Ciel, les animaux de la terre, les poissons des eaux, créés à l'usage et obéissans à la voix de ces premiers hommes, les fuient aujourd'hui, et se sentent encore de leur dispersion. Oui, c'est le Verbe, mon fils, qui confondit les langues de Babel, et en dispersa les constructeurs ; c'est lui qui rejeta l'orgueilleuse synagogue, et dispersa ses enfans ingrats dans le vaste univers.

7. *Il a déposé de leur trône les puissans, et y a élevé les humbles et les petits.*

Oui, c'est mon fils, juge suprême des vivans et des morts, qui détrôna ces fières puissances des Cieux ; elles devinrent tout-à-coup d'horribles démons d'enfer : c'est lui qui choisit les hommes de terre et de limon, pour monter sur des siéges si brillans, que ces dominations célestes ne surent point garder. Oui, c'est le juste juge qui réprouva l'olivier franc, ce peuple ci-devant peuple de Dieu, et appela l'olivier sauvage qu'il enta sur le franc, ces pauvres gentils ; c'est lui qui, répudiant la synagogue, lui substitua son Eglise catholique. Oui, c'est mon

fils, qui fit descendre de son trône le roi de Ninive, pour faire pénitence dans le jeûne, la cendre et le cilice ; qui déchira le royaume de Saül pour le donner à David, qui étoit selon le cœur de Dieu : c'est le bras puissant et étendu, qui renverse avec équité les empires et les hommes vains qui se croient bien affermis dans leurs places et leurs biens.

8. *Il a rempli de biens les nécessiteux, et a réduit les riches à la mendicité.*

Par l'esprit prophétique du Seigneur, je lis l'avenir renfermé dans le présent ; je vois aussi ceux qui meurent d'une faim canine pleinement rassasiés, et les plus riches dans la mendicité extrême sur cette terre. Je vois bien différemment dans les Cieux : les anges fidèles désirent de voir Dieu ; en le voyant toujours face à face, à clairs rayons, et à découvert sans interruption, leur faim et leur soif est sans peine, leur satiété sans dégoût ; l'une et l'autre béatifiantes, et remplies de délices toujours nouvelles, toujours anciennes.

9. *Il a pris entre ses bras Israël son enfant, s'étant souvenu de sa miséricorde.*

Le prédestiné Jacob garde son nom tant qu'il habite la Mésopotamie, tant qu'il est dans les travaux et les fatigues extérieures des troupeaux, tant qu'il est dans les sueurs d'une vie active ; le Verbe, mon fils, ne lui donne le nom d'Israël, que lorsqu'il a lutté contre l'ange du Seigneur, et qu'il est devenu fort avec Dieu même. Jacob est la figure de la vie active, et Israël de

la vie contemplative. *S'étant souvenu de sa miséricorde :* Quatre mille ans s'étant écoulés, les justes de ces siècles avoient soupiré, ils avoient demandé le Désiré des nations : au sens humain, le Seigneur avoit comme oublié ses anciennes miséricordes ; mais le Verbe, la sagesse éternelle, fit voir qu'il s'en souvint au moment marqué, et qui étoit en la puissance du Père. Le voilà incarné dans mon sein virginal ; le Verbe se fait chair ; il vient enfin offrir son sacrifice sur le Calvaire ; le genre humain va être racheté, et la justice de Dieu infiniment satisfaite.

10. *Selon la parole qu'il en a donnée à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour jamais.*

C'est ainsi que le tabernacle étoit couvert de dix rideaux, que le décalogue contenoit les dix préceptes de votre loi ; c'est ainsi, ô mon Dieu, que, dans les dix versets de mon cantique, vous expliquez aux hommes vos mystères sacrés, votre Evangile et votre Eglise catholique. Abraham l'a vu ; et sa postérité spirituelle, qui n'est comptée qu'en Jésus mon fils, le connoîtra jusqu'à la fin des siècles.

AUTRE

PARAPHRASE

DU MÊME CANTIQUE.

---

1. MON *ame glorifie le Seigneur.*

Quoi, tandis que tout ce qui respire doit glorifier le Seigneur, et lui payer le tribut de sa dépendance, je me tairois! moi, l'objet de ses faveurs et de ses bienfaits les plus précieux, je garderois le silence! Hé! comment renfermer dans mon cœur tous les sentimens que sa grandeur et sa miséricorde m'inspirent? Ah! mon ame, livrez-vous aux transports de votre admiration, de votre reconnoissance et de votre amour; et vous, races futures, hommes qui vivrez dans la suite des siècles, l'objet des miséricordes du Seigneur, apprenez qu'il doit être seul l'objet de votre amour, et que ses bienfaits, de quelque genre qu'ils puissent être, dans l'ordre de la grâce et dans celui de la nature, bien loin de fixer vos affections et votre zèle, ne doivent vous servir que comme de degrés pour vous élever vers celui dont la main puissante a daigné vous favoriser.

2. *Mon esprit, ravi de joie, rend grâces à Dieu mon sauveur.*

Oui, mon Dieu, vous le savez, ce n'est pas dans vos dons, c'est en vous seul que mon cœur tressaille de joie. Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui; je possède celui que j'aime; mon cœur n'a rien à désirer, ni à craindre. Hé! que pourrois-je souhaiter? tout autre que lui ne sauroit me plaire; avec lui je jouis de tous les biens, sans lui, tous ceux de l'univers me seroient insipides, onéreux. Mon Dieu m'a rendue cette cité heureuse arrosée d'un fleuve de joie, dont a parlé David mon père; il a élevé son trône dans mon cœur; rien ne sauroit troubler mon bonheur: oui, je le possède mon bien-aimé, et je ne cesserai jamais de le posséder: fut-il état comparable au mien? Que je vous plains, hommes insensés! vous cherchez le bonheur, et il vous fuit; au moment que vous croyez avoir saisi la joie, elle disparoît; votre vie se passe en des espérances vaines et des peines réelles: rigoureux, mais juste châtiment de la préférence que vous donnez à la créature sur le créateur. Approchez-vous de lui; voyez et goûtez combien il est plein de charmes pour ceux qui l'aiment; vous conviendrez bientôt qu'un jour passé dans sa maison, vaut mieux que mille jours passés dans la maison des pécheurs: bientôt, honteux d'avoir livré votre cœur à des objets qui, sous le voile de la joie, n'y ont porté qu'un vide affreux, et une foule de chagrins qui sont leur suite inséparable, vous vous récrierez avec moi: *Mon ame est transportée de joie.*

3. *De ce qu'il a daigné regarder la bassesse de sa servante; car cette insigne faveur me fera nommer bienheureuse dans la succession de tous les siècles.*

Oui, toutes les nations m'appelleront bienheureuse, la reine des anges et des hommes; on bâtira des temples à mon honneur, l'encens fumera sur mes autels; nulle créature n'a joui et ne jouira jamais, dans le Ciel et sur la terre, d'une gloire aussi éclatante que la mienne. Mais à Dieu ne plaise que j'ose m'attribuer le principe de ces faveurs: ce n'est ni au sang d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ni à celui des patriarches, des prophètes et des rois qui coule dans mes veines, que je les dois; c'est à la grâce, qui n'a jamais été stérile en moi, que je les rapporte; c'est elle qui, en m'éclairant sur la vanité et le néant des choses humaines, m'en a inspiré du mépris, et qui, en me découvrant les immenses grandeurs de mon Dieu, ne m'a plus laissé apercevoir en moi-même que le bonheur de reconnoître ma bassesse. Nul titre, nul privilége, nulle prérogative ne m'ont jamais touchée; la qualité de servante du Seigneur a seule pu me plaire, et c'est à l'intime persuasion de mon néant que je dois les regards favorables de mon Dieu, et tous les avantages qu'ils me procurent: *par ce qu'il a daigné regarder la bassesse de sa servante; cette insigne faveur me fera nommer bienheureuse dans la succession de tous les siècles.*

4. *Il a fait en moi de grandes choses,*

lui qui est tout puissant et dont le nom est saint.

Aveugles hommes, instruisez-vous : le Seigneur a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint. Son ange m'a annoncé que j'étois pleine de grâce, que le Seigneur étoit avec moi, que j'étois bénie par-dessus toutes les femmes, que le fruit de mes entrailles étoit béni, que le fils que j'enfanterai sera grand, qu'il sera appelé le Fils du Très-Haut, que le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père; qu'il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et que son règne n'aura point de fin. C'est donc en moi que s'accomplissent les oracles; c'est dans mon sein que le Ciel se réconcilie à la terre, que Dieu confirme son alliance avec les hommes; je suis donc destinée à donner au monde le Désiré de toutes les nations, celui qui du Juif et du gentil ne doit plus former qu'un seul peuple. Instruisez-vous, encore une fois, aveugles hommes, et que mon heureuse destinée vous apprenne le bonheur de la vôtre: participant à la nature divine par la sublimité du mystère du Fils de Dieu fait homme, partagez avec moi les sentimens de ma reconnoissance, de mes actions de grâces, et de mon amour; puisque, si je suis élevée à l'auguste qualité de mère de mon Dieu, vous êtes appelés à la dignité d'être ses enfans : n'oubliez jamais la noblesse de votre adoption, et la magnificence de vos prérogatives.

5. *Sa miséricorde et sa bonté s'étendront dans la suite de plusieurs âges sur ceux qui le craignent.*

Jusqu'ici Dieu n'a presque été connu que dans la Judée, son nom n'étoit véritablement grand que dans Israël; désormais sa miséricorde ne sera bornée ni par les temps, ni par les lieux; depuis le Jourdain jusqu'aux extrémités de la terre, depuis le levant jusqu'au couchant, on en éprouvera les influences. Mais le Sauveur qui vient d'offrir sa médiation aux hommes, qui prend la forme d'esclave pour briser leurs fers, qui souffrira pour les affranchir des peines, qui obéira pour les rendre libres, et qui sera pauvre pour les enrichir, n'agira à leur égard ni par violence, ni par contrainte : ce sera un roi pacifique, qui ne régnera que par la douceur sur des sujets dociles et soumis; son règne sera celui de la paix. Mais comme l'abus de sa bonté armeroit un jour son bras contre les ingrats et les rebelles, il avertit par ma bouche les hommes de tous les climats et de tous les temps, à qui ce cantique, l'effusion de mon cœur, parviendra, de profiter de ses miséricordes, en venant à lui avec une confiance mêlée de crainte, et une crainte mêlée de confiance. *Sa miséricorde et sa bonté s'étendront dans la suite de plusieurs âges sur ceux qui le craignent.*

6. *Il a déployé la force de son bras; il a renversé l'orgueil des superbes en dissipant leurs desseins*

Dieu dit, et tout fut fait; il dit, l'univers sort du néant, les cieux se remplissent d'étoiles, la terre est posée sur des fondemens inébranlables, le soleil connoît le point de son lever

et de son coucher, la mer respecte des bornes, les champs se couvrent de verdure, un ordre et une harmonie admirables règnent dans le vaste univers, et ce n'est là que le jeu de la main du Seigneur. Quand il s'agit de former l'homme, c'est un ouvrage qui semble exiger de la part de son créateur une attention et une application suivie, un conseil, des apprêts : Faisons, faisons l'homme, dit-il, à notre image et à notre ressemblance. L'homme existe ; mais à peine est-il formé qu'il méconnoît son créateur, il l'outrage, et se dégrade lui-même ; ce Dieu, qui n'a pas pardonné aux anges prévaricateurs, regarde en pitié l'homme coupable ; après s'être repenti de l'avoir créé, il lui prépare une ressource, un nouvel Adam, pur, saint, sans tache, séparé des pécheurs, plus élevé que les cieux, abaissé jusqu'au centre de la terre, revêtu de la forme des pécheurs : Dieu lui-même, le Verbe fait chair, peut seul venger le Ciel, apaiser sa colère, rétablir l'homme dans l'innocence et la dépendance. Ce n'est point ici la main de Dieu, le doigt de Dieu, c'est la puissance de Dieu qui doit opérer, c'est la force de son bras qui se déploie ; *Il a déployé la force de son bras.* C'est le mystère de l'Homme-Dieu qui renverse l'orgueil des superbes en dissipant leurs vains projets, qui relève l'espérance des vrais adorateurs en donnant un prix réel à leurs hommages.

7. *Il a fait descendre les grands et les puissans de leur trône, et a élevé les petits.*

Grands du monde, puissans du siècle, hommes et trop souvent moins que des hommes, votre élévation et votre grandeur qui en imposoient au vulgaire, tandis que vous étiez peut-être les seuls à qui elles ne faisoient pas illusion par la connoissance du vide affreux qu'elles laissoient dans votre cœur, elles vont être mises désormais à leur juste valeur, elles ne tromperont plus des yeux éclairés par la sagesse incarnée. Tout change de face : dans un état obscur, sans ambition, sans orgueil, le pauvre humble et soumis va posséder le bonheur qu'on vous supposoit ; il sera heureux. Pour être heureux comme lui, descendez du moins en esprit de vos places, ou faites-y asseoir avec vous la douceur et l'humilité ; car tel est désormais le solide bonheur accessible à tous les rangs, à tous les âges, à toutes les conditions : les grands comme les petits, les maîtres comme les esclaves, les riches comme les indigens, tous peuvent être doux, humbles, pauvres d'esprit, et y atteindre. En suivant le modèle qui sera exposé à leurs yeux, sans quitter leur état, les grands descendront, les petits s'élèveront ; tous gagneront à cette heureuse révolution, la seule qui, en assurant le repos et la tranquillité des sujets, peut faire le bonheur des empires et de leurs maîtres.

8. *Il a rempli de biens ceux qui étoient dans l'indigence ; et il a renvoyé vides et pauvres ceux qui étoient riches.*

Désirer les biens de la terre, les rechercher

et les poursuivre, passer les mers et les monts pour les atteindre, se tourmenter la nuit et le jour, s'exposer à tous les hasards de la mer et de la terre pour les posséder; toutes ces démarches pénibles, à quoi se livre l'ambitieux, ne lui assurent pas le succès; le succès même ne dédommage jamais des travaux et des fatigues de la carrière. La sagesse incarnée appelle tous les hommes à la possession de ses faveurs; tous y sont appelés, nul n'en est exclus; il ne faut que les désirer avec une sincère ardeur pour les posséder. O enfans des hommes! cœurs appesantis! pourquoi cherchez-vous à si grands frais la vanité et le mensonge qui vous avilissent? pourquoi fuyez-vous la vérité et la sagesse qui vous élèveroient au-dessus du monde et de vous-mêmes, si vous saviez les désirer?

9. *Il a pris en sa sauvegarde Israël son serviteur, se souvenant de sa miséricorde.*

Ce peuple que vous vous étiez attaché, ô mon Dieu, a bien mal répondu à votre tendresse. Depuis le premier moment que vous l'avez choisi, vous n'avez cessé de l'honorer de vos bienfaits, et il n'a cessé de vous offenser par ses ingratitudes et ses mépris: vous avez employé les châtimens pour le faire rentrer en lui-même; mais, oubliant bientôt les assurances qu'il vous donnoit de son repentir, il retomboit dans de nouvelles prévarications qui allumoient encore votre colère. Au fort de cette colère cependant vous vous êtes toujours souvenu de votre miséricorde; Israël vous étoit tou-

jours cher ; et le serment que vous aviez fait à nos pères de leur donner un sauveur, un rédempteur et un Messie, qui rachèteroit Israël de toutes ses iniquités, ce serment devoit être inviolable. Mais l'Israël de Dieu, le peuple qui devoit être aussi multiplié que les étoiles du firmament et que les grains du sable qui couvre le rivage de l'Océan, ne devoit plus être renfermé dans la Judée ; il devoit embrasser toutes les nations et tous les peuples, que vos prophètes ont exhortés d'avance à célébrer une miséricorde, dont ils devoient partager les bienfaits avec les dépositaires de vos promesses, les enfans d'Abraham et de Jacob.

Les oracles vont s'accomplir : déjà l'idolâtrie tremble ; les idoles, leurs temples, leurs autels seront détruits ; une grande lumière va sortir de Jérusalem ; le véritable orient, le soleil de justice éclairera bientôt les nations qui vivent dans les ténèbres et les ombres de la mort. Ce peuple, au milieu duquel j'ai pris naissance, rentrera dans le sein de votre Eglise, après avoir porté pendant plusieurs siècles, au milieu des nations étrangères, l'humiliation, le mépris et le châtiment dû à ses crimes ; il sera réuni aux véritables adorateurs, et il ne formera plus avec eux que cet Israël, qui est la portion de votre héritage, une nation sainte et un sacerdoce royal ; il n'y aura plus qu'un pasteur et une bergerie, votre serviteur Israël, l'objet de votre miséricorde.

10. *Selon la promesse qu'il a faite à nos pè-*

PENSÉES

SUR LE MAGNIFICAT.

C'est ici le premier cantique et la première prophétie de la nouvelle alliance ; c'est le monument éternel de l'humilité d'une vierge élevée au rang sublime de Mère de Dieu. Que ce moment, où le Saint-Esprit parle au cœur de Marie, et lui inspire de manifester ses sentimens à tous les siècles, doit paroître précieux à tous les fidèles ! Marie porte dans son sein celui qui s'est anéanti pour notre amour, et elle n'est occupée, comme son Fils, que du désir de s'abaisser aux yeux de Dieu. Saints anéantissemens de l'un et de l'autre! C'est la première leçon qui est donnée aux chrétiens, c'est comme la première pierre de l'édifice du salut. O mon Dieu, j'entre dans ce divin cantique, plein d'admiration pour Marie, et d'indignation contre moi-même ! je l'ai récité mille fois sans jamais en pénétrer l'esprit, et sans m'appliquer les instructions qu'il contient. Donnez-moi, Seigneur, aujourd'hui l'intelligence de ces grandes vérités, afin que je devienne un fidèle disciple de Marie, et un fervent imitateur de Jésus-Christ.

1. *Mon ame glorifie le Seigneur.*

Marie pratique déjà ce que son Fils devoit apprendre aux hommes, que *Dieu est esprit, et qu'il veut être servi en esprit et en vérité* (1). Il ne s'agit plus de sacrifices sanglans, de cérémonies légales ; c'est l'homme intérieur qui doit glorifier le Très-Haut : et quelle étendue à cette expression dans la bouche de Marie! Si l'on pouvoit supposer qu'elle eût été, comme les autres filles d'Adam, portant encore ce poids d'amour-propre, qui nous courbe sans cesse vers nous-mêmes, ne seroit-il pas resté dans son cœur une secrète complaisance des merveilles que le Saint-Esprit avoit opérées dans elle? en exaltant même les miséricordes du Seigneur n'eût-elle pas cherché à faire connoître les vertus qui avoient attiré sur elle les regards du Très-Haut? Ah! depuis l'origine du monde aucune créature ne s'est trouvée dans une position aussi glorieuse. Mais si Marie est la seule que Dieu choisit pour donner au monde un sauveur, elle est aussi la seule qui soit inaccessible aux impressions de l'amour-propre ; son ame concentrée dans Dieu seul ne rend hommage qu'à la haute majesté de Dieu. N'apprendrai-je donc jamais par cet exemple à m'oublier moi-même, et à ne voir qu'en Dieu la source de toute grandeur?

2. *Mon esprit est transporté de joie dans Dieu mon Sauveur.*

Un prophète avoit dit qu'il *seroit comblé de*

(1) Joan. 4. 24.

joie dans Dieu son Sauveur (1); il parloit d'événemens futurs, et Marie les voit accomplis dans elle. La joie pure et sans mélange résulte de la paix de l'ame et de la jouissance d'un grand bien; sans l'accord de ces deux sentimens, il reste dans le cœur un fonds de tristesse qui empêche ou qui réprime ses transports; Marie possède le Dieu de la paix, et son ame est intimement unie à l'auteur de tous les biens. Quelles délices ineffables goûte cette sainte Mère de Dieu! c'est son esprit qui est inondé de joie: loin d'elle ces mouvemens impétueux qui troublent plutôt qu'ils n'accompagnent les plaisirs du monde. L'intelligence sublime de Marie pénètre les grands motifs de sa joie dans le mystère qui s'accomplit dans son sein; elle voit l'événement des prophéties, la défaite des puissances des ténèbres, le Ciel réconcilié avec la terre, la route du salut ouverte à tous les hommes. Ah! sainte Mère de mon Dieu, il ne m'est pas donné de concevoir l'étendue et la pureté de votre joie, je n'aspire pas à un état si délicieux; mais obtenez-moi, par votre puissante intercession, quelques gouttes de cette onction intérieure qui fait le bonheur des saints sur la terre, et qui les prépare aux délices de la bienheureuse éternité.

3. *Parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante; car désormais je serai appelée bienheureuse dans toutes les générations.*

Marie est Mère de Dieu, et elle ne prend

(1) Habac 3. 18.

que le titre de son humble servante; elle sait que *toutes les générations l'appelleront bienheureuse*, et elle attribue cette prérogative aux regards que Dieu a daigné jeter sur sa bassesse; elle prophétise sur le bonheur qu'elle aura d'être honorée dans tous les siècles, et elle en rapporte toute la gloire aux miséricordes du Très-Haut. Quel concert de grandeur et d'humilité! Jamais l'esprit de prophétie n'a été communiqué à une ame si pénétrée de son néant; et jamais prophète n'a prononcé avec tant de certitude sur ses destinées futures. Quelle magnificence dans cet oracle: *Toutes les générations m'appelleront bienheureuse!* Il faut qu'avant la consommation générale, tous les peuples reconnoissent Marie comme Mère de Dieu, et qu'ils la félicitent de son bonheur. Cette prédiction s'est vérifiée en grande partie, mais non généralement encore: c'est le cours des siècles qui en verra l'accomplissement parfait; les noms de Jésus-Christ et de Marie seront portés partout jusqu'au moment où tous *les ennemis de l'Homme-Dieu seront réduits*, selon l'expression du Prophète (1), *à lui servir de marche-pied*. Mais suffit-il d'appeler Marie bienheureuse? Le monde, tout pervers qu'il est, ne lui refuse pas ce titre; et il n'en est pas moins réprouvé de Dieu. Si je veux remplir toute l'étendue de la prédiction, je dois m'appliquer non le bonheur de Marie, mais ses vertus, mais son humilité profonde, mais sa tendre reconnoissance

(1) Ps. 119. 1.

envers Dieu, mais sa patience héroïque dans les adversités, mais son ardent amour pour Jésus-Christ : le bonheur dont elle jouit ne peut appartenir qu'à elle, mais ses exemples peuvent faire le bonheur de toutes les générations.

4. *Il s'est fait en moi de grandes choses, c'est le Tout-Puissant, c'est celui dont le nom est saint qui les a opérées.*

Nulle intelligence humaine ne peut atteindre la hauteur du mystère opéré dans le sein de Marie; elle-même n'entreprend pas de l'expliquer, elle se contente de dire *qu'il s'est fait de grandes choses dans elle, et que le Tout-Puissant en est l'auteur.* C'est à ce moment qu'elle comprend toute l'étendue de cette parole de l'ange : *Il n'y a rien d'impossible à Dieu* (1). Elle rend un hommage profond à cette puissance infinie, et elle ne la distingue pas du saint *nom de Dieu*, parce qu'elle sait que Dieu et le saint nom de Dieu sont une même chose, que *Dieu est celui qui est,* comme son nom est *Celui qui est ;* vérité sublime, qui fut révélée à Moïse (2), et dont Marie pénétroit, encore mieux que ce législateur, la force, les rapports et les conséquences. O toute-puissance, ô saint nom de Dieu, qui élevez une simple créature à la maternité divine, qui unissez au sang de Marie le Verbe éternel par qui vous avez créé l'univers, qui choisissez cette fille de David pour donner au monde le Désiré des nations, l'attente des patriarches, le restaurateur des

(1) Luc. 1. 37. — (2) Exod. 3. 14.

siècles, le vainqueur de la mort, l'auteur du salut ! O Père des miséricordes ! si Jésus-Christ est notre unique médiateur auprès de vous, recevez aussi les vœux que Marie vous offre pour nous et pour toute l'Eglise, qui a commencé par elle, et qui doit vous bénir avec elle dans le royaume préparé à vos élus.

5. *Sa miséricorde se répand de race en race sur ceux qui le craignent.*

La miséricorde de Dieu est comme l'essence de Dieu ; invariable et infinie. Nous voyons les générations des hommes s'éteindre les unes après les autres ; mais la miséricorde divine subsiste et se manifeste de générations en générations. La bienheureuse Vierge a des vues sublimes sur la durée éternelle de Dieu ; trois fois dans son cantique elle en rappelle la mémoire : elle se voit, par le choix que Dieu a fait d'elle, destinée à être appelée bienheureuse dans tous les siècles ; elle voit la miséricorde de Dieu répandue sur tous les siècles. Que nos idées sont basses, rampantes et bornées ! Nous ne regardons que le moment présent, soit pour nous en plaindre, soit pour former des projets qui doivent s'anéantir bientôt : Marie ne s'occupe que de l'éternité de Dieu ; elle ne considère que les bienfaits qu'il ne cesse jamais de répandre sur les hommes. Mais qui sont ces hommes comblés des miséricordes du Seigneur ? *ce sont ceux qui le craignent*, ceux qui portent partout le souvenir de sa sainte présence, et la résolution de ne le point offenser. *Sur qui jèterai-je*

mes regards, dit-il par son Prophète (1)? *sur le pauvre, sur le cœur humble, sur l'homme qui craint ma parole.*

Ce saint cantique est comme divisé en trois parties, dont la première contient les cinq versets qui viennent de m'occuper : ils ont pour objet les grâces particulières dont le Ciel a comblé la sainte Vierge; c'est d'elle-même que Marie parle à Dieu, c'est pour elle-même qu'elle témoigne sa reconnoissance. Dans la seconde partie, qui remplit les trois versets suivans, il s'agit des bienfaits généraux que Dieu a versés sur son peuple, et des châtimens dont il a frappé les orgueilleux et les ingrats. Enfin les deux derniers versets regardent directement le mystère ineffable de la rédemption d'Israël et de tout le genre humain : ces cinq versets seront la matière d'une autre considération.

En terminant celle-ci, je suis pénétré de trois sentimens, que je dois, sans doute, à la protection de cette sainte Mère de Dieu. 1.° J'admire l'humilité, la modestie, la douceur qui résultent de toutes ses pensées; son style même porte l'empreinte de ces aimables vertus : 2.° je reconnois la science profonde qu'elle a des saintes Ecritures; il ne se trouve presque pas un mot, dans ce cantique, qui ne soit une imitation fidèle du langage des prophètes : 3.° j'éprouve une satisfaction intérieure d'appartenir à la véritable Eglise de Jésus-Christ, laquelle seule rend d'une manière excellente et

(1) Isa. 66. 2.

parfaite

parfaite le tribut de vénération qui est dû à Marie conformément à la prédiction qu'elle en a faite.

6. *Il a déployé la force de son bras; il a dissipé les desseins que les orgueilleux formoient dans leur cœur.*

Marie étoit d'autant plus concentrée dans l'humilité, qu'elle connoissoit mieux la grandeur de Dieu; et elle avoit d'autant plus d'idée de cette grandeur, qu'elle s'occupoit plus de sa propre bassesse. Un des grands effets de la puissance divine est de dissiper les desseins des orgueilleux, de faire servir même ces desseins à leur humiliation. Marie avoit présens à son esprit tous les traits des saints Livres où l'on voit l'orgueil des ennemis de Dieu dompté, détruit, anéanti; Pharaon submergé dans la mer Rouge; les rois de Chanaan soumis au peuple de Dieu; Saül dépouillé de la couronne et de la vie; Aman livré au supplice qu'il préparoit à Mardochée; Holopherne tombant sous la main d'une femme; Sennachérib frappé au moment qu'il se croyoit maître de Jérusalem; Nabuchodonosor réduit au rang des animaux; Balthasar jugé et condamné dans un festin; Antiochus dévoré de chagrins, et consumé par une maladie honteuse. La Mère de Dieu pénétroit également dans les événemens futurs; elle voyoit l'orgueil devenu tôt ou tard victime de lui-même, et le Seigneur seul toujours grand, toujours puissant, toujours immuable dans ses décrets. Quel contraste entre celui que Marie

porte dans son sein, et les orgueilleux de tous les siècles ! Ceux-ci sont écrasés dans cette vie ou dans l'autre sous le poids de leur prétendue grandeur ; et le fils de Marie, qui s'est fait *pauvre*, *abject*, *malédiction*, pour notre amour, voit toute puissance *dans le Ciel, sur la terre et dans les enfers fléchir le genou devant lui* (1) « O humiliations précieuses, s'écrioit saint Augustin (2) ! elles ont dompté les nations, elles ont soumis les rois et les peuples au joug de Jésus-Christ ; elles ont fait de l'Eglise ce grand arbre qui s'élève au-dessus des cèdres du Liban, et dont le sommet va se perdre au plus haut des cieux. »

7. *Il a fait descendre les grands de leur trône, et il a élevé les petits.*

Les saints Livres et même l'histoire du monde fournissent bien des exemples de grands abaissés, et de petits élevés au faîte de la gloire : ces événemens sont l'ouvrage de la main de Dieu, et la Vierge ne voyoit que cette main puissante dans toutes ces révolutions qui étonnent si fort les hommes. Mais Marie n'ignoroit pas qu'en cette vie le Seigneur n'exerce ni sa puissance, ni sa justice dans toute leur étendue. Une des grandes preuves de la vie future est que toutes choses ici-bas ne sont pas à leur place ; que le vice y est souvent honoré et la vertu méprisée ; que l'homme de bien gémit dans l'oppression, tandis que le pécheur jouit des avantages tem-

(1) Philip. II. 10.
(2) Serm. 44, n.° 2.

porels. Il doit donc y avoir un moment où la justice divine remette tout dans l'ordre ; et c'est alors que les *petits*, qui auront été cachés dans le sein de Dieu, seront revêtus de gloire, et que les *grands*, qui auront abusé de leur pouvoir, seront couverts de confusion. Qu'il y a de sagesse dans l'ordre présent des choses humaines ! tout y est dans l'attente, rien n'est au terme. Si les ennemis de Dieu étoient toujours punis, si ses amis étoient toujours récompensés sur la terre, qu'y auroit-il à craindre ou à espérer pour l'éternité ? et cette éternité est cependant le terme unique vers lequel nous nous avançons à chaque moment. La sainte Mère de Dieu considéroit plus l'état du monde futur que celui du monde présent ; elle portoit dans son sein le roi de tous les siècles, le maître de l'éternité ; elle savoit qu'il venoit rompre les liens qui nous attachent à la terre, qu'il venoit condamner le monde qui nous détourne, par ses illusions, de la route du vrai bonheur. Ah ! cette fille de David n'aspiroit pas au trône de ses ancêtres ; elle comptoit vivre dans l'obscurité et dans les tribulations : mais elle envisageoit le moment où toutes les générations l'appelleroient bienheureuse ; et cet oracle ne devoit être accompli que quand elle auroit été couronnée de gloire dans le Ciel.

8. *Il a comblé de biens ceux qui étoient dans la disette, et les riches, il les a renvoyés dénués de tout.*

Marie tient ici le même langage que la mère

de Samuel, lorsque le Seigneur l'eut consolée par la naissance de ce prophète. *Le Seigneur*, disoit-elle (1), *a rassasié ceux qui avoient faim, et a réduit ceux qui étoient dans l'abondance à la dure nécessité de servir les autres pour avoir du pain. Le Seigneur fait le pauvre, et il l'enrichit; il abaisse et il élève; il tire l'indigent de la poussière, et il le fait asseoir avec les princes de la terre.* Mais la Mère de Dieu porte ses vues plus loin que la mère du prophète. Placée à la tête de la nouvelle alliance, elle considère les gentils et les Juifs; ceux-ci dépositaires des promesses et riches du bien du salut, ceux-là gémissans dans une affreuse disette, parce que le Seigneur ne les avoit pas fait entrer dans son alliance. Mais à la venue du Messie, tout change de face: les Juifs ferment les yeux à la lumière de l'Evangile, et tombent dans la misère spirituelle; les gentils embrassent la foi, et sont comblés des biens de la grâce. Mystère terrible pour les premiers! il avoit été prédit par les prophètes, et nous en voyons l'accomplissement tous les jours. La postérité des patriarches, devenue rebelle, erre partout, porte partout les livres qui la condamnent, demeure plongée dans l'amour des biens terrestres, les acquiert par des pratiques qui la rendent odieuse, n'en jouit qu'avec crainte, et renonce par son aveuglement à toutes les richesses du salut. Oh! qu'il y a d'étendue dans l'oracle prononcé par la sainte Mère de Dieu! Le publicain, humilié à

(1) 1 Reg. 2. 5, 7, 8.

la porte du sanctuaire, puise dans les trésors de la miséricorde, et le pharisien superbe sort du temple dépouillé de sa prétendue justice et appauvri par l'étalage fastueux de ses bonnes œuvres. La table de Jésus-Christ est une source de bénédictions pour le simple fidèle qui s'en approche avec amour ; et elle est un poison mortel pour le ministre du sanctuaire qui n'y porte que de l'indifférence ou de la dissipation. O Mère de mon Dieu, que vous me faites bien comprendre aujourd'hui en quoi consiste la vraie opulence et la vraie pauvreté ! Que je sois riche et pauvre comme vous ! pauvre du bien que le monde estime, riche de la connoissance et de l'amour de Jésus-Christ.

9. *Il a pris soin d'Israël son serviteur, se ressouvenant de sa miséricorde;*

10. *Selon la parole qu'il en a donnée à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour toujours.*

La Mère de Dieu revient ici à l'œuvre inestimable de la rédemption. Elle a présentes à l'esprit les grandes promesses faites à Abraham et à toute sa postérité ; promesses qui avoient pour terme la réconciliation des hommes par le ministère du Messie. Sous la loi, Dieu *prenoit soin* de son peuple ; mais il le laissa toujours sous le voile des figures. Le Messie étoit partout, dans les sacrifices, dans les cérémonies, dans les grands hommes de la nation : tous ses états de gloire et d'obscurité, de richesse et de pauvreté, de puissance et d'infirmité, étoient

annoncés dans les prophéties, et préparés dans les divers événemens qui forment le tissu de l'histoire sainte. Mais c'étoient des énigmes inexplicables pour le Juif charnel; il s'en tenoit à l'écorce de la lettre, il perdoit de vue l'esprit qui en faisoit l'essence, ou le caractère principal. Il falloit que le Fils de Dieu, devenu aussi le fils de Marie, vînt dissiper les ombres, et mettre au grand jour tout le fond de l'alliance contractée avec les pères de la nation sainte. Et ce fut alors que Dieu *prit* authentiquement *soin* de son peuple, qu'il se ressouvint de ses grandes miséricordes, et qu'il accomplit tout ce qui avoit été promis au fidèle Abraham. Marie fut la première, dans tout le genre humain, qui fit l'application des figures à la vérité, qui rendit gloire à la fidélité des promesses divines, qui admira le concert de l'ancienne alliance avec la nouvelle dont cette bienheureuse créature étoit le premier nœud. C'est dans ce point de vue qu'il faut se placer pour bien juger de la grandeur de Marie. Dans ce moment, elle auroit pu dire à tous les patriarches et à tous les prophètes : Le voici ce Désiré des nations, ce Dieu fort, ce prince de la paix, ce Père du siècle futur, cet héritier du trône de David, que vous avez annoncé, invité, appelé : c'est mon fils, et je suis cette Vierge dont vous avez admiré la fécondité tant de siècles avant que je parusse au monde. O Dieu, quelle majesté dans ce discours, qui n'est que le résultat des oracles divins! O Vierge

incomparable! quelles richesses dans votre sacré cantique! obtenez-moi l'intelligence des saintes vérités qu'il renferme, et la grâce d'être admis un jour dans la société éternelle des vrais enfans d'Abraham, dont vous êtes aussi la mère, la protectrice et le modèle. Ainsi soit-il.

PARAPHRASE

DES LITANIES

DE LA SAINTE VIERGE.

1. J'espérerai toujours en vous, et je ne cesserai point de chanter vos louanges. *Ps.* 70. 14.

Sainte Mère de Dieu, depuis la naissance du christianisme on met son espérance en vous ; on célèbre vos grandeurs ; on vous appelle *bienheureuse*, selon la prophétie que vous en avez faite dans votre sublime cantique. Je me joins à toutes les générations passées, présentes et futures. Je vous rends avec elles tous mes hommages. O Vierge sainte ! c'est la plus indigne de vos servantes qui se prosterne à vos pieds : présentez-moi à Jésus-Christ votre Fils, et que, par votre puissante intercession, j'apprenne à l'aimer jusqu'au dernier moment de ma vie.

2. Seigneur, ayez pitié de moi.

La terre est remplie de sa gloire. *Habac.* 3. 3.

Seigneur, la terre et les Cieux annoncent vos grandeurs ; mais votre sainte Mère me donne plus d'idée de votre puissance et de votre bonté que toutes les créatures réunies ensemble. Elle vous

prie aujourd'hui pour moi ; elle implore votre miséricorde pour une pécheresse indigne de paroître à vos yeux. Ah ! Seigneur, écoutez-la favorablement ; accordez-moi, par son intercession, la grâce d'une conversion sincère, afin que mon cœur, cette terre si ingrate jusqu'ici, produise enfin tous les fruits du salut.

3. Jésus, ayez pitié de moi.

Je ne vous demande qu'une chose, ne me jetez pas dans la confusion ; et le roi dit : Demandez, ma mère ; car je ne puis me refuser à votre prière. 3 *Reg.* 2. 20.

Le plus sage des rois ne peut rien refuser à sa mère. Il lui dit : Demandez, et vos souhaits seront accomplis. O Jésus, votre sainte Mère, bien plus puissante que celle de Salomon, vous présente mes besoins et mes vœux. Je gémis sous l'empire du péché. Rompez mes liens, et que je commence à jouir de la liberté des vrais enfans de Jésus et de Marie.

4. Seigneur, ayez pitié de moi.

Allons avec confiance au trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde. *Hebr.* 4. 16.

Votre grand Apôtre, ô mon Dieu, m'invite à me présenter avec confiance au trône de votre grâce, afin d'obtenir miséricorde. Ah ! Seigneur, chargée d'iniquités, comme je le suis, je n'oserois paroître seule devant vous. Agréez que je marche sur les pas de votre sainte Mère ; ne considérez que sa pureté, son humilité, son amour, toutes ses vertus ; et qu'elle devienne

le canal des grâces que vous daignerez répandre sur moi.

5. Jésus, écoutez-moi.

Je vous écouterai du haut du Ciel, et je vous serai propice. 2 *Paral.* 7. 14.

Vous avez promis, Seigneur, d'écouter vos enfans, et de vous laisser toucher par leurs prières. Ces enfans sont aussi ceux de votre sainte Mère; elle intercède pour eux; elle se met entr'eux et vous. Pourriez-vous ne pas l'écouter favorablement? O Jésus, fils de Marie, soyez-moi propice, puisque j'ai aussi Marie pour mère! O Vierge sainte, exposez à Jésus-Christ tous mes besoins spirituels; ils sont comme infinis, mais votre charité est sans bornes; c'est en elle que je mets ma confiance: Jésus l'agrée parce qu'il est votre fils et mon Sauveur.

6. Jésus, exaucez-moi.

Le Seigneur m'a exaucé. *Deuter.* 9. 18.

Israël avoit péché: Moïse pria avec larmes pour lui. Le Seigneur l'exauça, et pardonna à son peuple. Je suis coupable, ô Jésus, et je mérite aussi vos vengeances; mais j'ai, en la personne de votre sainte Mère, une protectrice bien plus puissante que ne le fut Moïse. Qu'elle me dise donc aujourd'hui, comme ce saint législateur: *Le Seigneur Dieu m'a exaucée;* il te fait grâce comme il la fit à son peuple; il te rétablit dans son alliance; il promet d'être

avec toi ; sois-lui fidèle désormais, et tu entreras dans la bienheureuse patrie dont la Terre promise ne fut que la figure.

7. Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de moi.

De qui êtes-vous la fille? dites-le-moi. *Gen.* 24. 23.

Père céleste, créateur du Ciel et de la terre, et Seigneur suprême de toutes choses, vous voyez votre fille bien-aimée, Marie, la plus parfaite des pures créatures. Elle vous adresse pour moi d'humbles prières ; elle vous demande que je sois aussi votre fille par l'amour et par la fidélité à vos volontés. Hélas ! Père éternel, il est étonnant que je sois si mauvaise, ayant au Ciel un aussi bon Père, et aux pieds de votre trône une mère si sainte. Faites cesser cette sorte de prodige, qui me remplit de confusion, et rendez-moi digne de vous, puisque vous ne dédaignez pas de m'admettre au nombre de vos enfans.

8. Fils rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié de moi.

Je sais que mon rédempteur vit. *Job.* 19. 25.

En vain, mon Sauveur, m'auriez-vous rachetée, si vous n'étiez pas sorti du tombeau triomphant de la mort et de l'enfer. Vous vivez et régnez à la droite de votre Père, et vous avez appelé auprès de vous cette sainte Mère qui vous avoit porté dans son sein. O Dieu

rédempteur, cette vie glorieuse dont vous jouissez, et dont Marie jouit par votre grâce, n'est pas uniquement pour vous et pour elle. Vous me l'avez aussi promise; mais, pour l'obtenir, je ne dois vivre ici-bas que de votre amour. C'est la grâce que je vous demande par les plaies sacrées dont je vois encore les traces sur votre corps glorieux.

9. Esprit saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de moi.

Il n'y a qu'une colombe, elle est parfaite, elle est à moi; c'est l'unique et la bien-aimée de sa mère. *Cant.* 6. 8.

O divin Esprit, je reconnois la vérité de cet oracle! Il n'y a qu'une colombe digne de vous, une ame parfaite et sans tache. C'est Marie qui seule, entre les filles d'Adam, a su vous plaire. Vous l'avez remplie de vos dons dès le premier moment de sa conception, et elle a été fidèle à toutes vos inspirations. Elle vous demande aujourd'hui pour moi, non cette plénitude de grâce, mais quelques-unes de vos faveurs, surtout la pureté du cœur, afin que vous habitiez dans moi, et que je suive en tout les impressions de votre amour.

10. Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de moi.

Ces trois sont une même chose. 1 *Joan.* 5. 7.

Adorable Trinité, Père, Fils, et Saint-Esprit, je m'anéantis en votre présence. Vous

n'êtes qu'une même et indivisible substance, et vous êtes trois personnes réellement distinguées. Je ne conçois pas ce mystère, mais je l'adore, et je veux mourir dans cette foi, qui fut celle de Marie et de tous les saints. O Père, vous êtes toute puissance! O Fils, vous êtes toute sagesse! O Esprit saint, vous êtes tout amour! O Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, vous êtes l'infini, l'éternel, l'être suprême. Je m'unis à cette sainte Vierge, que le Père a chérie comme sa fille, que le Fils a révérée comme sa mère, que le Saint-Esprit a rendue féconde comme son épouse. Faites-moi la grâce, par son intercession, de vous contempler un jour dans la bienheureuse éternité.

11. Sainte Marie, priez pour moi.

Béni soit le Seigneur qui a tellement glorifié votre nom, que vos louanges sont dans la bouche de tous les hommes. *Judith.* 13. 24, 25.

Oui, Vierge sainte, béni soit le Seigneur qui a glorifié votre nom, qui l'a mis dans la bouche de tous les fidèles, qui l'a tellement gravé dans nos cœurs, qu'après le saint nom de Dieu et celui de Jésus, le vôtre est celui que nous révérons le plus et que nous répétons le plus souvent. O divine Marie, en prononçant votre nom, je me rappelle tout l'ordre de la rédemption, et en même temps tous mes devoirs. Que ce saint nom m'apprenne à les remplir fidèlement; qu'il me protége dans les

dangers de cette vie, et surtout à l'heure de ma mort.

12. Sainte Mère de Dieu, priez pour moi.

Marie mit au monde son Fils premier-né. *Luc.* 2. 7.

Ce fils, que Marie met au monde, est son premier-né; et il est en même temps, selon l'Apôtre, le premier-né de Dieu, le premier-né d'entre les morts, le premier-né entre toutes les créatures, c'est-à-dire, engendré de toute éternité, et avant qu'aucune créature existât. Mystère supérieur à toutes pensées! Je l'adore avec vous, ô sainte Mère de Dieu; obtenez-moi de ce cher Fils la grâce d'entrer intimement dans son alliance. Il daigne être mon frère; que je ne me rende pas indigne, par mes infidélités, d'une si grande faveur: il me l'accorde en souffrant pour moi; que j'embrasse volontiers toutes les souffrances, pour lui témoigner mon amour.

13. Sainte Vierge des vierges, priez pour moi.

Les autres filles l'ont vue, et l'ont appelée bienheureuse. *Cant.* 6. 8.

Voici, mon Dieu, la plus sainte et la plus pure des vierges. Toutes les filles de Sion l'environnent, et célèbrent sa gloire. J'ai renoncé au monde pour être admise parmi elles. Mon sacrifice n'a pas été aussi grand que celui d'une infinité d'autres, mais je me suis consacrée tout entière à vos pieds et aux pieds de Marie.

Ne permettez pas, Seigneur, que je sois du nombre de ces vierges insensées qui n'allièrent pas la vigilance à la consécration de leur virginité. Admettez-moi un jour aux noces de l'Agneau, et que Marie me présente à ce céleste Epoux, pour marcher à sa suite dans tous les siècles des siècles.

14. Mère de Jésus - Christ, priez pour moi.

Je vous ai porté neuf mois dans mon sein, je vous ai allaité, je vous ai élevé. 2 *Machab.* 7. 27.

O sainte Vierge, je crains, en qualité de pécheresse, le courroux de Jésus-Christ mon juge. Mais il est votre Fils, représentez-lui ce que la mère des Machabées disoit au plus jeune de ses enfans : *O mon fils, souvenez-vous que je vous ai porté neuf mois dans mon sein, que je vous ai allaité, que je vous ai élevé.* Ajoutez, ô sainte Mère de Jésus, que vous vous intéressez pour mon salut ; que vous lui demandez grâce pour mes iniquités sans nombre ; et que je désire ardemment de vivre et de mourir dans son saint amour.

15. Mère de l'auteur de la grâce, priez pour moi.

Allons au trône de la grâce. *Hebr.* 4. 16.

O ma sainte Mère, en donnant Jésus-Christ au monde, vous avez ouvert le trésor de toutes les grâces. Quoique je sois chargée d'iniquités,

il y a dans ce trésor tous les dons de la pénitence, de la ferveur, de la fidélité, de l'amour. Un rayon de cette divine lumière, une étincelle de ce feu sacré suffit pour me rendre pure aux yeux de votre cher Fils. O Marie, pleine de grâce, soyez mon avocate auprès de lui : placez-moi aux pieds de son trône, et que son sang précieux couvre, efface et détruise tout ce qui a pu lui déplaire dans le cours de ma vie!

16. Mère très-pure, priez pour moi.

Dieu l'a purifiée : ne la regardez pas comme quelque chose de profane. *Act.* 10. 15.

Marie, destinée à montrer au monde le soleil de justice, surpasse en éclat et en beauté tous les astres du ciel. Le Dieu de toute pureté devoit sortir, dit saint Irénée, avec la plus grande pureté, du sein le plus pur. Une mère la plus pure des vierges, quel prodige! quel objet d'admiration pour les anges et pour les hommes! Mais, Vierge sainte, quelle instruction pour moi qui me suis dévouée, dans votre maison, à mener une vie pure et sans tache! Conservez et augmentez dans moi l'amour de cette belle vertu. Qu'il n'y ait rien de profane dans ma conduite, rien qui blesse la pureté d'une servante de Marie.

17. Mère très-chaste, priez pour moi.

Oh! qu'il y a de beauté dans une génération où règne la chasteté! *Sap.* 4. 1.

Le Saint-Esprit a loué la chasteté dans un

temps où elle étoit peu connue et peu honorée. Il avoit en vue la plus féconde des mères, et la plus chaste des vierges. Sous vos auspices, ô sainte Mère de Dieu, le champ de l'Eglise est devenu fertile en fruits de chasteté. J'ai le bonheur d'appartenir à cette génération de saints et de saintes qui marchent sur vos traces. Faites, par vos exemples et par votre intercession auprès de Dieu, que je remplisse le principal de mes devoirs, qui est, selon l'Apôtre, de plaire uniquement à mon céleste Epoux.

18. Mère sans tache, priez pour moi.

Vous serez éternellement bénie, parce que vous avez aimé la chasteté. *Judith.* 15. 11.

Les bénédictions qu'on donne à Judith n'ont pas pour objet sa force, sa confiance en Dieu, l'amour qu'elle eut pour sa patrie; ces vertus étoient sublimes en elle: mais on fait, par préférence, l'éloge de sa chasteté. O sainte Mère de Dieu, c'est cette éminente prérogative que tous les siècles admirent en vous. Vous avez dompté l'enfer, vous lui avez enlevé ses dépouilles en donnant Jésus au monde; mais votre chasteté, exempte de toute tache, est le modèle de toutes les ames pures. Que je ne m'écarte jamais de la route où elles marchent après vous. Je ne suis pas destinée à recevoir les éloges de tous les peuples, mais à être reconnue, au tribunal du souverain Juge, pour une imitatrice fidèle de la chasteté de Marie.

19. Mère sans corruption, priez pour moi.

Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. *Matth.* 16. 18.

Nous sommes tous enfans d'un père coupable; nous naissons tous sous la tyrannie de l'enfer. Vous seule, Vierge incomparable, vous seule, entre les pures créatures, n'êtes point infectée du souffle de l'esprit infernal. Il n'étoit pas convenable que le sang de Marie, qui devoit passer dans l'Homme-Dieu, portât l'empreinte du péché. J'admire en vous, ô bienheureuse Mère, cette grâce unique; je bénis le Ciel de vous l'avoir accordée. Obtenez-moi celle de conserver précieusement le bienfait de la régénération. Que les portes de l'enfer ne s'ouvrent jamais pour moi. Obtenez pour votre humble servante le don précieux de la persévérance finale.

20. Mère aimable, priez pour moi.

Il étoit aimable plus que toutes les femmes. 2 *Reg.* 1. 26.

C'est l'éloge que David donne à Jonathas son fidèle ami. Personne n'étoit plus aimable que ce jeune prince, et il périt à la fleur de son âge. Sainte Vierge, fille de David, vous subsistez pour la consolation de tous les fidèles. Du haut des Cieux vous les regardez d'un œil propice; et ils ne cessent de dire, avec l'Eglise leur mère, que vous êtes la plus aimable et la plus parfaite des pures créatures. Je ne puis vous ressembler

qu'autant que la sainte charité sera en moi. Ah! ma sainte Mère, ce qui rend aimable aux yeux de Dieu et des hommes, c'est la divine charité. Sans elle, la pureté la plus excellente seroit, selon l'expression de saint Bernard (1), une lampe sans huile ; sans elle on n'est point admis aux noces de l'Epoux. Allumez dans moi ce feu divin et ne permettez pas qu'il s'éteigne jamais.

21. Mère admirable, priez pour moi.

Son nom sera l'Admirable. *Isa.* 9. 6.

C'est de Jésus-Christ votre Fils, ô sainte Vierge, qu'il est écrit, que son nom sera *l'Admirable.* Vous avez connu mieux que personne les merveilles contenues dans cet Homme-Dieu ; et vous seule pouvez aussi connoître celles de votre maternité divine. Je ne cherche point à sonder la profondeur de ce mystère ; je l'admire, je le médite avec amour, je mets en lui ma confiance. O Mère singulièrement admirable par toutes vos prérogatives et par toutes vos vertus, que je cesse aujourd'hui d'admirer ce qui ne m'annonce pas Jésus et Marie! Que toute ma curiosité s'éteigne : Jésus et Marie fixeront désormais tous mes désirs!

22. Mère du Créateur, priez pour moi.

Celui qui m'a créé s'est reposé dans mon sanctuaire. *Eccl.* 24. 12.

Marie est la créature de celui dont elle est la Mère. Le Fils de Marie est avant tous les temps,

(1) De divers. Serm. 55, n. 4.

et Marie le met au monde dans le temps. Mystère ineffable qui est la base de ma religion, et l'appui de ma confiance. Divin Créateur, je vous adore dans le sein de votre Père et dans celui de Marie. Vous daignez aussi reposer en moi par le sacrement de votre amour, et en ce sens mon créateur me choisit pour sa demeure. O Seigneur, que ne puis-je vous offrir les sentimens qu'eut votre sainte Mère en vous portant dans son sein ! Vierge sainte, obtenez-moi une étincelle de votre amour ; préparez mon cœur à recevoir celui qui vous enrichit de tant de grâces en vous choisissant pour sa Mère.

23. Mère du Sauveur, priez pour moi.

Elle enfantera un fils, et vous l'appellerez Jésus ; car c'est lui qui sauvera son peuple. *Matth.* 1. 21.

Quel don vous faites à la terre, sainte Mère de Dieu ! C'est le Sauveur de tous les hommes qui ont été, qui sont, et qui existeront jusqu'à la fin des siècles. Mais ce Jésus, qui a répandu son sang pour mon salut, ne me donnera pas le salut même, si je n'ai des traits de ressemblance avec lui. Vous l'avez imité parfaitement, ma sainte Mère, apprenez-moi à marcher sur vos traces, afin que ce cher Fils soit pour moi sauveur dans le temps et dans l'éternité.

24. Vierge très-prudente, priez pour moi.

Cette femme étoit très-prudente. 1 *Reg.* 25. 3.

Le Saint-Esprit donne cet éloge à la vertueuse

Abigaïl qui sut tolérer les égaremens de son mari Nabal, et pacifier la colère de David. Ce n'étoit qu'une figure imparfaite de la plus sainte et de la plus prudente des vierges. Marie prit en toutes choses le parti le plus sage; elle réfléchissoit, dit l'Evangéliste, sur tous les mystéres de la naissance et de la vie de Jésus-Christ. Elle semble me dire encore aujourd'hui de faire en tout le meilleur choix, d'éviter l'attachement à mes prétendues lumières, la précipitation et l'empressement dans mes démarches. O Vierge, miroir de sagesse, servez-moi de guide; préservez-moi des égaremens où m'engagent mes passions; que je sois simple et prudente, sincère et réservée, sans déguisement et sans légèreté.

25. Vierge vénérable, priez pour moi.

Toutes les générations m'appelleront bienheureuse. *Luc.* I. 48.

Il n'a été donné qu'à Marie de prédire que tous les siècles l'appelleroient *bienheureuse*. Tous les autres mortels, enfans d'Adam, ne savent quel sera leur sort dans la suite des temps; mais la Mère de Dieu, inspirée du Saint-Esprit, a eu une pleine connoissance de son bonheur dans le temps et dans l'éternité. J'applaudis, Vierge sacrée et vénérable, à votre gloire : je chante tous les jours le divin cantique où vous annoncez l'hommage que vous rendent tous les siècles; faites qu'en le récitant, je me conforme aux sentimens d'humilité et de confiance qu'il renferme.

quoique percée d'un glaive de douleur. Elle acquiesça au grand sacrifice de ce qu'elle avoit de plus cher. Quelle est ma fidélité à répondre aux mouvemens de la grâce, à recevoir de la main de Dieu les croix qu'il daigne m'envoyer, à remplir les devoirs que l'obéissance m'impose? O Vierge fidèle jusqu'à la mort, inspirez-moi une si haute idée de Jésus votre cher Fils, que je ne l'abandonne jamais, quelque pénible que puisse être la route par laquelle il me conduira.

30. Miroir de justice, priez pour moi.

Nous le voyons ici-bas comme dans un miroir. 1 *Cor.* 13. 12.

C'est l'opposition que met l'Apôtre entre la manière dont les saints voient Dieu, et celle dont nous le voyons sur la terre. Ici-bas nous le contemplons dans ses ouvrages, dans les saints Livres, dans les touches qu'il nous donne de son amour. Parmi les pures créatures, il n'en est point de plus propre à nous faire connoître Dieu et Jésus-Christ, que Marie, tout à la fois notre sœur, parce qu'elle est fille d'Adam, et notre mère, parce qu'elle a mis au monde notre Rédempteur. Contemplons, dans cet excellent miroir, ce que c'est que Dieu qui forme une mère vierge; et ce que c'est que Jésus-Christ qui, tout Dieu qu'il est, prend naissance de celle qu'il a créée. O Marie, que vous me faites connoître de merveilles! Oh! que je vous ai peu connue jusqu'ici!

31. Temple de la divine sagesse, priez pour moi.

La Sagesse s'est construit une maison; elle y a élevé sept colonnes. *Prov.* 9. 1.

En nous donnant Jésus, Marie a posé le fondement de l'Eglise, et les sept colonnes qu'elle y a élevées, sont les sept sources de la grâce, les sept sacremens. Jésus-Christ seul en est l'auteur, mais nous avons Jésus-Christ par Marie. Quelle idée Marie a-t-elle eue de ces dons précieux! Quels sentimens a-t-elle conçus à la présence du corps adorable de son Fils contenu dans l'eucharistie! Ah! Vierge sainte, je suis sans foi et sans amour en recevant ce sacré corps formé de votre substance. Ranimez donc ma foi, enflammez-moi d'amour. Soyez avec moi dans cette sainte action; offrez à Jésus-Christ vos sentimens pour suppléer à la foiblesse des miens.

32. Sujet de notre joie, priez pour moi.

Notre tristesse se tournera en allégresse. *Joan.* 16. 20.

Cet oracle est déjà rempli dans cette vie; nous possédons Jésus et nous avons la protection de sa sainte Mère. Mais il nous reste à obtenir la vue de l'un et de l'autre, à jouir éternellement de leur présence. Jamais je n'aurai ce bonheur, sainte Mère de Dieu, si je n'aime, comme vous, les souffrances, la pauvreté et l'abjection. Ce furent les trois compagnes de

Jésus, et vous les reçûtes de sa main. Que je les reçoive aussi de la vôtre; qu'elles fassent ma gloire et mon bonheur jusqu'au dernier moment de ma vie.

33. Vase spirituel, priez pour moi.

Celle-ci est un vase d'honneur. *Rom.* 9. 23.

Nous étions tous des vases d'ignominie, par le malheur de notre naissance. Dieu, dans sa miséricorde, a préparé Marie comme un vase d'honneur. Ce vase tient le premier rang parmi tous ceux que Dieu a choisis pour orner sa maison. Ah! Seigneur, quel rang m'y destinez-vous, et quel rang puis-je y espérer après m'être oubliée tant de fois? Si votre miséricorde ne change ce fonds de corruption qui est en moi, je ne serai jamais qu'un vase d'argile, je serai brisée au premier coup de votre colère. Sainte Vierge, écartez de moi ce malheur.

34. Vase d'élection, priez pour moi.

Celle-ci est un vase admirable, c'est le chef-d'œuvre du Très-Haut. *Eccli.* 43. 2.

Cet éloge a été donné par le Saint-Esprit au soleil; c'est un vase qui contient les merveilles de la main du Très-Haut. Marie a porté dans elle-même le soleil de justice. Celui qui nous éclaire n'agit que sur nos sens, et le Fils de Marie anime tout notre intérieur. Ah! si je connoissois les influences de ce divin soleil, si je les recevois dans moi; si sa lumière, sa cha-

leur, sa fécondité me donnoient quelque trait de ressemblance avec vous, ô ma sainte Mère!

35. Vase de la plus insigne piété, priez pour moi.

Il sortira un vase très-pur. *Prov.* 25. 4.

Le Sage dit que, si l'on ôte la rouille d'une masse d'argent, *il en sortira un vase très-pur.* Dieu n'a point ôté la rouille du cœur de Marie, il l'a empêchée de s'y insinuer; il a préservé ce sanctuaire de toute atteinte du péché. Vous voyez, sainte Vierge, la corruption de mon cœur, il est impur depuis le premier moment de son existence; il contracte tous les jours de nouvelles taches. Faites, par votre intercession puissante, que cette rouille anciennement invétérée disparoisse, afin que je puisse être présentée à votre cher Fils, comme un vase purifié et digne de contenir le précieux trésor de la grâce.

36. Rose mystérieuse, priez pour moi.

Couronnons-nous de roses. *Sap.* 2. 8.

Ce n'est pas avec les sensuels du monde que je m'occupe de cette pensée en votre présence, ô divine Vierge! Ils se couronnent de roses en cette vie, parce qu'ils sont sensuels et mondains; mais moi je veux recevoir de votre main cette couronne qui est le symbole de la bonne odeur de Jésus-Christ. Les roses ne sont jamais sans épines; et vous, ô sainte Mère, vous que

l'Eglise appelle une *rose mystérieuse*, vous avez éprouvé plus que personne qu'il faut passer par les épines de cette vie pour parvenir à la couronne de gloire. Apprenez-moi à ne point redouter les souffrances, à préférer la couronne d'épines de mon Sauveur, à toutes les fausses délices du monde.

37. Tour de David, priez pour moi.

Celle-ci est une forteresse contre mes ennemis. *Ps.* 60. 4.

L'épouse des Cantiques est comparée à la tour de David, à cause de sa force, de sa constance, de sa hardiesse à braver les ennemis du salut. Vous fûtes intrépide, sainte Mère de Jésus, au milieu de vos ennemis qui étoient aussi ceux de mon Sauveur. Je suis, pour moi, la foiblesse même ; je cède aux premiers efforts du monde, de l'enfer, et de l'amour-propre. Protégez-moi dans les combats que me livrent ces ennemis furieux. Soyez ma force et mon asile. Si vous êtes pour moi, qui pourrai-je craindre ?

38. Tour d'ivoire, priez pour moi.

Salomon fit un grand trône d'ivoire, et il le revêtit de l'or le plus pur. 3 *Reg.* 10. 18.

C'est encore l'épouse des Cantiques que le Saint-Esprit compare à une *tour d'ivoire*, pour marquer la pureté, la solidité et l'éclat de ses vertus. Quand Salomon mit dans son palais un trône d'ivoire tout revêtu d'or, il voyoit en es-

prit l'Eglise, où Marie s'élève comme un trône sur lequel est assis le Roi immortel de tous les siècles. Je m'occupe de toutes ces grandes figures, ô divine Vierge, j'entre dans les sublimes vérités qu'elles m'annoncent; je bénis le Seigneur des prérogatives éminentes qu'il a mises dans vous. Il me reste à désirer quelques traits de vos vertus, surtout quelques étincelles de l'amour sacré dont vous fûtes embrasée.

39. Temple revêtu d'or, priez pour moi.

Les portes du sanctuaire étoient revêtues d'or. 3 *Reg.* 7. 50.

Les richesses du temple de Salomon n'étoient qu'une figure imparfaite de l'intérieur de Marie. Le Prophète parlant d'elle, dit que toute la beauté de cette sainte Mère de Dieu est au dedans (1), quoique d'ailleurs elle fût parée à l'extérieur de toutes les grâces qui attirent l'admiration des hommes. Cet or pur, dont étoient revêtues les portes du temple, est l'emblème de la charité : vertu si précieuse, et éternelle comme Dieu même qui est *charité*, selon la belle expression de l'Apôtre (2). O Vierge, Mère de la charité essentielle, blessez mon cœur d'un trait de flamme, afin que mes œuvres soient animées du pur amour de mon Dieu!

40. Arche d'alliance, priez pour moi.

Vous méritez la mort; mais parce que vous avez porté l'arche du Seigneur, je ne vous ôterai pas la vie. 3 *Reg.* 2. 26.

Voilà une preuve du respect profond que

(1) Ps. 44. 14. — (2) 1 Joan. 4. 16.

Salomon portoit à l'arche d'alliance. Le grand-prêtre Abiathar s'étoit révolté contre lui, et méritoit la mort; mais parce qu'il avoit porté la sainte arche, Salomon lui fit grâce. Sainte Vierge, Mère de Dieu, vous êtes plus vénérable que l'arche du Testament; dans vous a pris naissance le Saint des saints; la gloire du Seigneur s'est manifestée sur vous avec plus d'éclat que sur le propitiatoire. Je mérite toutes les vengeances de Jésus-Christ mon Juge, mais j'ai porté l'arche de son Testament en le recevant dans le sacrement de son amour. C'étoit la chair formée de votre sang, ô la plus pure des mères! Obtenez-moi une vive componction de mes péchés, et que je recouvre la vie en recouvrant la grâce de ma réconciliation.

41. Porte du Ciel, priez pour moi.

Princes du Ciel, ouvrez vos portes. *Ps.* 23. 7.

C'est proprement Jésus-Christ qui nous a ouvert les portes du Ciel; mais c'est par Marie que Jésus-Christ nous a été donné; et sans Marie le Ciel nous seroit toujours demeuré fermé. Si je savois ce que c'est que le Ciel, que le Ciel ouvert, que le Ciel ouvert par Jésus-Christ, que le Ciel ouvert par Jésus-Christ Fils de Marie, je n'aurois point d'autre occupation que celle de penser à l'entrée du Ciel, aux moyens d'entrer dans le Ciel, au malheur qui m'attend si je me ferme par mes péchés l'entrée du Ciel. O divine Vierge, ne permettez pas que je sois

jamais du nombre de ces vierges insensées à qui la porte du Ciel fut fermée à cause de leur négligence et de leur tiédeur.

42. Etoile du matin, priez pour moi.

Celle-ci est l'étoile brillante du matin. *Apocal.* 22. 16.

Marie est appelée l'*étoile brillante du matin*, parce qu'elle a annoncé le beau jour de la rédemption. Je ne jouirai de toute la beauté de ce jour qu'après avoir coulé patiemment les mauvais jours de cette vie. Sainte Vierge, vous n'avez pas été exempte de cette épreuve, mais la patience et l'amour vous ont soutenue durant ces jours de larmes. O ma sainte Mère, apprenez-moi à aimer Jésus, et je jouirai dès lors de l'aurore du beau jour dont vous goûtez les charmes dans l'éternité.

43. Ressource des infirmes, priez pour moi.

Une vertu sortoit de lui, et les guérissoit tous. *Luc*, 6. 19.

Jésus-Christ avoit été envoyé pour guérir les infirmités du corps et de l'ame; les miracles qu'il opéroit sur les corps étoient la marque et la preuve du pouvoir qu'il avoit de purifier les ames. O sainte Vierge, c'est cette guérison spirituelle que je désire et que je vous demande. Regardez-moi comme un malade couvert de plaies; guérissez surtout dans moi, par votre intercession et par vos exemples, la tiédeur, la vanité, la légèreté, l'inconstance, la dureté

du cœur. Augmentez dans moi l'esprit de foi et l'esprit d'amour, afin que je ne retombe pas tous les jours dans les mêmes infirmités.

44. Refuge des pécheurs, priez pour moi.

Je me souviendrai de Rahab et de Babylone, si elles me connoissent. *Ps.* 86. 4.

Dieu promet, par cet oracle du Prophète, de faire grâce aux peuples idolâtres, s'ils parviennent à la connoissance de son nom. Pourriez-vous, ô sainte Vierge, oublier votre humble servante qui réclame votre protection? Je me prosterne aux pieds de Jésus, que je vois entre vos bras, dans ces sentimens de saint Bernard, l'un de vos plus fidèles serviteurs (1): « O homme, approchez-vous de Dieu! Marie » est en la présence du Fils, et le Fils est en la » présence du Père. Marie présente au Fils son » sein et ses mamelles : Jésus présente au Père » son côté et ses plaies. Pourriez-vous être re- » jeté tandis que tant de gages d'amour parlent » en votre faveur? »

45. Consolatrice des affligés, priez pour moi.

Donnez-moi le peuple pour lequel je vous supplie. *Esth.* 7. 3.

Esther faisoit cette prière à Assuérus en faveur du peuple d'Israël persécuté, et elle fut écoutée favorablement. Nous avons dans vous, sainte Mère de Dieu, une protectrice plus puissante qu'Esther ; et notre Dieu, votre cher

(1) Serm. in Nativ. B. V. Mariæ.

Fils, est plus miséricordieux que les rois les plus compatissans aux misères de leurs peuples. Le poids de mes péchés m'afflige et m'accable; ô divine Consolatrice des affligés, regardez-moi d'un œil propice, obtenez-moi la faveur de mon Juge; dites-lui qu'il me donne à vous pour le temps de ma vie et pour l'éternité.

46. Secours des chrétiens, priez pour moi.

Malheur à la nation qui s'élève contre mon peuple. Le Seigneur tout-puissant se vengera d'elle. *Judith*, 16. 20.

L'Eglise a, dans Marie, un asile contre tous les ennemis du saint culte. Malheur à quiconque se déclare l'adversaire de l'Eglise et de Marie. Le Tout-Puissant vengera tôt ou tard l'une et l'autre. Vierge sacrée, vous savez que je suis votre fille et celle de l'Eglise, que je veux mourir dans votre sein et dans celui de l'Eglise: mais j'ai des ennemis redoutables, le monde, l'enfer et mes passions me persécutent: prenez en main ma défense; faites que je fasse un saint usage des biens spirituels de l'Eglise; demandez pour moi la grâce de recevoir, en mourant, les secours qu'elle accorde à ses enfans.

47. Reine des anges, priez pour moi.

Régnez sur nous, votre Fils et vous. *Judic.* 8. 22.

Cette prière, que les enfans d'Israël firent à Gédéon, marquoit la confiance qu'ils avoient en lui. Les anges de Dieu vous disent, Vierge

sainte, de régner sur eux : ils ne sont exposés à aucun danger, mais la vénération qu'ils ont pour vous les place aux pieds de votre trône. Ils se glorifient de vous avoir pour reine : soyez aussi la mienne, Vierge encore plus pure que les anges, et intercédez pour moi auprès de Jésus-Christ, afin que j'imite la pureté, la fidélité, l'obéissance des esprits bienheureux.

48. Reine des patriarches, priez pour moi.

Voilà les patriarches et les chefs des familles qui ont habité dans Jérusalem. 1 *Paral.* 8. 28.

Les deux Testamens ont leurs patriarches, et tous reconnoissent Marie pour leur reine. Les patriarches de l'Ancien l'ont vue en esprit, et ont annoncé ses grandeurs. Les patriarches du Nouveau ont profité de ses exemples, et l'ont donnée pour protectrice à leurs enfans. J'appartiens aussi, Vierge sainte, à un patriarche des derniers temps, à l'illustre François de Sales, qui fut un de vos plus zélés serviteurs. Il habite la sainte Jérusalem, où vous régnez avec Jésus-Christ et avec tous les saints. Ne permettez pas que je sois jamais séparée de mon père. Obtenez-moi la grâce d'imiter ses vertus, celles de sa première fille sainte Jeanne-Françoise, celles de tant d'autres qu'il a attirées dans la gloire. Que je commence aujourd'hui à être une digne fille, et une imitatrice fidèle de ces grandes ames si unies à Jésus et à Marie.

49. Reine des prophètes, priez pour moi.

Celui qui prophétise est le plus grand. 1 *Cor.* 14. 5.

Il n'appartient qu'à Dieu de prédire l'avenir; ceux à qui il communique le don de prophétie, tiennent le plus haut rang dans son Eglise. Marie a été prédite par les prophètes, et elle a prophétisé elle-même; elle a prédit sa gloire future, et la vocation de tous les peuples à la foi. C'est dans la visite que vous rendîtes à Elizabeth, Vierge sainte, que vos lumières prophétiques se développèrent; j'appartiens à une société de vierges, qui porte le nom de ce mystère, et qui me rappelle sans cesse votre sublime cantique. Faites qu'en le récitant tous les jours, je prenne les sentimens d'humilité, de confiance, de reconnoissance qu'il renferme.

50. Reine des apôtres, priez pour moi.

Les apôtres étoient occupés de la prière avec Marie, Mère de Jésus. *Act.* 1. 14.

Les apôtres se disposèrent à recevoir le Saint-Esprit en priant avec vous, sainte Mère de Jésus. Vous attirâtes sur eux les bénédictions célestes, et le Saint-Esprit, dont vous étiez l'épouse, les remplit de ses dons. De ce saint lieu, où toute l'Eglise naissante étoit rassemblée, sortirent tous les fruits de la grâce, et toutes les lumières de la foi. O sainte Vierge, je prie toujours en votre présence, je répète sans cesse vos louanges dans l'assemblée des vierges qui portent votre nom : obtenez-moi l'esprit d'o-

raison, l'esprit d'union, l'esprit de ferveur, afin que les saints apôtres me reconnoissent un jour pour la servante fidèle de Jésus et de Marie.

51. Reine des martyrs, priez pour moi.

Sa robe étoit teinte du sang des saints et des martyrs de Jésus. *Apocal.* 17. 6.

C'est l'idolâtrie, l'hérésie, l'impiété qui s'est couverte du sang des martyrs. Marie est la reine de ces saints persécutés pour Jésus-Christ; elle a donné l'exemple de la plus héroïque constance en accompagnant son Fils au Calvaire; elle a protégé dans tous les siècles les ames souffrantes, elle les a soulagées dans leurs traverses. Sainte Vierge, soutenez-moi dans les combats de cette vie, aidez-moi à triompher des ennemis de mon salut; ils me persécutent sans cesse, ne permettez pas que je manque de courage dans ces longues épreuves. Je veux souffrir, comme Thérèse, ou mourir. Que mes souffrances me procurent la vie, qui est celle de Jésus-Christ et de son saint amour.

52. Reine des confesseurs, priez pour moi.

Ils se prosternoient devant celui qui est assis dans le trône, et ils jetoient leurs couronnes à ses pieds. *Apocal.* 4. 10.

Telle est l'occupation des saints dans la céleste Jérusalem : ils adorent l'Agneau de Dieu, et ils lui font hommage de leurs couronnes ; Marie est à leur tête, elle les présente à son

divin Fils. Oh! quelle multitude de héros qui sont parvenus à la gloire par leur zèle, par leur pénitence, par leurs travaux, par leur constance, par leur ardente charité! Ils ont tous été vos admirateurs, sainte Mère de Dieu, ils ont chanté vos louanges, ils ont étendu la gloire de votre nom. Protégez ceux qui combattent encore sur la terre, augmentez-en le nombre, et réunissez-les tous un jour aux pieds du trône de Jésus.

53. Reine des vierges, priez pour moi.

Elles suivent l'Agneau partout; car elles sont vierges. *Apocal.* 14. 4.

Heureuse destinée, que celle de suivre l'Agneau de Dieu, d'être toujours dans sa compagnie, d'avoir part à ses bienfaits! mais ce n'est le partage que des ames pures et exemptes de toutes les souillures du monde. Marie est à leur tête, comme la reine de toute pureté. Quelle foule de vierges, sainte Mère de Dieu, à votre suite! que ne dois-je point faire, souffrir, et entreprendre pour être admise dans une société si sainte! Divin Agneau immolé pour moi, purifiez mon cœur; dégagez-le de toutes les affections qui ne se portent pas uniquement à vous.

54. Reine de tous les saints, priez pour moi.

Il y aura une montagne qui sera la maison de Dieu, et qui surpassera toutes les autres montagnes. *Mich.* 4. 1.

Tous les saints sont comme des montagnes, par la connoissance sublime qu'ils ont de Dieu; Marie s'élève au-dessus d'eux, parce qu'elle est entrée plus avant qu'aucun d'eux dans les secrets de Dieu. O montagne où habite la paix, parce que le véritable Salomon, le roi de la paix essentielle et éternelle, y a fait sa demeure; quand est-ce que mon cœur, toujours agité d'orages dans cette vallée de larmes, s'élèvera jusqu'au sommet de cette sainte montagne, séjour de la paix? Mère de mon Dieu, soyez ma reine, comme vous l'êtes de tous les cœurs pacifiques; apprenez-moi à prier dans la paix, à souffrir dans la paix, à agir dans la paix, afin que j'aie le bonheur de mourir, comme les saints, dans la paix.

55. Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-moi, Seigneur.

Le Seigneur a pardonné à son peuple. *Joel.* 2. 18.

Marie a prié pour le peuple de Dieu, et Dieu a *pardonné à son peuple*. Quelle consolante parole! aurois-je le bonheur, Vierge sainte, d'avoir obtenu le pardon pour lequel j'ai imploré le secours de vos prières? Cent fois j'ai récité cette sainte formule d'invocations que l'Eglise m'a mise dans la bouche, et je me trouve chargée d'iniquités. Ah! ma sainte Mère, obtenez-moi du divin Agneau, que vous avez porté dans votre sein, la réconciliation que je désire. Dans cette vue j'ai insisté sur tous les titres que l'E-

glise vous donne ; que cette prière me devienne donc plus salutaire qu'elle ne l'a été jusqu'à présent, et que le premier de ses effets soit de me pénétrer d'une contrition parfaite.

56. Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-moi, Seigneur.

Par cette prière il sera exaucé. *Eccli.* 33. 4.

Le Saint-Esprit m'enseigne que le sage aura la foi, qu'il sera fidèle à la loi de Dieu, qu'il manifestera ses désirs par la prière, qu'il exprimera cette prière dans des termes convenables, et que de cette manière *il sera exaucé.* Les invocations que je viens de vous faire, Vierge sacrée, ont-elles toutes ces conditions ? Je sais qu'elles sont exprimées convenablement, puisque je tiens ces formules de l'Eglise inspirée d'en haut ; mais ai-je une vive foi, suis-je docile à la loi de Dieu, suis-je animée d'un véritable désir de ma conversion ? Je me sens interdite à cette question ; mais l'aveu que je fais de ma misère vous touchera, sainte Mère de Dieu, et vous intéressera pour moi auprès du divin Agneau qui a effacé tous les péchés du monde.

57. Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de moi.

Que le Seigneur ait pitié de nous et qu'il nous bénisse. *Ps.* 66. 2.

Le Prophète ajoute à cette prière une de-
essentielle, c'est Seigneur

répandre sur nous la lumière de son visage. J'ai un extrême besoin, sainte Mère de Dieu, de cette splendeur divine; car je suis depuis long-temps dans l'obscurité. Implorez donc pour moi la miséricorde, la bénédiction et la lumière de l'Agneau de Dieu; sa *miséricorde* pour mes iniquités passées, sa *bénédiction* pour mes actions de tous les jours, sa *lumière* pour persévérer dans les saintes résolutions que vous m'inspirez.

O sainte Vierge, je vous ai adressé cette longue prière en mon nom, et je n'y ai fait mention que de moi. Mais je suis chargée de la conduite d'un troupeau qui m'est cher, parce que vous me l'avez confié, et que celles qui le composent peuvent dans la suite procurer votre gloire. Puisque je manque de lumières pour moi, je dois être bien plus aveugle encore pour les autres. Je vous livre donc aujourd'hui ces jeunes plantes, ô sainte Mère de Dieu, cultivez-les vous-même; suppléez à mes négligences; inspirez-leur l'amour de Jésus votre cher Fils, la haine du monde, la défiance d'elles-mêmes. Soyez leur mère dans le temps et leur reine dans l'éternité.

PSAUME LXII.

Je lis, dans le titre de ce psaume, qu'il fut composé par David, quand il étoit dans *le désert de l'Idumée*. On voit, par l'histoire de ce saint roi, qu'il fut en effet obligé de chercher un asile dans le désert contre les persécutions de Saül, et contre les attentats d'Absalon. Mais les expressions de ce cantique sont trop sublimes pour être bornées à cet exil passager du Roi prophète. Les Pères de l'Eglise et les saints contemplatifs y ont reconnu les désirs de toute ame juste soupirant après la céleste patrie.

1. *O Dieu, ô mon Dieu, je veille en votre présence dès le commencement du jour.*

NOTES.

Quoique je reconnoisse le vrai sens du Prophète dans la version de l'Eglise, je trouve cependant une nouvelle source de lumières et d'édification dans le texte original qui porte : *O Dieu, vous êtes mon Dieu, je vous cherche dès le matin.* Dans ce peu de mots sont contenus les actes de foi, d'espérance et de charité; de *foi* dans cette exclamation : *ô Dieu!* d'*espérance*, dans cette déclaration si précise et si pleine de confiance : *vous*

êtes mon Dieu ; de *charité* enfin, dans cette aspiration de l'ame vers cet auteur de tous les biens : *je vous cherche dès le matin.*

RÉFLEXIONS.

Voilà les avantages du désert, les biens inestimables de la solitude. Rien n'y met obstacle à l'union de l'ame avec Dieu ; l'intervalle qui sépare l'être infini de la créature disparoît en quelque sorte. Les sens ne sont point troublés par la multitude et le faux éclat des objets, l'esprit n'est point détourné par le tumulte des affaires ; le cœur n'est point séduit par les frivoles bienséances du monde, ou par les prétextes insidieux des passions. On peut vous dire, Seigneur, en toute liberté et à tous les momens : *O Dieu, vous êtes mon Dieu*, vous êtes la vie de mon ame, vous êtes le seul bien auquel j'aspire.

A quoi pensent les esclaves du monde, dès que la lumière les arrache d'entre les bras du sommeil ? Quelle foule de pensées profanes leur dérobe la vue de Dieu ! Toutes les passions se déchaînent en quelque sorte pour s'emparer des premiers momens de la journée. L'avare se rappelle ses trésors ; l'ambitieux pense à la route qui doit le conduire aux honneurs ; le voluptueux se promet des plaisirs ; l'homme de lettres s'occupe du plan de ses travaux ; le négociant se porte par la pensée à tous les objets de son commerce ; la femme du monde médite les moyens de plaire ; le malheureux qui ne connoît

pas le prix des souffrances, commence par verser des larmes, prélude affreux d'un jour de trouble, de crainte, de dépit et de désespoir. Personne ne dit : ô Dieu, ô mon Dieu! je me réveille pour vous servir, pour vous bénir, pour accomplir votre sainte volonté.

2. *Mon ame est altérée de vous; ma chair même brûle du désir de vous posséder.*

NOTES.

La *soif* dont parle le Prophète, marque le désir ardent qu'il a de s'unir à Dieu.

Notre version porte que la chair même éprouve cette soif de *plusieurs manières*. Cette expression n'est pas dans le texte original; mais elle renferme un grand sens, et prête beaucoup aux réflexions.

La chair par elle-même ne désire point; mais les écrivains sacrés lui supposent souvent des affections, pour marquer les désirs de l'ame relatifs au sens. Ainsi le même Prophète dit-il ailleurs (1), que *sa chair et son cœur tombent en défaillance* par l'excès d'amour qui le transporte. Ainsi l'Apôtre dit (2) que *la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit*, etc.

RÉFLEXIONS.

« Qui est altéré de Dieu, demande saint Au-
» gustin (3)? Je vois, continue ce saint doc-
» teur, les hommes altérés des richesses, des
» honneurs, des plaisirs, et presque personne

(1) Ps. 83. 3. — (2) Galat. 5. 17. — (3) Enarratio in hunc Psalm.

» altéré de Dieu. On est altéré du siècle, et
» nullement des biens éternels ; on est dans le
» désert, on n'y trouve rien qui puisse apai-
» ser la soif dont on est brûlé, et l'on ne re-
» cherche point la source vivifiante qui est
» Dieu seul. »

Le Prophète ne dit pas simplement qu'il est *altéré de Dieu*, il dit qu'il est *altéré en Dieu* ; pour nous apprendre que plus on goûte Dieu, plus le désir de le goûter augmente. *Ceux qui me boiront*, dit la Sagesse éternelle, *auront encore soif* (1), parce qu'en se désaltérant, ils désireront d'être toujours plongés dans cette source immense d'amour. O mon Dieu! quelle vérité ; et qu'elle me fait bien connoître deux infinités qui font tout mon bonheur, l'infinité de mes désirs, et l'infinité de vos perfections! Avec l'infinité de mes désirs, les biens créés me lassent et ne me contentent point, la soif me reste et m'afflige : mais cette infinité tournée vers vous, vers votre infinité, se remplit parfaitement, se satisfait totalement ; la soif demeure encore, mais ce n'est plus une soif qui tourmente, c'est une soif qui jouit, qui goûte les douceurs de votre ineffable bonté.

Mais comment la chair et les sens brûlent-ils aussi du désir de posséder Dieu, et comment ce désir se manifeste-t-il de *plusieurs manières?* Hélas! dit encore saint Augustin, « cette chair,
» dans le désert où nous sommes, est accablée
» de travaux, et éprouve des besoins sans nom-

(1) Eccli. 24. 29.

» bre. Pour se soulager, elle n'a de ressource
» qu'en Dieu. Son premier malheur est d'être
» sujette à la mort; elle doit donc chercher la
» vie; et Dieu seul a pu la lui promettre en
» l'assurant qu'elle auroit part un jour au bien-
» fait inestimable de la résurrection. Jusqu'à ce
» moment, elle est dans une soif continuelle. »
Elle gémit, dit l'Apôtre (1), *dans l'attente du séjour céleste qui sera pour elle comme un second vêtement*. Une autre source de maux est la nécessité d'éprouver les besoins de la vie : alternative fatigante de force et de foiblesse, de santé et d'infirmité, de veille et de repos, de jeunesse et de caducité. Oh! quand arrivera ce moment où l'on ne connoîtra ni la douleur, ni les craintes, ni les larmes, ni la fausse joie! Mais ce qui humilie le plus la chair, c'est d'être si souvent en contradiction avec l'esprit, de tourmenter l'ame qui doit commander, et qui est si continuellement sollicitée d'obéir. Situation cruelle, qui obligea les saints à s'armer de rigueur contre leur chair, à la traiter en ennemie, à la détruire peu à peu de peur qu'elle ne réduisît l'ame à un état de mort. Qu'il est donc vrai qu'en *toutes manières* et par toutes sortes de raisons notre *chair*, ô mon Dieu, *brûle du désir de vous posséder!* Qu'elle entre bien dans les intérêts de l'esprit et du cœur, quand elle se fuit elle-même pour s'unir à vous, quand elle se hait pour vous aimer, quand elle s'attache à votre croix pour être inondée de votre sang précieux!

(1) 2 Cor. 5. 2.

3. *Je me suis présenté à vous dans cette terre déserte, inculte et aride, comme si c'étoit votre sanctuaire, pour être témoin de votre puissance et de votre gloire.*

NOTES.

Le désert où se trouvoit le Prophète étoit affreux; point d'habitans, point de routes, point d'eau. Le texte original dit que c'étoit un terre *épuisée*, non par la multitude et la continuité des productions, mais par la disette d'eau. Cependant le saint roi s'y occupe de Dieu, comme s'il avoit été près du sanctuaire et de l'arche du Testament; il ne doute pas que le Seigneur n'y manifeste sa puissance et sa gloire.

RÉFLEXIONS.

Aux yeux de la foi, le monde est un désert plus affreux que celui de l'Idumée où erroit David. Trouve-t-on, dans le monde, des hommes dignes de ce nom? y trouve-t-on des routes qui conduisent au bonheur? y trouve-t-on des eaux pures et vivifiantes? Cette terre est brûlée par le feu des passions; elle ne reçoit point la rosée du Ciel; elle égare tous ceux qui s'y engagent. Que fait l'homme juste, le véritable imitateur de David, dans une région si aride et si ingrate? Il s'y présente comme dans le sanctuaire de Dieu, et là se manifestent la grandeur, la bonté, la puissance du Très-Haut. Jésus-Christ est venu dans cette terre couverte de ronces, et il y a ouvert la route qui conduit

à la vie; il y a répandu les eaux de sa grâce; il y fait naître, par la force de sa parole, une société de saints. Le monde est demeuré dans son état d'indigence et de stérilité; mais le champ de l'Evangile est devenu fertile en toutes sortes de vertus. Ce champ est encore un désert, si on le compare avec la céleste patrie; mais ce désert est le sanctuaire où Dieu reçoit les hommages de ses fidèles serviteurs : ce champ est un désert par le silence de l'oraison qui y règne, par le calme des passions forcées d'obéir à l'Esprit de Dieu, par la pratique des vertus que le monde méprise parce qu'elles sont sans faste, par l'humilité, la simplicité, la candeur, la charité qui supporte tout, et la patience qui ne se trouble de rien. Dans ce désert tombe la manne du Ciel : et c'est, ô mon Dieu, votre corps adorable et votre sang précieux. Dès le lever de l'aurore vous en nourrissez vos enfans; vous les fortifiez contre les ennemis qu'ils ont à combattre; vous les consolez dans leurs afflictions, vous les soutenez dans leurs foiblesses, vous entretenez dans eux la vie de votre amour. O désert mille fois préférable à la cour des rois! qui me donnera d'y fixer mon séjour? « C'est le paradis, s'écrioit saint Jérôme (1), » tandis que le monde avec tout son éclat est » une prison. »

4. *Parce que votre miséricorde est préférable à la vie même, mes lèvres célébreront vos louanges.*

(1) Ep. 5, ad Heliodor.

NOTES.

Notre version met ici *la vie* au pluriel (*les vies*) parce que ce mot est spirituel dans l'hébreu, et il est pluriel dans ce texte, parce que la *vie* est la complexion de tous nos jours. Cette observation est utile pour nous apprendre à bien user de chacun de nos jours, puisque leur somme compose toute notre vie, et que de notre vie dépend notre état dans l'éternité. Le sens du Prophète est fort clair : *il louera le Seigneur, parce que la miséricorde* et les bienfaits du Seigneur *sont d'un plus grand prix que la vie même.*

RÉFLEXIONS.

Nous aimons nécessairement la vie ; cette inclination naturelle est un don du créateur qui a voulu nous intéresser à la conservation de nos jours. Ce désir de vivre est de plus le cri continuel de l'immortalité. Nous voulons toujours être ; cependant nous sommes sujets à la mort ? Ce désir est-il donc inutile ? non sans doute ; le créateur ne nous l'a pas donné sans raison : il a voulu nous apprendre que nous sommes destinés à une vie meilleure et plus durable que celle-ci. Voilà ce que nous dicte l'amour que nous avons pour la vie. Le Prophète ne l'ignoroit pas ; cependant son esprit s'élève à un objet plus excellent que la vie même. C'est la *miséricorde* de Dieu ; *miséricorde* que nous devons à sa grâce, et qui n'en est pas même distinguée. Ainsi, dans la concurrence de la perte de notre vie, ou de la perte de la grâce de Dieu, il

il n'y a point à balancer ; le sacrifice de notre vie est nécessaire : mais ce sacrifice est le bienfait le plus signalé de la miséricorde divine, puisque Dieu le récompense d'une couronne éternelle.

La grâce de Dieu est préférable à la vie. Que peuvent dire tant d'hommes qui préfèrent les plus légers intérêts à la grâce de Dieu? Cette grâce est préférable à la vie, et le Prophète en bénit le Seigneur ; c'est pour lui le motif le plus pressant pour célébrer les grandeurs de Dieu. Il ne dit pas : *Je vous louerai, Seigneur, parce que vous m'avez donné la vie.* Il ne dit pas même : *Je vous louerai, parce que vous m avez promis une vie éternelle;* mais il dit avec effusion de cœur : *Je chanterai vos louanges, parce que votre grâce est d'un plus grand prix que ma vie* présente et *que ma vie* future. Quelle foi dans cet homme qui précédoit de tant de siècles Jésus-Christ l'auteur et le principe de la grâce ! Il avoit sans doute dans l'esprit cette grande vérité qui touchoit si fort saint Augustin : « l'ame est la vie du corps, et la grâce est la « vie de l'ame. » Si nous devons des louanges à Dieu pour la conservation de notre vie corporelle, combien plus lui en devons-nous quand il nous conserve sa grâce et son amour !

5. *C'est pourquoi je vous bénirai durant ma vie, et je leverai mes mains pour rendre gloire à votre nom.*

NOTES.

Ce verset confirme le précédent ; comme si le Prophète disoit : *Ah ! Seigneur, puisque votre grâce est d'un prix si supérieur à ma vie, je veux vous bénir tant que je vivrai, je veux lever sans cesse mes mains pour glorifier votre saint nom.* L'élévation des mains dans la prière est d'un usage presque aussi ancien que la prière même. On en voit des exemples dans l'histoire d'Abraham, de Moïse, de tous les prophètes ; et l'Apôtre recommande aux fidèles de *lever des mains pures* (1) vers le Seigneur en priant

RÉFLEXIONS.

Voilà le plan que se trace David : c'étoit un roi ; il avoit de grandes affaires et beaucoup d'ennemis. Il ne dit point : Je prendrai des mesures pour régner avec gloire ; je ferai en sorte que mes ennemis soient détruits. Il dit : *Je bénirai le Seigneur* à cause de ses miséricordes ; je m'occuperai du soin de *glorifier son saint nom.* Il ne dit pas non plus, comme tant d'autres infidèles ou insensibles aux bienfaits du Seigneur : J'attendrai mes derniers momens pour abandonner le monde, et pour me tourner vers Dieu : Il dit : *Je le bénirai durant tout le cours de ma vie*, je consacre tous mes jours *à la gloire de son nom.* Il savoit, ce saint Roi, que notre vie est tellement à Dieu, qu'il est toujours en la puissance de Dieu d'en abréger le cours, et d'en accélérer le terme ; que, dans

(1) 1 Tim. 2, 8.

tous les momens, nous devons être prêts à lui en rendre compte ; que la mort est un événement qui n'arrive qu'une fois, et que la mort du réprouvé est un malheur irréparable.

S'il a pensé si solidement tant de siècles avant Jésus-Christ, que devons-nous penser après les avertissemens que nous a donnés tant de fois ce rédempteur des hommes ? Ah ! dit saint Augustin, « il a étendu pour moi ses bras sur » la croix, et je différerois à lever mes mains » vers lui ? Il a donné sa vie pour racheter la » mienne, et je lui refuserois le sacrifice de mes » jours ?

6. *Que mon ame soit comme remplie d'onction, qu'elle soit comme engraissée, et ma bouche s'ouvrira pour vous louer par des chants d'allégresse.*

NOTES.

La plupart traduisent, selon le texte original, par le futur : *Mon ame sera remplie, et comme engraissée.* Ces deux sens sont bons : le premier exprime les désirs du Prophète ; le second marque ce qu'opérera en lui la grâce et la miséricorde de Dieu.

RÉFLEXIONS.

Tous les secrets de la vie spirituelle sont dans cet admirable verset. David étoit dans un désert, abandonné des uns, et persécuté des autres ; cependant il compte jouir des délices les plus abondantes. C'est ce qu'énonce cette onction dont il dit que son ame sera *engraissée*,

Quoi! dans cette terre aride, inculte, déserte, il sera inondé de consolations, il louera le Seigneur par des cantiques d'allégresse? Cela n'a pu se vérifier qu'autant que ce saint Roi savoit le prix des souffrances, et les regardoit comme une des plus grandes faveurs de la main de Dieu. Il fut le prophète et l'image de Jésus-Christ; il avoit déjà une connoissance très-étendue du calice d'amertume que devoit boire cet Homme-Dieu : il s'unissoit d'avance à sa pauvreté, à ses douleurs, à ses humiliations; et son ame goûtoit les avantages de cette sainte union. Oh! quand une ame est dans le désert sans autre ressource que la vue de Jésus-Christ, c'est alors qu'elle peut chanter le cantique de l'amour, qui ne peut être qu'un cantique d'allégresse. Quelle onction se répand dans elle! Son *embonpoint* spirituel, s'il m'est permis de parler ainsi d'après notre Prophète, a tous les caractères de la santé la plus parfaite. Deux sources de vie l'arrosent sans cesse; l'oraison et la communion : l'une et l'autre guérissent ses maux, la fortifient, l'embellissent, la font marcher à grands pas dans la voie de Jésus-Christ. Ce désert, dont celui de David ne fut que la figure, est, selon saint Ephrem, « l'é-
» cole de la prière, le port de l'ame, le champ
» fertile en toutes sortes de bons fruits, le rem-
» part de tous ceux qui combattent pour la cou-
» ronne des Cieux. »

7. *Si je me ressouviens de vous sur ma couche,*

je m'occuperai de vous dès le matin, je penserai que vous êtes mon protecteur.

NOTES.

Le sens naturel de ce verset regarde l'habitude que s'étoit faite le Prophète de penser sérieusement au Seigneur avant que de se livrer au sommeil. Cette pratique lui servoit comme d'avertissement pour se tourner vers Dieu dès le matin, au premier moment de la journée. Il se rappeloit alors que Dieu étoit son défenseur et son asile.

RÉFLEXIONS.

Les saints se conformèrent exactement à l'exemple et à la leçon du saint Roi. Ils portèrent sur leur couche le souvenir de Dieu : et, dès les premiers momens de la journée, ils méditèrent les vérités éternelles. Ils savoient que, si dans le temps du repos on ne s'occupoit de la présence de Dieu, on la perdoit entièrement de vue dans le tumulte des affaires. Ils firent plus encore; ils interrompirent ou abrégèrent leur sommeil, pour se rendre plus promptement et plus souvent auprès de Dieu. Ces hommes de foi avoient appris de bonne heure, dans l'exercice de l'oraison, que tous les momens de leur vie étoient à Dieu, qu'il n'y en avoit pas de plus doux que ceux qu'on passoit avec Dieu, que leur bonheur dans l'éternité dépendoit des soins qu'ils auroient pris, durant leur vie, de méditer la loi de Dieu. En réfléchissant sur les besoins et sur les événemens de la vie, ils voyoient qu'il leur restoit peu de temps pour

avancer l'ouvrage de leur salut. Les ténèbres de l'enfance, la lumière imparfaite de la jeunesse, l'embarras des affaires, la nécessité journalière du sommeil, les contre-temps du monde et de ses rapports, les fléaux de la maladie, les infirmités de la vieillesse, mille distractions involontaires et inévitables parurent aux saints comme autant de taxes imposées sur l'obligation de vivre de Dieu et pour Dieu. Ils rachetèrent donc par les industrieux efforts de leur zèle les débris d'un temps dont le prix leur paroissoit inestimable. Ils consacrèrent une partie du silence de la nuit aux saints exercices de l'oraison; ils prirent sur le repos du corps ce qui leur étoit nécessaire pour maintenir la paix de leur intérieur; ils se plaignirent que le retour de la lumière venoit interrompre leurs délicieuses communications avec Dieu.

Mais de quoi s'occupoit le Prophète, soit sur sa couche, soit aux premiers momens de son réveil? Se livroit-il à l'amertume, en réfléchissant sur ses maux présens et sur ceux qui le menaçoient? Prenoit-il des mesures pour adoucir ou pour abréger son exil? Se proposoit-il de faire repentir un jour ses ennemis des persécutions qu'ils lui faisoient? Loin de cette grande ame tous ces petits ressorts de l'amour-propre. Sa pensée unique étoit que Dieu prenoit sa cause en main, et qu'il se déclaroit son défenseur. Avec cette puissante protection, il disoit, dans un autre de ses cantiques (1) : *Le*

(1) Ps. 26. 1.

Seigneur est ma lumière et mon salut; qui pourrois-je craindre? Le Seigneur est le soutien de ma vie; qui pourra me faire trembler? Voilà une ame préparée à tous les événemens, un cœur armé contre tous les dangers. Ses armes sont l'idée sublime de Dieu, la confiance absolue en Dieu, la conformité parfaite à la volonté de Dieu. O Seigneur! ai-je le moindre trait de ressemblance avec ce saint roi? Ses cantiques m'occupent sans cesse, et ses sentimens n'entrent point dans l'ordre de ma vie; j'admire sa grandeur d'ame et je ne l'imite en rien; je suis moins traversé, moins persécuté que lui, et je me plains amèrement du peu que je souffre. Je suis sans foi, sans confiance, sans amour. O Dieu! soyez mon protecteur contre moi-même, puisque je suis moi-même mon plus grand ennemi.

8. *Je serai transporté de joie à l'ombre de vos ailes: mon ame sera étroitement unie à vous; votre droite m'a soutenu.*

NOTES.

Dans ce verset, le Prophète dit trois choses d'une très-grande importance; la première, qu'il sera à l'abri de tous dangers sous les ailes du Seigneur; la seconde, qu'il est intimement uni à Dieu par la charité; la troisième, qu'il doit cette sainte union à la grâce de Dieu qui l'a prévenu.

RÉFLEXIONS.

L'Ecriture représente souvent la protection divine sous l'emblême de l'oiseau qui couvre et

qui protège ses petits. Ainsi Jésus-Christ dit-il à la malheureuse Jérusalem qu'il a voulu la couvrir de ses ailes. Cette figure montre la tendresse, l'attention, les soins du Père céleste, à l'égard de ses enfans. Le Prophète spécifie la manière dont Dieu le protége : c'est qu'il le couvre de ses ailes, et cette protection *le transporte de joie*. Telle est encore la foi de ce saint homme ; il se regarde comme l'objet des tendres affections de Dieu.

De son côté, il s'attache intimement à Dieu ; il imite, en conservant la même figure, les petits qui ne se séparent point de leur mère, et qui la suivent partout. C'est la charité qui est le lien de cette union. Cette vertu fut dans les saints de l'Ancien Testament, comme dans ceux du Nouveau, quoique l'ancienne loi ne fût pas, comme la nouvelle, une loi d'amour. Jésus-Christ, par l'universalité de ses mérites, a opéré de tout temps dans les saints ; ils ont été justifiés par l'amour dont la foi en Jésus-Christ est le principe. Comme l'Apôtre disoit que rien ne pouvoit le séparer de la charité de Jésus-Christ, le Roi prophète disoit aussi que son amour le tenoit intimement uni à Dieu.

Mais il reconnoissoit en même temps que ce n'étoient point ses mérites qui avoient formé cette union. *Votre main*, Seigneur, ajoutoit-il, *m'a soutenu ;* elle s'est établie sur moi, et j'ai suivi sa direction. Il spécifie même la *droite* de Dieu, pour marquer la grandeur du bienfait, la force de cette grâce, et la solidité de cet appui.

Je trouve ici toute la doctrine du christianisme, toute la science du chrétien, et tout ce qui fera un jour ma condamnation. Je ne vis, ni dans la confiance en Dieu, ni dans la charité de Dieu, ni dans la dépendance de la grâce de Dieu. Je ne sais, ni ce que c'est que de se reposer sous les ailes du Seigneur, ni en quoi consiste l'étroite union avec lui, ni comment je dois me laisser conduire par sa main puissante. Je ne sais du moins ces vérites, que dans une spéculation abstraite, et voilà un homme du désert, un homme persécuté, un homme antérieur de mille ans à Jésus-Christ, qui se conduisoit par ces grands principes. O Seigneur! ces réflexions me confondent; elles ne m'abattent cependant pas : je veux commencer aujourd'hui, et je vous dis, dans toute la sincérité de mon cœur, que mon ame est altérée du désir de vous connoître, de me reposer en vous, et de vous aimer.

9. *Pour ceux* qui me persécutent, *c'est en vain qu'ils cherchent à me faire périr. Ils seront précipités dans les entrailles de la terre; ils tomberont sous le tranchant de l'épée; ils seront la proie des renards.*

NOTES.

David parle ici, ou de ses ennemis visibles, tels que Saül ou Absalon, dont la fin fut très-funeste; ou bien des ennemis de son salut; des puissances de l'enfer, à qui il ne reste que de la honte et du dépit, après avoir échoué contre les justes. Il en

Détournez votre visage de mes péchés, et effacez toutes mes iniquités.

RÉFLEXIONS.

Le Prophète, dit saint Augustin, ne demande pas que Dieu détourne son visage de lui, mais de ses péchés. Quand Dieu tourne son visage vers nos péchés, c'est une marque qu'il le détourne de nous ; et quand il tourne son visage vers nous, c'est une preuve qu'il le détourne ou qu'il veut le détourner de nos péchés. Mais, ajoute ce saint docteur, si Dieu détourne son visage de nos péchés, ne cessons pas pour cela de tourner le nôtre vers ces mêmes iniquités ; plaçons-les toujours devant nous à l'exemple du Prophète : si nous les considérons sans cesse, Dieu ne les considérera plus, et si nous les oublions, Dieu s'en souviendra. Il y a dans ces pensées un fonds d'instruction qu'on ne peut bien sonder que dans l'oraison ; c'est là que je dois me considérer comme pécheur, afin d'obtenir que Dieu me considère comme juste, non de ma propre justice, mais de la justice qu'il aura mise en moi en détruisant le péché qui étoit uniquement de moi.

J'enseignerai aux méchans vos voies, et les impies se convertiront.

RÉFLEXIONS.

Je puis m'écrier ici : Seigneur, que vous êtes admirable dans vos voies ! c'est des plus

grands pécheurs que vous savez tirer votre gloire. Les sentimens de David, manifestés dans ce cantique, sont pour tous les siècles une instruction et un modèle de pénitence. Paul devenu l'apôtre des nations, après avoir persécuté les saints, a laissé dans votre Eglise une preuve incontestable de la vérité du christianisme. Pierre qui vous avoit méconnu, abjuré même si honteusement, a été choisi pour *affermir ses frères*, et pour être le pasteur de tout votre troupeau. La femme pécheresse prosternée à vos pieds nous apprend, par son exemple, qu'il ne faut que vous aimer pour rentrer en grâce avec vous. Combien d'autres, dans le cours des siècles, ont été des vases d'élection, après avoir erré dans les routes de l'iniquité ! O Dieu de miséricorde ! j'ai mille traits de ressemblance avec ces enfans prodigues. Ne leur ressemblerai-je jamais par mon humilité, par ma componction, par la ferveur de mon amour ?

RÉFLEXIONS

SUR QUELQUES

PENSÉES DE SAINT AUGUSTIN.

I.

Qu'est-ce que les hommes aiment au-dessus de tout? la vie. Qu'est-ce qu'ils craignent au-dessus de tout? la mort. Eh bien! qu'ils admirent donc la bonté de Dieu: ils aiment à vivre, et Jésus-Christ leur a promis la vie: ils craignent de mourir, et Jésus-Christ leur a promis la vie éternelle; n'en est-ce pas assez pour nous satisfaire? (*Serm.* 127, *n.°* 2.)

RÉFLEXIONS.

Cette pensée est d'autant plus belle et plus consolante, qu'elle entre dans nos inclinations les plus chères et les plus sensibles. Il ne faut point de raisonnemens pour nous prouver que nous aimons la vie et que nous craignons la mort. L'esprit le plus borné sent cette vérité tout aussi bien que le philosophe le plus éclairé. Or, voilà Jésus-Christ qui promet la vie, et une vie qui ne doit point finir. Cela est à toutes les pages de l'Evangile. Que nous faut-il de plus? Que désirons-nous de plus?

II.

Toute la vie présente comprend trois actes, *naître*, *souffrir*, *mourir*. Jésus-Christ s'y est soumis ; il a changé la scène, et notre sort est présentement de renaître, de ressusciter, et de régner éternellement. (*Serm.* 130, *n.*° 2.)

RÉFLEXIONS.

Cette pensée est vraie dans toutes ses parties. Nous *naissons*, nous *souffrons*, nous *mourons*. Voilà toute notre vie naturelle et humaine. Jésus-Christ s'y est soumis, parce qu'il étoit homme, et qu'il vouloit nous mériter un meilleur état. C'est en effet à lui que nous devons de *renaître* par la grâce, de *ressusciter* par l'opération de la puissance divine, de *régner éternellement*, par la conformité que nous aurons avec Jésus-Christ glorieux et triomphant dans le Ciel. Si nous ne sommes pas touchés de cela, nous n'avons ni le sentiment de notre misère présente, ni la foi du bonheur futur.

III.

O Jésus ! personne ne vous ressemble dans la manière de négocier. Vous nous avez achetés au prix de votre sang, et vous nous rendez après cela ce que vous avez donné pour nous ; nous buvons votre sang qui est le prix de notre rançon. (*Serm.* 130, *n.*° 2.)

RÉFLEXIONS.

Voilà une pensée qui prouve tout à la fois

et que Jésus-Christ a satisfait pour nous au prix de son sang, et qu'il nous a achetés au prix de ce sang précieux, et que dans l'eucharistie, qui est le don qu'il nous a fait, est contenu son véritable sang, et que cette sainte eucharistie est un sacrifice, puisque Jésus-Christ nous y donne le sang qu'il a offert en sacrifice à son Père. Cette pensée d'ailleurs est pleine d'esprit et d'onction. Qu'il est beau, qu'il est touchant de penser qu'en participant à l'eucharistie nous recevons le prix que nous avons coûté! Que l'idée de ce négoce de Jésus-Christ est propre à nous remplir d'amour pour lui!

IV.

L'Apôtre pouvoit dire qu'il se glorifioit dans la sagesse, dans la grandeur, dans la puissance de Jésus-Christ, et il eût dit une vérité; mais il a dit qu'il ne se glorifioit que dans la croix de Jésus-Christ: cela est admirable. Il a mis sa gloire où les philosophes n'ont vu que de la honte et de la confusion. (*Serm.* 160, *n.°* 5.)

RÉFLEXIONS.

Bel éloge de la croix et de saint Paul! contraste merveilleux de la philosophie chrétienne avec la fausse philosophie des prétendus sages du monde! Les philosophes se piquoient de mépriser les richesses, de s'abstenir des plaisirs, de renoncer aux dignités. L'Apôtre pouvoit leur disputer cette gloire; mais il se met tout d'un coup au-dessus d'eux tous, en ne se glorifiant

que de la croix de Jésus-Christ, c'est-à-dire, des humiliations et des opprobres de Jésus-Christ. Ici la vanité des philosophes étoit aux abois : car, selon saint Jérôme, « le philoso-» phe du siècle est un vil esclave de la faveur » du public (1). »

V.

Il faut dire au voluptueux : Pourquoi vous méprisez-vous ? Vous êtes membre de Jésus-Christ, vous êtes le temple du Saint-Esprit. Faut-il, par votre libertinage, vous dégrader vous-même ? (*Serm.* 161, *n.°* 2)

RÉFLEXIONS.

Rien de plus noble que cette pensée : Celui qui livre son corps aux voluptés charnelles se déshonore lui-même. Il est membre de Jésus-Christ, il est le temple du Saint-Esprit. Le corps d'un chrétien est un lieu consacré au culte du Seigneur ; on doit le révérer à peu près comme on révère tous les vases du sanctuaire et tous les ornemens du sacerdoce. Pourquoi l'Eglise traite-t-elle avec respect les corps des chrétiens morts dans sa communion? pourquoi les encense-t-elle comme les châsses des saints? c'est qu'ils ont appartenu à Jésus-Christ et au Saint-Esprit; c'est qu'ils ont encore un rapport très-réel à la bienheureuse immortalité. L'impudique traite son corps comme une chose vile et méprisable : il s'oublie et il se déshonore.

(1) Epist. 54, ad Pammach.

VI.

Jésus-Christ a dit que son *fardeau est léger*. C'est un fardeau, un poids, mais semblable aux plumes dont est revêtu l'oiseau. Ces plumes ont aussi leur poids; mais si l'oiseau le porte, ce poids le porte aussi, car c'est avec ces ailes qu'il s'élève dans l'air. Portons le fardeau de Jésus-Christ, il nous élèvera vers le Ciel. (*Serm.* 164, *n.°* 7.)

RÉFLEXIONS.

Chargeons-nous du fardeau de Jésus-Christ, et nous sentirons la vérité de cette comparaison. Prenons les ailes de l'oraison et de l'amour de Dieu, elles nous porteront jusqu'au trône de Jésus-Christ. La terre ne nous sera plus rien. Pourquoi voulons-nous ramper, et ne pas nous élever? Pourquoi voulons-nous nous décharger du fardeau de Jésus-Christ, pour être écrasés du poids de nos passions? Essayons nos ailes; elles ont plus de force et de légèreté que nous ne croyons.

VII.

Si vous voulez n'être qu'un homme, vous serez menteur et toujours menteur, car il est écrit que *tout homme est menteur*. Soyez revêtu de Jésus-Christ, et vous serez vrai, parce que tout ce que vous direz ne sera plus de vous, mais de la vérité qui sera en vous et qui vous éclairera. (*Serm.* 166, *n.°* 3.)

RÉFLEXIONS.

On est menteur dans ses paroles, dans ses actions, dans ses pensées, on trompe les autres et l'on se trompe soi-même. Pourquoi cela? parce qu'on n'est point revêtu de Jésus-Christ, parce qu'on n'agit, qu'on ne parle et qu'on ne pense point selon l'esprit de Jésus-Christ. Serai-je toujours menteur? oui, si j'agis toujours, si je parle toujours, si je pense toujours en homme. Je n'ai qu'à prendre mon parti sur cela: ou être homme, et menteur; ou vivre de la vie de Jésus-Christ, et être conduit par la vérité. Point de milieu.

VIII.

Ne dites point: Quand sera le dernier jour du monde? Pour tout le genre humain, il est encore fort éloigné, mais pour chacun de nous il est fort près; car pour chacun de nous le jour de notre mort est le dernier jour du monde. (*Serm.* 170, *n.*° 10.).

RÉFLEXIONS.

Qu'importe à chacun de nous que la fin du monde soit proche ou éloignée? Ne nous suffit-il pas de savoir que le jour de notre mort n'est pas loin? Quand le monde devroit finir avec nous, serions-nous plus obligés de nous préparer à la mort que nous ne le sommes, le monde devant encore subsister après nous? Il n'est pas raisonnable de négliger ce qui est près de nous, pour penser à ce qui en est éloigné. Au jour de

notre mort, plus de monde pour nous; cela doit suffire pour le réglement de notre vie.

IX.

Ne nous écartons jamais de la chaleur de l'esprit et de la lumière de la vérité. (*Ibid. n.*° 11.)

RÉFLEXIONS.

Le corps a besoin, pour subsister et pour se conduire, de chaleur et de lumière. il en est de même de l'ame. Sa chaleur est l'amour produit par le Saint-Esprit; sa lumière est la vérité enseignée par Jésus-Christ. Au service du monde, il n'y a ni chaleur spirituelle, ni véritable lumière. Les mondains sont des morts qui marchent, comme dit ailleurs saint Augustin, des aveugles qui cherchent le chemin et qui s'égarent. Pour entretenir *la chaleur de l'esprit*, il faut beaucoup d'oraison, et pour ne pas perdre *la lumière de la vérité*, il faut beaucoup de réflexion. Sans solitude et sans silence, l'une et l'autre est impossible. Le goût d'amour et le goût de vérité se perdent dans la dissipation, dans les affaires, dans les longs discours, dans tout ce qui occupe la plupart des hommes.

X.

Grand mystère! Dieu est au-dessus de tout; vous vous élevez, et vous ne pouvez y atteindre; vous vous humiliez, et il s'abaisse jusqu'à vous. (*Enarr.* 2 *in psalm.* 33, *n.*° 23.)

RÉFLEXIONS.

Ceci est un mystère que la philosophie humaine n'a point connu. Elle s'est piquée de connoître tout, de disputer de tout, même de ce qui concerne Dieu; elle n'est point parvenue à le connoître; il s'est éloigné à mesure qu'elle vouloit s'approcher. L'orgueil la faisoit monter, et Dieu lui échappoit. Enfin l'homme s'est humilié. Jésus-Christ lui en a donné l'exemple, et dès ce moment Dieu s'est communiqué à l'homme. Ainsi, en descendant, l'homme s'est élevé à Dieu; en voulant monter, il a perdu Dieu. Mystère caché en Dieu et dans l'humilité. Mystère révélé aux petits, et dont les sages du monde ne sont pas dignes.

XI.

Le froid de la charité est le silence du cœur: le feu de la charité est le cri du cœur. (*In psalm.* 37, *n.°* 14.

RÉFLEXIONS.

Il y a un silence très-nécessaire à l'ame, c'est le silence des passions; il y a un silence très-préjudiciable à l'ame, c'est le silence de l'amour. Le froid de la charité produit ce dernier silence, et le feu de la charité produit le premier. Le froid de la charité fait que le cœur ne dit pas à Dieu ce qu'il devroit lui dire; et le feu de la charité fait que le cœur crie toujours vers Dieu. Admirable concert de silence et de cri! quand

les passions se taisent, le cœur ne cesse de crier vers son bien-aimé; et dès que ce cri cesse ou qu'il diminue, les passions crient à leur tour, et troublent l'ame. Que mon cœur soit donc toujours dans le silence, et qu'il crie toujours! Qu'il soit en silence pour crier vers Dieu, et qu'il crie vers Dieu pour être en silence! Sainte charité, vous opérez l'un et l'autre.

XII.

Nous n'avons point la vie en ce monde, et nous y souffrons; mais il n'en sera pas ainsi dans la suite, quand Jésus-Christ sera notre vie. Alors nous vivrons sans souffrir. Pour ceux qui veulent avoir la vie en ce monde, il arrivera un jour qu'ils vivront sans fin, et souffriront toujours. (*In psal.* 48, *Serm.* 1, *n.°* 11.)

RÉFLEXIONS.

Il n'y a qu'une vie, celle qui sera en Jésus-Christ dans l'éternité. Sur la terre, ce n'est pas une vie, parce qu'on y souffre; dans l'enfer, c'est une vie plus cruelle que la mort, parce qu'on y souffre toujours. Choisissons entre ses trois états. Voulons-nous vivre un jour avec Jésus-Christ? souffrons ici-bas, et ne vivons pas. Voulons-nous vivre ici-bas, et ne jamais vivre avec Jésus-Christ? nous souffrirons encore, et nous ne vivrons pas. Voulons-nous vivre éternellement dans l'enfer? ce sera une mort continuelle, sans que la mort termine nos souffrances.

XIII.

Nous avons deux ennemis, l'un que nous voyons, l'autre que nous ne voyons pas. Celui que nous voyons, c'est l'homme; celui que nous ne voyons pas, c'est le démon. Aimons l'homme, et gardons-nous du démon. Prions pour l'homme, et prions contre le démon. (*In psal.* 55, *n.°* 4.)

RÉFLEXIONS.

Il est difficile de dire lequel de ces deux ennemis est le plus dangereux; et il est également difficile de dire lequel des deux est le plus aisé à combattre. Il faut se défendre contre l'homme, et l'aimer en se défendant. Ce n'est pas la même chose à l'égard du démon; il faut se défendre sans l'aimer : mais on ne sait pas toujours quand et comment il faut se défendre, car on ne sait pas toujours quand et comment il attaque. Il faut prier pour l'homme, et prier contre le démon. La première de ces deux choses est plus difficile que la seconde, mais elle est aussi plus méritoire; ainsi tout se compense.

XIV.

Ne demandez à Dieu rien qui soit hors de Dieu. Quelque avare que vous soyez, Dieu vous suffit. L'avarice est une passion qui voudroit posséder toute la terre : quand vous y ajouteriez le ciel, celui qui a fait le ciel et la terre est encore plus que l'un et l'autre. (*In psal.* 39, *n.°* 7.)

RÉFLEXIONS.

Ce raisonnement est fort. On prend l'homme avec tous ses désirs. Il voudroit posséder tout; on lui présente toute la terre : il n'est pas content; on lui offre le ciel avec tous les globes qu'il renferme : il n'est pas encore satisfait. Pourquoi? parce que toutes ces choses sont finies, et que ses désirs sont infinis. Enfin on le conduit jusqu'à Dieu, qui a fait le ciel et la terre, et qui est infini; alors le cœur le plus avare doit se trouver rempli. On lui donne celui qui a fait le ciel et la terre, et qui a mis dans le cœur le penchant vers l'infini, et qui se suffit à lui-même, parce qu'il est l'infini. Il ne reste donc plus rien à désirer; il ne reste plus rien à demander que Dieu, et l'amour de Dieu, et la possession de Dieu.

XV.

Quiconque s'engage au service de Dieu, doit compter qu'il vient se mettre sous le pressoir. Il sera foulé, brisé, écrasé, non pour périr dans ce monde, mais pour couler dans les réservoirs de Dieu. (*In psal.* 83, *n.°* 1.)

RÉFLEXIONS.

Cette manière d'exprimer les tribulations de cette vie est énergique, et cependant naturelle. Le pressoir des tribulations est pour tous les hommes, quelques mesures qu'ils prennent pour s'y soustraire. Mais les grandes opérations de

ce pressoir sont pour les saints. Tout contribue à les fouler, à les briser, et ils travaillent eux-mêmes à rendre la pression plus forte. Pourquoi? parce qu'ils savent que le terme de cette torture est d'entrer dans les *celliers* de l'Epoux, comme s'exprime l'épouse des Cantiques. Il ne sort du pressoir où sont mis les mondains qu'un suc amer que Dieu réprouve. Les saints sont remplis de l'onction du Saint-Esprit: leurs fruits sont mûrs, et au temps de la récolte, le père de famille les recueille avec complaisance.

XVI.

Qu'est-ce que la plus longue vie de l'homme en comparaison de l'éternité de Dieu? Voulez-vous être patient? considérez Dieu dans son éternité. Ce qui nous rend impatiens, c'est le peu de durée de nos jours : nous voudrions voir la consommation de tout. Dieu, qui est éternel, fait chaque chose en son temps. Il attend, il ne se presse pas. Imitez sa longanimité. Joignez votre cœur à son éternité, et vous n'aurez d'empressement sur rien; vous serez, en quelque sorte, éternel comme Dieu. (*In ps.* 91, *n.°* 8.

RÉFLEXIONS.

Je m'afflige des événemens; je m'alarme des scandales; je voudrois que tout fût rétabli dans l'ordre, et être témoin même de ce rétablissement. Vains désirs, qui marquent deux choses, et la précipitation de mon cœur, et le peu d'idée que j'ai de l'éternité de Dieu. Je dois dire : Dieu

est éternel, il saura faire tout quand sa sagesse l'ordonnera. Rien ne peut lui échapper. Tôt ou tard il fera justice ou miséricorde. Ce n'est pas en cette vie que tout doit être consommé, c'est dans la vie future : patience, longanimité, tranquillité, confiance et conformité ; Dieu est éternel.

RÉFLEXIONS
SUR LES MAXIMES
DE M. DE BERNIÈRES (1).

I. Je *ne puis connoître mon néant ni ma pauvreté par toutes mes lumières.*

Il y a une sorte d'infini dans le néant de la créature, et cet infini est en quelque manière plus incompréhensible que celui de Dieu. J'ai du moins quelque idée d'un être éternel et source de toutes les perfections, au lieu que je ne saisis le néant de la créature par aucun endroit. Elle n'a pu se donner l'existence, elle ne peut se la conserver; elle opère sans savoir ce qui est nécessaire pour opérer; elle ne connoît ni l'économie animale de son corps, ni les qualités de son ame, ni l'union de cette ame avec son corps; elle est sujette à avoir des pensées qu'elle ne voudroit pas avoir, et des sentimens qu'elle réprouve; elle s'attache à des biens qui ne peuvent la satisfaire, et elle est comme aveugle par rapport au seul bien qui peut la rendre heu-

(1) Ces maximes sont tirées des Œuvres spirituelles de M. de Bernières-Louvigny, trésorier de France à Caen, mort saintement en 1657.

reuse ; elle a des désirs frivoles et des goûts déraisonnables : elle pèche, et tombe par là dans un état pire que le néant ; car il vaudroit mieux ne pas être que d'être rebelle à Dieu, et de mériter la damnation éternelle. Si je voulois tenir compte des inepties de l'enfance, des fougues de la jeunesse, des désirs violens de l'âge mûr, des infirmités de la vieillesse ; si je pensois aux bizarreries des songes, aux douleurs de la maladie, aux syndérèses de la conscience, aux terreurs de la mort, aux besoins continuels d'appui, de consolation, de soulagement, aux épreuves de la calomnie, aux fureurs de l'envie, aux vicissitudes de la fortune, aux remords du passé, aux ennuis du présent, aux craintes du futur, je ne trouverois partout qu'abîme de néant. Dieu seul peut sonder cette profondeur ; encore ne la sonde-t-il pas en elle-même, car elle n'est rien ; il ne la connoît que par opposition à sa plénitude et à son infinité. Oh ! qu'il y a donc d'abus dans la créature qui s'estime ; qu'il y a d'aveuglement dans l'homme qui se glorifie !

II. *Je dois honorer les grandeurs de la divinité par mes petitesses.*

Cela ne signifie pas que je dois me complaire dans ma méchanceté pour être d'autant plus convaincu de la suprême bonté et perfection de Dieu. Le sens de ces paroles est que je dois reconnoître les grandeurs de Dieu par l'opposition entière et absolue qu'elles ont avec mes

petitesses. Je ne suis rien, et Dieu est tout. Je dois avouer que je ne suis rien, et par là j'honorerai le tout de Dieu. Quand l'homme croit être quelque chose, il soustrait ce quelque chose à Dieu qui est tout. Je sais bien qu'en croyant être quelque chose, l'homme ne croit pas être l'infini; mais ce quelque chose que l'homme croit être, appartient à l'infini qui est en Dieu seul. Quand l'homme, par exemple, se glorifie de sa science, il prive Dieu en quelque sorte du droit d'être seul toute science et toute connoissance; au lieu que quand l'homme reconnoît qu'il ne sait rien, il laisse à Dieu seul le droit de savoir et de connoître tout. Je ne puis trop me concentrer dans cette pensée : *Je ne suis rien;* elle seule peut honorer Dieu comme il mérite de l'être.

III. *Je suis tout à Dieu.*

Cette maxime paroît fort simple, et est avouée de tout le monde, de ceux mêmes qui réfléchissent le moins sur leur salut; mais les conséquences qu'elle entraîne sont connues de peu de personnes. On dit de bouche : *Je suis tout à Dieu*, et dans la pratique, on dit : Je ne suis point à Dieu, je suis à tout autre qu'à Dieu, je suis à mes goûts, à mes plaisirs, à mon ambition, à mes biens, à ma réputation, à mon amour-propre. Un homme tout à Dieu ne réfléchit sur les créatures que pour trouver Dieu dans elles, et il n'aime les créatures que dans le rapport qu'elles ont à Dieu. Si je suis tout à Dieu, je me

dois tout à Dieu. Je ne dois vivre que pour Dieu; je dois dire comme l'Apôtre : *Je vis, non je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (1).

IV. *J'ai offensé le Dieu vivant.*

La vie de Dieu est l'être de Dieu. Il est infini, parce qu'il est vie et source de la vie. S'il y avoit quelque chose qui ne fût pas en lui, cette chose auroit vie indépendamment de Dieu, et Dieu ne seroit pas toute vie : s'il est donc toute vie, et si tout a vie en lui, il doit être infini ; car qui dit tout, dit infini. Quand j'ai péché, j'ai attaqué la vie de Dieu ; je me suis révolté contre ses attributs qui sont sa vie; j'ai posé une œuvre de mort, une œuvre qui répugne à la vie de Dieu ; c'est pourquoi Dieu condamne et punit le péché. Il lui est aussi impossible de ne pas punir le péché, qu'il lui est impossible de ne pas avoir la vie en lui. C'est cette vie de Dieu qui établit le jugement de Dieu, et qui détermine les peines des réprouvés. Il est impossible d'échapper à ce vengeur ; il faut apaiser sa colère ou subir les arrêts de sa justice.

V. *Je suis peu touché de mes péchés, et cela vient de mon peu de foi.*

Il y a soixante-cinq ans que j'existe, et tout autant que Dieu est en moi ; cependant il y a plus d'un demi-siècle que j'offense Dieu, et je l'offense chez lui-même, puisque Dieu n'a pas cessé d'être en moi. Il y a donc plus d'un demi-

(1) Gal. 2. 20.

siècle que je contredis ma foi, plus d'un demi-siècle que je ne vis pas en chrétien, pas même en homme raisonnable ; car la raison m'enseigne que Dieu est en moi comme dans tous les autres êtres : elle m'enseigne par conséquent que j'ai offensé Dieu chez Dieu même, que je n'ai ni respecté sa présence, ni craint ses jugemens, ni fait cas de son amour. Que ferai-je pour réparer ce demi-siècle de révoltes ? Je n'en sais rien, Seigneur ; car mes péchés surpassent le nombre des cheveux de ma tête : ils me courbent vers la terre : ils obscurcissent toutes mes facultés. Voici cependant ce que vous m'inspirez : vie de foi, vie d'oraison, vie d'amour, vie d'union avec votre sainte volonté.

VI. *Je sens en moi quatre choses, qui sont l'effet du péché originel :* 1.° *pente continuelle à m'éloigner de Dieu ;* 2.° *difficulté de penser à lui ; plus grande difficulté encore à me voir en lui ;* 3.° *penchant continuel vers les créatures.*

Voilà les sources de toutes mes misères ; car mon bonheur seroit de demeurer très-uni à Dieu, de penser continuellement à lui, de me tenir dans une grande séparation des objets créés. Le péché originel a fait sortir l'homme de la plénitude de Dieu, non quant à l'existence et à la conservation, car c'est le droit de Dieu de remplir tout ; mais l'homme est sorti de cette plénitude quant à son occupation intérieure. Le penchant vers les créatures a pris la place du penchant vers le créateur, quoiqu'il soit

l'auteur de tous les biens. Il n'y a donc que l'oraison fréquente qui puisse rétablir cette plénitude dans l'homme.

VII. *Je n'ai point eu jusqu'ici une vraie idée du péché. Cette idée se prend au Calvaire. Les saints voient toutes choses dans l'essence de Dieu; et je dois voir toute la malice du péché dans Jésus mourant.*

Voici deux infinités, l'essence de Dieu, et la mort de Jésus-Christ; dans l'une sont tous les biens, dans l'autre toutes les douleurs, toutes les humiliations. Je crois qu'il est plus aisé d'avoir quelque idée du bonheur des saints abîmés dans l'essence de Dieu, qu'il ne l'est de connoître la malice du péché en le comparant avec les tourmens et les anéantissemens de Jésus-Christ. Le péché est cause de la mort d'un Dieu; et quelle mort? la plus douloureuse et la plus ignominieuse. Qu'est-ce donc que le péché? d'où vient-il? que prétend-il? où aboutit-il? Le péché vient de ce que l'homme ne s'applique pas à connoître les droits de Dieu sur lui, qu'il oublie les bienfaits dont Dieu le comble sans cesse, et qu'il prodigue aux créatures un amour qui n'est dû qu'à Dieu. J'ai beau vouloir m'excuser sur mes sens, sur ma foiblesse, sur mes penchans, sur les occasions, sur les tentations; je suis coupable pour n'avoir pas considéré ce que je dois à Dieu, et comment je suis tout à Dieu, et qu'il n'y a rien que je ne tienne de Dieu, et que nul objet ne mé-

rite d'être préféré à Dieu. Si je n'étois pas inexcusable, Dieu n'auroit pas exigé de son Fils des satisfactions si étranges; et si je n'avois pas abusé de ma liberté, il n'auroit pas fallu la mort d'un Dieu pour me réconcilier avec Dieu. C'est dans cet abus de ma liberté que consiste la malice énorme du péché. Si cette malice n'est pas infinie en elle-même, elle l'est par rapport à l'objet infini que j'ai offensé, et c'est cet objet infini dont il a fallu réparer la gloire. Jésus-Christ seul a pu opérer cette merveille : et c'est ce qui l'élève à mes yeux sur le Calvaire. Malice du péché, abîme impénétrable, je ne l'aurois pas connue sans le grand spectacle de la croix; et avec ce spectacle même, je suis encore bien aveugle sur mes iniquités.

VIII. *Je trouve en Jésus-Christ tout ce qui me manque; amour, contrition, anéantissement, et satisfaction pour mes péchés.*

Quand je pense à me confesser, je dois considérer que c'est une action qui demande de moi de la contrition, de l'amour, de l'anéantissement, et un vrai désir de satisfaire pour mes péchés. Mais comment pourrois-je remplir toutes ces considérations? j'ai le cœur dur comme un rocher; j'ai le cœur froid comme de la glace; j'ai le cœur haut comme les montagnes; j'ai le cœur sensuel, et le corps ennemi de toute mortification. Voici cependant un autre moi-même, et un moi-même très en grand, très en beau, très en tout genre de perfection,

qui possède tout ce que je n'ai pas. C'est Jésus-Christ : il veut bien que je sois une même chose avec lui. Que ferai-je ? J'offrirai à Dieu sa contrition, elle fut immense au Jardin ; son amour, il fut infini depuis le premier instant de sa vie ; son anéantissement, il fut au point de le réduire à l'état d'un ver de terre ; ses satisfactions, elles furent capables de racheter mille mondes. Je crois que ma confession sera bonne, si je suis dans ces dispositions.

IX. *Je cherche la source principale de mes désordres, et je trouve que c'est la mauvaise habitude de m'engager, sans avoir fait oraison, à des choses que Dieu ne veut pas de moi.*

Il est à croire que cette observation paroîtroit frivole à la plupart de ceux mêmes qui font profession de piété. Ils disent que leurs désordres viennent des tentations, de leurs passions, de leurs affaires, de leurs sociétés, etc. Mais ces causes ne sont qu'accessoires, et comme indirectes : si ces hommes, qui se piquent de piété, étoient adonnés à l'oraison, rien ne les détourneroit du service de Dieu, et tous les orages du monde se dissiperoient comme d'eux-mêmes. On entre dans des affaires sans oraison, et Dieu ne veut point ces affaires. On se lie à des amis vrais ou prétendus sans oraison, et Dieu n'approuve point ces amitiés. On se voue à de prétendues bonnes œuvres sans oraison, et Dieu ne veut de nous que la solitude, ou bien d'autres entreprises plus relatives

à sa gloire. On étudie, on écrit, on prêche, on compose, on récite des prières vocales, on assiste au saint sacrifice sans oraison, et l'on sort de tous ces exercices distrait, sec, froid, sans onction et sans force. On accumule mille péchés dans ces œuvres, d'ailleurs excellentes, parce que l'oraison n'en est point l'ame. Dire au monde entier qu'il se perd par défaut d'oraison, ce seroit tout à la fois dire une vérité et se faire siffler. Mon Dieu ! que la voie d'oraison est bonne, nécessaire, facile, agréable, et qu'elle est peu connue !

X. *Je n'ai jamais conçu que la vigueur de l'ame dépend de l'oraison, et ne se maintient que par l'oraison.*

J'ai bien quelque idée de la vigueur de l'ame, parce que j'aime ce qui est vrai, ce qui est beau, ce qui est fort, ce qui est généreux, ce qui exclut toute timidité et toute langueur. Mais je n'ai point su où cette vigueur pouvoit se puiser. J'ai cru qu'il suffisoit de m'enhardir, et de mépriser les dangers. Abus né de l'orgueil. En faisant oraison, j'aurois acquis ce ressort intérieur qui donne à l'ame une activité continuelle, qui la rend propre à fouler le monde aux pieds et à s'élever vers Dieu. Dans l'oraison, l'Esprit saint accumule une multitude de motifs, de sentimens, de vues, de lumières, qui sont comme autant de petits arcs dont est formé le ressort général de l'ame. Dans une montre, ce qu'on appelle le ressort spiral est com-

posé de plusieurs volutes qu'on bande en montant la machine, et qui en se développant font aller toutes les roues, d'où résulte toute la marche de cette horloge. C'est aussi l'oraison qui monte notre ame, et qui la met en état de gouverner tous les mouvemens de l'intérieur. Si l'on ne remonte souvent cette sorte de machine tout deviendra inutile et sans effet. Il faut gouverner le cœur humain comme ces mauvaises montres qui ne vont guère qu'au doigt et à l'œil. Si vous les abandonnez deux heures de suite, elles s'éloignent de la marche du soleil. Si je ne veille par l'oraison sur mon intérieur, tout se détraquera. Oh! que l'oraison est puissante pour régler cette infinité de mouvemens qui sont en moi! Oh! que je suis un mauvais ménager de mon temps et de mes affections, si je néglige l'oraison, ou si je la fais mal!

XI. *Je n'ai point de plus grand ouvrage à faire que celui de me détacher de moi-même.*

Si le plus grand ouvrage de l'homme est son salut, et si, pour parvenir au salut, il doit être détaché de soi-même, il s'ensuit que ce détachement est une opération aussi importante que le salut même : on juge de l'importance d'un moyen par celle de la fin. Ici la fin est ce qu'il y a de plus nécessaire à l'homme, par conséquent le moyen est d'une égale nécessité. Or, ce moyen ne peut être que le détachement de soi-même, le renoncement à soi-même. Jésus-Christ a dit que celui qui veut le suivre, doit

se renoncer et porter sa croix. Puis-je douter que pour parvenir au salut, je ne doive suivre Jésus-Christ ; mais le suivrai-je sans me renoncer et porter ma croix ? cela est impossible : la parole de cet Homme-Dieu est claire et sans équivoque. Je n'ai donc qu'à voir ce qui m'attache à moi-même et travailler sur ce fonds, non un jour, non un mois, non une année, mais durant le cours de toute ma vie.

XII. *Je dois me défier de la raison purement humaine : rien n'éloigne plus de la perfection.*

La raison en elle-même est bien un don de Dieu ; mais la raison affoiblie et obscurcie par le péché, est une misère de notre nature : et telle est la raison purement humaine. Jésus-Christ est venu réparer et rétablir la vraie raison ; mais comment ? par la folie de la croix, par la science des tribulations, de la pauvreté et du mépris, par l'anéantissement de tout ce qu'il y a de purement humain dans moi. Quand on veut tendre à la perfection, c'est la croix qu'il faut consulter, et non la raison purement humaine. Je sens très-bien cela, j'en ferois peut-être des leçons aux autres, et dans la pratique je l'oublie, je laisse rentrer la raison, la fausse raison qui me séduit, et qui me guide pour me faire aboutir au précipice. Sainte folie de la croix, prenez la place de cette orgueilleuse raison. Faites que je me défie d'elle en tout, et que je me confie en vous sans exception, sans

délai, sans retour sur ce qu'il y a eu d'humain dans toute ma conduite.

XIII. *Je tends toujours par moi-même à la corruption et au relâchement.*

Cette vérité me paroît si sensible que je la mets au rang des choses que je sais le mieux. Je tends à la corruption par la facilité que j'ai à rappeler les vanités et les plaisirs du monde. Je tends au relâchement par la liberté que je prends, sous le moindre prétexte, de diminuer, de suspendre, de supprimer, d'altérer mes exercices de piété, l'oraison surtout, ce moyen de salut si nécessaire. Cette tendance au mal, et cet éloignement du bien, doit m'humilier plus que tout autre défaut, toute autre misère, tout autre égarement que je remarque en moi; c'est la source de ma tiédeur, de mes troubles, de mon inconstance, de mes discours inconsidérés, de mes pensées déréglées, de mes résolutions imprudentes. Je ne sais point d'autre remède à cette tendance, que l'oraison de foi, que la vie de foi, que la considération fréquente de Jésus-Christ, que l'union avec le tout de Dieu. Seigneur, soyez dans mon cœur comme le contre-poids de ce malheureux penchant.

XIV. *Je suis occupé des créatures et désoccupé de Dieu.*

Le rien des créatures remplit mon imagination, absorbe mes pensées, et le tout de Dieu ne m'effleure seulement pas. Voilà un renverse-

ment étrange. Dieu ne s'allie point avec les créatures ; il veut être seul dans mon ame, et que mon ame soit seule avec lui ; seul à seul, un à un, deux mots qui renferment un grand sens, et que je devrois méditer sans cesse. Une des choses les plus surprenantes, c'est que je m'ennuie avec Dieu, qui de toute éternité s'occupe de lui-même, et qui occupe et occupera éternellement les anges et les saints : c'est que ma foi est sans ressort et sans activité. J'ouvre au hasard les Livres saints, et je trouve ce beau passage de l'Apôtre : *Voici le testament, dit le Seigneur, que j'établirai avec Israël : je graverai mes lois dans son cœur et dans son esprit ; je serai son Dieu, et il sera mon peuple ; tous depuis le plus petit jusqu'au plus grand me connoîtront.* (1) Si ce testament est pour moi, pourquoi suis-je désoccupé de Dieu? pourquoi Dieu seul ne me gouverne-t-il pas? pourquoi n'est-il pas à moi, et ne suis-je pas à lui?

XV. Je n'ai jamais compris le sens de ces belles paroles : *Le monde m'est crucifié, et je suis crucifié au monde* (2).

L'Apôtre veut dire qu'à ses yeux le monde est comme un malfaiteur mis en croix, qu'il a horreur du monde comme on a horreur du gibet et de tous les scélérats qui y sont condamnés. Il veut dire, dans le même sens, qu'il est aux yeux du monde comme un coupable condamné au dernier supplice ; objet d'horreur à

(1) Hebr. 8. 10, 11. — (2) Galat. 4. 14.

son tour à l'égard du monde et de ceux qui sont livrés aux plaisirs, aux vanités, au luxe et à la cupidité du monde. Voilà un mur de division bien haut entre Paul et le monde. Il étoit impossible que Paul ne fît pas la guerre au monde, et que le monde ne la fît pas à Paul. Ce qui me touche, c'est, 1.° que cette explication de son texte est littérale et directe, prise selon toute la force des termes; 2.° que saint Paul n'a pas pu se tromper dans le jugement qu'il porte du monde; 3.° que, malgré ce jugement, qui est l'oracle de la vérité, tant de chrétiens soient attachés au monde, que le monde soit leur idole, et qu'ils soient les idoles du monde. Si je veux être chrétien, comme le fut l'Apôtre, je dois prendre ses sentimens par rapport au monde; je dois m'éloigner de lui, comme on s'éloigne de ces lieux funestes où sont esposés les cadavres des suppliciés. Il s'éloignera de moi dans la même proportion, et alors le monde et moi nous serons dans le vrai point de vue du christianisme.

XVI. *Je suis étonné que les lumières de la grâce entrent si difficilement dans mon ame : c'est que je suis trop rempli des créatures.*

Quand on remplit une chambre de tant d'effets que les croisées mêmes en soient offusquées, le soleil n'y pénètre point ou y pénètre peu; ôtez ces meubles, dégagez ces fenêtres, et la lumière se répandra partout. Une ame pleine des affaires du monde est entièrement fermée à la grâce. No-

tre-Seigneur frappe bien de temps en temps à la porte, il sollicite l'entrée, il demande à être admis dans cet intérieur; mais toutes les facultés de l'homme sont occupées ailleurs, elles ne font pas même attention à l'Epoux qui frappe. Vient le dernier moment, quand le monde disparoît et que toutes ses illusions cessent, alors du moins il faudroit ouvrir; mais comment débarrasser l'entrée de toutes les passions qui l'assiégent: on n'a ni le temps, ni l'usage de cette sorte d'affaire, la plus importante cependant de toutes celles qu'on peut avoir en ce monde. La grâce n'entre point, et l'on meurt dans les ténèbres qui préparent celles où le serviteur inutile est jeté par l'ordre de son maître: ténèbres désormais éternelles, et dont il est impossible de se délivrer. Oh! que l'occupation des créatures est funeste! qu'il est nécessaire d'entrer dans la solitude, Seigneur, pour recevoir les impressions de votre grâce!

XVII. J'apprends aujourd'hui une grande vérité, c'est que *les satisfactions des mondains et des sensuels ne vont jamais jusqu'au fond de l'ame, et qu'au contraire la joie des ames crucifiées est dans l'intérieur.*

Il y a des satisfactions criminelles; comment iroient-elles au fond de l'ame, qui réclame contre le crime? Tandis que les sens sont enivrés de plaisirs, la conscience est troublée, par conséquent point de satisfaction vraiment intérieure. Il y a des satisfactions comme indifférentes, tel-

les que la conversation d'un ami, la promenade, le spectacle d'un beau palais, d'un beau pays; et ces petits plaisirs sont passagers; on les goûte un moment, mais l'impression qu'ils font s'envole, ils n'occupent même l'ame que médiocrement : si l'on a quelque chagrin, ils ne le calment pas; si l'on désire quelque chose, ils ne sont pas analogues à ce désir, et ils ne le rassasient pas. Il y a des satisfactions qu'on se procure par une sorte de goût dominant, telles que la passion d'étudier et de savoir, celle de voyager, celle de briller dans certaines sociétés, et je défie qu'aucun de ceux qui se livrent à ces sortes de penchant, soit satisfait, lorsqu'il jouit de ce qu'il désire. Le savant est toujours inquiet de ce qu'il ne sait pas, ou du succès que doivent avoir ses connoissances; le voyageur éprouve mille soins et des contre-temps sans nombre dans ses courses; l'homme de société s'ennuie dans les cercles où il est le plus fêté, et il ne l'est jamais autant qu'il le désire, et il rencontre partout des choses ou des personnes qui blessent sa vanité. Le fond de l'ame est vide au milieu de la jouissance la plus complète, et ce prétendu riche en satisfaction est en effet un pauvre qui mendie toujours et n'est jamais content. Enfin, il y a eu des philosophes qui prétendoient se satisfaire par la pratique des vertus purement humaines. Ils disoient que la pure beauté de la vertu les rendoit heureux. Ces prétendus sages étoient peut-être les plus sots et les plus malheureux de tous; car ils s'abste-

noient de beaucoup de plaisirs pour se repaître de la chimère d'une vertu qui ne leur rendoit rien. C'étoient des pauvres orgueilleux, la plupart bilieux et misanthropes, preuve que leur ame ne jouissoit d'aucune satisfaction véritable. La vertu seule, sans rapport à l'Etre suprême qui l'agrée et qui la récompense, est un mets sans assaisonnement, un diamant brut, une beauté sans éclat, et un trésor sans utilité. Au contraire, ô mon Dieu, votre amour, même au milieu des croix, remplit l'ame jusque dans son fond le plus intime; point d'ennui, point de trouble, point de reproches de l'intérieur. Oh! il n'y a que la vue de votre essence infinie dans le Ciel, qui soit au-dessus de ce bien, vrai paradis des ames saintes, délices pures dont vous êtes l'auteur, l'objet, le terme et le rémunérateur. Quand connoîtrai-je le fond de l'ame rempli du saint amour? quand éprouverai-je la vérité de cet oracle du Prophète: *Ce n'est que dans la demeure des justes qu'on entend les cris d'une véritable joie, parce que c'est la joie du salut*(1).

XVIII. Je ne puis douter de cette vérité, qui est que *plus je serai élevé en oraison, plus l'équipage de ma grâce doit croître, et son train doit grossir, c'est-à-dire, le mépris et la pauvreté.*

Cela n'est pas exprimé dans un style bien noble, mais le sens qui y est renfermé me paroît admirable, et digne de m'occuper long-temps. Quand on s'élève à Jésus-Christ, par l'orai-

(1) Ps. 117. 15.

son, on prend les inclinations de Jésus-Christ, on se conforme à la vie de Jésus-Christ, et voilà cette grâce qui découle de l'oraison. Mais cette grâce ressemble à la dignité qui environne les rois et les grands, elle traîne après elle un équipage digne d'elle, un train analogue à ce qu'elle est. Et quel est cet équipage, ce train? Je n'ai qu'à considérer Jésus-Christ, qui est le roi auquel je dois me conformer : ah! depuis sa crêche jusqu'au Calvaire, il n'a paru que dans la pauvreté, dans les humiliations, dans la contradiction, dans les souffrances. Ce fut là tout l'appareil de sa dignité, et tel doit être le mien, puisque sa dignité m'est commune, et qu'il a daigné m'en faire part. Si je m'applique constamment à l'oraison, je connoîtrai l'importance et la beauté de cet *équipage*, l'éclat de ce *train*. Les grands se procurent des équipages chez les marchands et chez les artistes; avec de l'argent ils se trouvent bientôt pourvus de tout ce qui relève l'éclat de leur maison et de tout ce qui les environne. Je trouverai tout l'équipage de Jésus-Christ dans l'oraison; c'est là le magasin d'où je tirerai tout ce qui m'est nécessaire. D'abord j'y prendrai la connoissance de ma misère : cette étoffe est fort précieuse, et c'est elle qui doit entrer dans tous mes ameublemens. Ensuite je choisirai quelque chose de plus riche, savoir l'amour de l'abjection et du mépris : peu de gens emploient cette magnificence dans leur train; mais un disciple de Jésus-Christ doit s'en parer, et tous les jours il doit ajouter quelque chose

à cette parure. Je trouverai après cela, dans l'oraison, le goût de la pauvreté qui s'assortit si bien avec l'amour du mépris : l'achat de ce meuble se fait par voie de retranchement si l'on est riche, et par voie de patience si l'on est pauvre. De là je passerai à l'acquisition d'une très-excellente fourniture de souffrances, soit corporelles dans les maladies, soit spirituelles dans la dépendance des autres, dans la privation de la patrie, des amis, des conseils, dans les épreuves du côté de l'intérieur : ce train est magnifique, et n'est recherché que de très-peu d'ames généreuses qui ont bien étudié Jésus-Christ. Voilà ce que l'oraison me fournira ; et plus je m'y appliquerai, plus elle sera libérale à mon égard : je dois y regarder sans cesse Jésus-Christ ; c'est lui qui dispense les trésors de l'oraison, et c'est lui qui empêche que ces trésors ne s'épuisent. O oraison, ô Jésus-Christ, ô richesses de l'un et de l'autre!

XIX. *Je déshonore la vérité de Dieu.* Comment cela? J'ai toujours aimé la vérité, j'ai toujours eu un grand respect pour la vérité de Dieu. Illusion pure. Je suis faux à l'égard de moi et à l'égard de Dieu. Mais, encore une fois, comment cela? C'est que je crois de moi le bien qui n'est pas, et que je veux être estimé des autres tel que je ne suis pas. Voilà des mensonges qui déplaisent à Dieu, qui contredisent sa souveraine vérité, qui, par conséquent, la déshonorent. Si j'avois aimé la vérité, j'aurois

tâché de prendre de moi-même l'idée que Dieu en a, et je me serois méprisé beaucoup, parce que Dieu ne voit en moi que des misères, des foiblesses, des iniquités, et la plus grande de toutes qui est ma vanité. L'Apôtre m'avoit dit *de me revêtir de l'homme nouveau tel qu'il a été créé de Dieu dans la justice, et dans la sainteté de la vérité* (1). J'ai perverti cet ordre, j'ai vécu dans la fausseté du vieil homme; et cette fausseté est un crime, puisque la vérité est sainte et compagne de la justice. Pour rentrer dans le chemin de la vérité, je dois donc embrasser la sainte humilité; je dois me voir tel que je suis aux yeux de Dieu, rien pur et moins que rien, puisque j'ai péché et que je pèche encore tous les jours. On m'a dit de me jeter dans l'abîme; je n'en vois point d'autre que celui d'une très-profonde humilité : je serai là dans la vérité, et si le monde contribue à me creuser cet abîme, je le regarderai en cela comme vrai, tout faux qu'il est d'ailleurs.

XX. Je cherche quelquefois dans les livres de piété des maximes qui me touchent : en voici une qui me confond, c'est que *la leçon du mépris est la plus belle leçon du christianisme.*

Cette leçon n'a été donnée ni par les philosophes, ni par les législateurs, ni par les politiques, ni par les pères à leurs enfans, ni par les consolateurs à leurs amis; elle est de Jésus-Christ seul qui dit : *Heureux les pauvres d'es-*

(1) Ephes. 4. 24.

prit;

prit ; heureux ceux qui souffrent persécution ; elle a été mise en pratique par les apôtres qui se réjouissoient des affronts, et qui se glorifioient d'être regardés comme la *balaure du monde.* La vérité de cette leçon est fondée sur ce que nous ne sommes que misère, et que la juste évaluation de ce que nous valons est *rien.* Quand un homme en est venu au point d'aimer le mépris, le monde ne peut plus lui nuire, et il est aussi supérieur à ses propres passions, dont la plus forte et la plus dangereuse est l'estime de nous-mêmes. Cette leçon du mépris s'enseigne à l'école de Jésus-Christ et dans l'oraison. Il n'est point difficile de s'humilier en la présence de Dieu ; il arrive assez souvent qu'au sortir de l'oraison on se sent plein d'ardeur pour le mépris et l'humiliation ; mais dans les détails de la vie ce sentiment perd sa force, on retourne à son fonds de vanité ; un mot désobligeant qu'on nous dit, un reproche qu'on nous fait, ranime toute notre sensibilité, et dissipe tout notre système d'humilité. Quel remède à cela ? point d'autre que de retourner à l'oraison, et de nous y fortifier contre les rechutes, de nous aguerrir contre ce monstre d'orgueil, de tirer parti de notre amour-propre pour nous connoître, nous mépriser, et désirer que les autres nous méprisent. Ce désir est une gr
lière qu'il faut demander avec instan
larmes. Il faut se représenter souve
du péché qu'on a commis, et '
Jésus-Christ qui est l'innoce

toujours des prétentions à l'estime de ces sortes de personnes : c'est ce qui fait que quand elles nous reprochent nos fautes, nous sommes très-sensibles à ce reproche, que nous nous excusons, que nous crions quelquefois à l'injustice. Voilà l'amour-propre tout entier. Celui donc qui est bien aise d'être connu plein de défauts, non simplement de ses amis, mais de ses ennemis mêmes, est un homme véritablement droit, sincère, et d'une humilité évangélique. Il faut aimer extrêmement la vérité pour en venir là. Si je suis vrai, je dois être bien aise d'être connu tel que je suis. Il est vrai que la plupart des hommes abuseront de ces aveux, qu'ils prendront les choses au pied de la lettre, et qu'ils me mépriseront en proportion des connoissances que je leur aurai données ; mais ce sera un gain pour moi, parce que le trésor de mon humiliation grossira par ce moyen, et que plus je serai humilié, plus j'aurai de ressemblance avec Jésus-Christ et avec les saints.

XXIII. Je goûte cette pensée : *Il n'y a point de tyrannie plus grande que celle de la grâce dans une ame où elle a dessein de former Jésus-Christ.*[1]

Ce mot *de tyrannie* doit être pris du côté de la force et non du côté de l'injustice. La grâce entrant dans une ame, y exerce un empire absolu. Plus on est déterminé à se conformer à Jésus-Christ, plus la grâce exige, plus elle presse, plus elle commande de sacrifices. Jésus-

Christ est un conquérant qui détruit tout ce qui lui résiste. Oh! que les hommes vraiment spirituels éprouvent bien cette vérité! Je crois qu'on peut envisager la grâce opérant ces grandes conquêtes dans l'apôtre saint Paul. Il fut non-seulement terrassé une fois, mais toute sa vie conduit avec empire par l'amour de Jésus-Christ qui le pressoit, qui le subjuguoit, qui lui faisoit entreprendre des choses supérieures aux forces humaines. Je ne puis bien exprimer l'état de ce saint Apôtre; il avoit *regimbé contre l'éperon*, selon l'expression même de Jésus-Christ, et Jésus-Christ le dompta avec une force qui ne lui permit plus de s'écarter de la route. Quand je me sers de ces expressions, je sais bien que la liberté subsistoit dans cette grande ame, mais c'étoit une liberté que Jésus-Christ guidoit sans cesse. Qu'il étoit libre sous un tel maître! mais qu'il étoit en même temps puissamment maîtrisé! Ce cœur, tout rempli de Jésus-Christ, ne voyoit plus que les grands motifs de s'attacher à lui, de se livrer entièrement à lui, de négliger tout pour lui plaire. Seigneur, je vois dans votre Apôtre le plus beau spectacle de la grâce subjuguant la nature, et celui de la nature acquiesçant à cette noble victoire.

XXIV. *Je dois donner au corps tout ce qu'il lui faut pour vivre, et retrancher tout le reste; je dois priver l'esprit de toutes libertés inutiles, et le tenir assujetti à la divine présence.*

Voilà deux mortifications, celle du corps et celle de l'esprit. Je voudrois, pour le corps, vivre en pauvre, et je gémis de ne le pouvoir pas encore. Si notre Seigneur me fait cette grâce, je l'en remercierai comme d'une faveur singulière. Mais je puis *priver l'esprit de toutes libertés inutiles, et le tenir assujetti à la divine présence.* Je puis retrancher des lectures frivoles ou curieuses; je puis renoncer à des rapports amusans, à des conversations stériles; je puis me renfoncer dans l'étude de la religion et dans l'exercice de l'oraison; je puis, avec la grâce, me *tenir assujetti à la présence de Dieu.* Je sens bien que je suis appelé à cette voie; mais la dissipation de mon esprit et la corruption de mon cœur y mettent de grands obstacles. Seigneur, attachez-moi à votre sainte présence, j'y trouverai la paix, la réponse à tous mes doutes, la vie de Jésus-Christ.

XXV. Je suis étonné, dans un sens, de cette parole : *Le pur amour est terrible et cruel.*

Eh! comment l'amour seroit-il *terrible?* c'est le sentiment qui intéresse le plus le fond de l'ame : comment seroit-il *cruel*? c'est le plus doux et le plus agréable mouvement qui soit en moi. Mais, dans un autre sens, je saisis la vérité de ce principe. Hélas! dans l'amour même profane, que de sacrifices n'exige point cette passion toute honteuse et déraisonnable qu'elle est! Ce faux amour est pourtant l'amour; il est déplacé, mais c'est l'amour. Mis à sa place, et tourné vers

vous, ô mon Dieu, il est encore l'amour, et il conserve son caractère impérieux ; il demande tout, il exige le sacrifice de tout ; la nature a beau se récrier et résister, il faut qu'elle cède à ce maître entier et absolu. Il est *terrible*, parce qu'il veut qu'on mette à ses pieds toutes les inclinations qui flattent la nature ; plus de vanités, plus d'amusemens, plus de retours sur soi-même. Il est *cruel*, parce qu'il rompt tous les liens les plus doux, les plus anciens, les plus forts, parce qu'il réduit l'ame à une nudité absolue. Ce que je regardois comme un avantage, comme un gain, comme un plaisir, dit l'Apôtre (1), je le regarde présentement comme une cause de perdition, à cause de l'amour de Jésus-Christ. Oui, *l'amour est fort comme la mort* (2) ; il détruit tout, il laisse le vieil homme dans un état de cadavre, et même de cadavre enterré ; car, dit l'Apôtre (3), nous sommes morts et ensevelis en Jésus-Christ. Ceci, mon Dieu, est le pur christianisme, parce que le christianisme est la loi d'amour. Oh ! je n'ai point été chrétien, puisque l'amour ne m'a fait faire aucuns sacrifices ; mais je commence aujourd'hui. Seigneur, quelque *terrible* que soit votre amour, je sens qu'il est encore plus doux, plus consolant, plus insinuant qu'il n'a de terreur et d'empire. Il sollicite vivement, mais il persuade ; il presse, mais il conduit ; il ordonne, mais il applanit les difficultés du commandement.

(1) Philip. 3. 7. — (2) Cant. 8. 6. — (3) Rom. 6. 4.

XXVI. *Je ne puis assez m'étonner de l'aveuglement des hommes qui ne vivent que pour la terre, et non pour Dieu et pour l'éternité.*

Le fondement de tous les biens qu'on recherche sur la terre est la vie. Et qu'est-ce que la vie? Faut-il bien de l'éloquence pour prouver qu'elle est misérable en elle-même, fragile dans sa durée, et renfermée dans des bornes très-étroites, fût-elle poussée au plus long terme? C'est sur cela qu'on bâtit toutes les fortunes, tous les établissemens, tous les projets; la vie finit tôt ou tard, et tout s'évanouit. Que reste-t-il à un mourant de tout ce qu'il a fait, projeté, acquis, conquis? Six pieds de terre, et un cercueil qui est la maison la plus étroite qu'on ait pu imaginer et construire. Il n'y a que les saints qui aient bien raisonné sur la vie, et ils me paroissent admirables en ce qu'ils ont été la plupart très-utiles en ce monde, et néanmoins très-détachés de la vie. Quand ils ont travaillé, bâti, écrit, ç'a été pour la gloire de Dieu et pour l'avantage du prochain. Ils ne se servoient de la vie que dans cette vue, et ils la quittoient sans regret. Les mondains ont fait souvent les mêmes choses, mais avec passion, avec ambition, avec vanité, et avec attachement pour la vie. Quand il a fallu la quitter, ils ont senti toute l'amertume de cet abandon; tout a péri pour eux, et rien n'a péri pour les saints. Dieu a donné aux hommes un attachement naturel pour la vie, et cela devoit être, pour deux raisons; la première, pour supporter les maux

mêmes de la vie ; car la vie est si misérable, que sans l'attachement qu'on a pour elle les maux qu'on y éprouve la rendroient insupportable : la seconde raison a été pour nous apprendre que nous sommes destinés à une vie immortelle ; car vouloir toujours être, est en nous le cri de l'immortalité. Que font les hommes ? ils murmurent contre les maux de la vie, et les aigrissent par là au lieu de les adoucir ; ils abusent du désir qu'ils ont d'être toujours, pour s'attacher de plus en plus à cette vie qui leur échappe pourtant malgré eux. Ainsi, ils passent leurs jours dans une duperie continuelle ; et ils regardent ceux qui les en avertissent comme des idiots ou comme des enthousiates.

XXVII. *Je suis ennuyé de cette vie misérable. Mais, ô grand Dieu, je suis tout consolé, vous voyant toujours vivant comme vous êtes. O admirable vie de Dieu en soi-même !*

Voilà un admirable sentiment. Il contient le cri d'une ame dégoûtée de la vie présente, sans doute par le désir de posséder Dieu ; mais ce cri est arrêté ou suspendu par la considération de la vie éternelle de Dieu. Je sens que ma vie est misérable par deux endroits, et par les peines qu'on y endure, et par la mort qui doit en être le terme ; or, dans Dieu toute félicité et toute durée, bonheur infini en soi-même, dans sa plénitude de délices, et dans sa plénitude d'unité. Si je vous aime, Seigneur, je dois me complaire dans cette plénitude. Je sais que mon

bien-aimé est toujours, que je le retrouverai toujours, que malgré les révolutions de ce monde il subsistera toujours. Oh! y a-t-il eu des amis dont l'un fût consolé, en mourant, de savoir que l'autre lui survivoit? je ne le crois pas; et s'il y en a eu de cette espèce, la consolation du mourant étoit foible ou peu raisonnable. Que m'importe au fond que mon ami soit, si je ne suis pas? Mais il m'importe infiniment que j'aie un ami avec qui je puisse toujours être, et il n'y a que Dieu qui puisse être tel à mon égard. Il est et sera toujours, il vit et vivra toujours; et quelle vie encore? Il la possède en lui-même, il n'a pas besoin qu'on la lui conserve; lui seul est son principe, et lui seul est le terme de toutes ses affections. Je vis d'emprunt sur la terre. Que Dieu suspende sa main, je ne suis plus. J'aime, il est vrai, à dépendre ainsi de sa puissance, mais j'aime bien plus encore qu'il ne dépende d'aucune puissance pour vivre. O vie de Dieu! je m'abîme dans vous, je n'ai d'autre consolation que de penser à vous. Augmentez dans moi, Seigneur, la foi de votre vie, afin que je ne m'occupe que d'elle et que je vous bénisse sans cesse sous le beau nom du *Dieu vivant.*

XXVIII. *J'admire la beauté de la justice divine qui anéantit le corps peu à peu, et comme par degrés; le premier ce sont les souffrances, le second c'est la mort, et le troisième la pourriture.*

Que dis-je, mon Dieu, *anéantissement?* c'est quelque chose de plus encore; car ce qui n'est rien ne souffre point, ne meurt point, ne pourrit point. C'est le péché qui est cause des souffrances, de la mort, de la pourriture; aussi le péché est-il quelque chose de plus méprisable que le néant. Ce qui me console, c'est que l'anéantissement de mon corps infecté du péché glorifie la justice divine qui se venge du péché. Je suis en garde contre les pensées subtiles des mystiqnes; et ceci est encore dans moi un reste de vanité ou de peu de foi; mais celle-ci, qui me fait voir l'anéantissement graduel de mon corps, est une vérité très-sensible. Que serai-je dans la maladie? moins qu'un homme. Que serai-je à la mort? rien parmi les hommes. Que serai-je dans la pourriture? l'horreur des hommes. O vanité humaine, n'iras-tu pas échouer contre ce triple anéantissement?

XXIX. *Je n'ai qu'une affaire au monde, c'est de chercher Dieu.*

Jésus-Christ a dit à son père: *La vie éternelle est de vous connoître seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé* (1). Je crois que chercher Dieu, c'est chercher à le connoître, puisque la connoissance est le premier terme de la recherche. Mais puis-je parvenir à connoître Dieu sans l'oraison? ce seroit la même chose que chercher un trésor enfoui, sans bêcher la terre; ce seroit la même chose que chercher les

(1) Joan. 17. 3.

richesses du Nouveau Monde, sans s'embarquer; ce seroit la même chose que chercher les secrets de la nature ou des arts, sans étudier. Dieu se manifeste dans l'oraison d'une manière qui ne peut être équivoque; il fortifie l'ame, il l'éclaire, il la détache de ses affections terrestres. O mon Dieu, faites-moi entrer dans cette voie, et que je commence à l'aimer comme l'unique moyen de satisfaire à ce que vous exigez de moi.

XXX. *Un moment de la volonté de Dieu est préférable à toutes les choses du monde.*

Cette pensée me paroît profonde. Qu'est-ce que ce *moment de la volonté de Dieu*? c'est, je crois, celui où il touche l'ame, et où il l'avertit de ce qu'il désire d'elle. Ce n'est pas assez: l'auteur ajoute que c'est *par ce moment que Dieu s'écoule dans le fond de l'ame et s'en rend le maître.* J'ai éprouvé cela quelquefois: il se fait alors une sorte d'union entre Dieu et l'ame; celle-ci s'écoule en Dieu, à mesure que Dieu s'écoule en elle. Les ténèbres disparoissent, non pas les ténèbres de la foi, mais les ténèbres des doutes, des tentations, de la tiédeur, de l'ennui, et bien plus encore les ténèbres des désirs et des passions. Il n'est pas en mon pouvoir de prévenir ou d'accélérer ce moment, mais seulement, avec le secours de la grâce, de le demander, et, quand il se présente, d'en bien profiter. Si j'étois homme d'oraison, il viendroit souvent, et je serois heureux. Le sou-

venir seul qui m'en reste répand la joie dans mon ame, quoique cette joie soit bien inférieure à celle du *moment.*

XXXI. *Je dois plus étudier Jésus-Christ crucifié que tous les livres du monde.*

L'Apôtre n'avoit étudié que Jésus crucifié, puisqu'il faisoit profession de ne savoir rien autre chose. Cette étude ne réussit que par l'oraison et par la lecture des saints Livres. Il faut avoir beaucoup d'esprit et beaucoup de mémoire pour faire de grands progrès dans l'étude des autres sciences. Dans celle-ci les petits, les humbles, les simples mêmes selon le monde, sont ceux qui ont le plus de succès. Jésus-Christ n'exclut pas de son école les grands génies; mais, en y entrant, il doivent abandonner tout l'orgueil de l'esprit, et toutes les prétentions du savoir. Pour étudier Jésus-Christ, il faut commencer par croire qu'on ne peut rien apprendre sans lui, et qu'avec lui on peut s'élever à un haut degré de connoissances. Il faut vouloir entrer dans toutes les routes qu'il montrera, surtout dans celles de la pauvreté, du mépris et des souffrances. Il faut aimer à n'être rien, ou à n'être quelque chose que parmi le petit nombre des personnes crucifiées, c'est-à-dire qu'il faut être encore plus crucifié qu'elles, si Notre-Seigneur l'exige de moi. Celui qui étudie Jésus-Christ crucifié doit être fort ennemi du monde, parce que le monde est l'ennemi de Jésus-Christ crucifié. Savoir Jésus crucifié, c'est

savoir tout le contre-pied de ce que sait le monde et de ce qu'il enseigne à ses disciples.

XXXII. *Je dois voir toutes choses avec les lumières de la foi, qui sont les yeux du chrétien.*

Cette pensée est d'une vérité qui me touche, et d'une profondeur que je ne puis sonder. *Voir tout*, c'est n'excepter rien, ni les choses temporelles, ni les choses du salut. Que, dans celles-ci, on se serve de la lumière de la foi, ce n'est pas une merveille, les gens du monde eux-mêmes, quand ils ne sont pas impies, en conviennent; mais que, dans les choses temporelles, on se serve toujours des lumières de la foi, c'est ce qui n'est compris que par les gens vraiment spirituels et tout-à-fait adonnés à l'oraison. Les détails de ce principe sont infinis, puisqu'ils embrassent toutes les circonstances de la vie, et tous les événemens qui peuvent y survenir; et c'est dans l'oraison qu'il faut se les présenter. L'apôtre saint Pierre a dit que la lumière de la foi étoit *admirable* (1), et je sens une partie de la force de cette expression. Rien de plus admirable en effet que de se servir en tout de la lumière de la foi; rien de plus admirable qu'un homme rempli de cette lumière, et agissant selon cette lumière. Un tel homme n'est jamais embarrassé dans sa conduite, et jamais incertain dans ses décisions. Il voit en tout le bon plaisir de Dieu, qui lui montre la voie, et il la suit sans hésiter et sans trouble. Pour être éclairé de cette divine lu-

(1) 1 Petr. 2. 9.

mière, il faut être fort appliqué à l'oraison, et entrer dans une grande solitude intérieure. O foi! je reconnois que vous êtes l'œil de mon ame; éclairez-moi, dirigez-moi : que je marche sans cesse sous votre conduite, et que je ne m'égare point à la suite des fausses lueurs de mes passions!

XXXIII. *Je n'ai pas à répandre mon sang pour la foi, mais j'ai à répandre ma foi sur toutes mes actions.*

Ceci est d'un grand sens, et me remplit d'une grande confusion. Je dois répandre ma foi sur toutes mes actions, c'est-à-dire, faire en esprit de foi tout ce que je fais. Le juste ne vit pas de la foi autrement. S'il prie, c'est en esprit de foi; s'il converse, c'est en esprit de foi; s'il lit ou écrit, c'est en esprit de foi; s'il donne à son corps la nourriture qui lui est nécessaire, c'est en esprit de foi. Tous les événemens de la vie, bons ou mauvais, la maladie et la santé, le mépris et l'honneur, la pauvreté et l'opulence, tout trouve en lui l'esprit de la foi, et tout est dirigé par son esprit et par son cœur, au terme de la foi. Quelle différence y a-t-il entre un homme tiède et un homme fervent? c'est que dans le premier, la foi n'opère presque rien, et que, dans le second, elle opère tout; oui, tout sans exception. Je puis me juger selon cette règle, et quel sujet de confusion pour moi!

XXXIV. *Je ne dois pas m'étonner de ce qu'il y a si peu de personnes qui arrivent à la perfec-*

tion. Cela doit être ainsi, parce qu'il y en a très-peu qui aiment à être crucifiés.

Voilà en effet ce qui diminue si prodigieusement le nombre des saints. L'étude de la croix est l'unique voie qui mène à la sainteté, et cette étude ne doit pas être en théorie, elle doit être tout en pratique : aimer les souffrances, la pauvreté, l'humiliation, et être bien aise de souffrir, de manquer de beaucoup de choses, d'être méprisé, voilà l'exercice de la science suréminente de la croix. Ceci ne s'acquiert que par une grande grâce de Dieu, et par une longue habitude de l'oraison. Celui qui aime Jésus-Christ n'a pas de peine à entrer dans cette voie. Il est impossible d'aimer Jésus-Christ sans aimer ce qu'il a pratiqué, ce qu'il a honoré par les exercices de sa vie toute divine. Mais le véritable amour de Jésus-Christ est extrêmement rare, parce que les hommes sont tous charnels, et qu'ils n'ont point l'idée de Jésus-Christ, ni de sa mission, ni de son royaume, ni de ses promesses, ni de ses récompenses.

Je ne pensois pas, dans les peines que j'ai souffertes, à un remède très-efficace et très-facile que la religion me présente. J'ai éprouvé, de la part des hommes, des contradictions, des vexations; de la part des ennemis du salut, des tentations et des orages intérieurs; de la part de Dieu même, des soustractions de lumières et des abandons. J'ai attribué toutes ces croix, tantôt aux hommes, tantôt à l'enfer, tantôt à moi-même; mais je devois porter plus

loin mes vues, et ne considérer que Dieu dans tout ce qui m'arrivoit d'affligeant. Je devois m'humilier profondément comme ayant donné lieu par mes péchés à ces épreuves, comme ayant mérité par mes péchés des épreuves encore plus grandes ; mais la sainte volonté de Dieu devoit me consoler, et je devois chérir toutes ces croix parce que Dieu me les imposoit. Une excellente oraison est celle qui applique ce remède tout divin, et je dois m'y exercer sans cesse. Tant que mon cœur fermentera au souvenir de ces croix passées, présentes ou futures, je puis compter que je ne suis pas guéri, et je dois redoubler d'attention pour réitérer ce remède. En persévérant ainsi, et en usant bien de la grâce qui me sollicite à entrer dans cette voie, je parviendrai à calmer mon esprit et mon cœur, et à chérir enfin les croix comme le baume le plus précieux, et le plus capable de me conserver la vraie santé de l'ame.

XXXV. *Je n'ai jamais conçu quelle faveur c'est que d'aimer, et de souffrir.*

Vouloir aimer Dieu sans souffrir, c'est illusion pure, c'est ignorer l'esprit du christianisme, c'est contredire Jésus-Christ et tous les saints ; c'est dire à Dieu : Seigneur, je veux bien vous aimer, mais non accomplir la volonté que vous avez de me conduire au salut par les souffrances. Souffrir sans aimer Dieu, c'est le partage des réprouvés, c'est aussi celui des partisans du monde : ils souffrent beau-

coup au service de ce mauvais maître, et ils n'ont pas la consolation d'aimer Dieu. Mais unir l'amour aux souffrances, c'est le partage des saints. Ces hommes de Dieu ont plus d'esprit mille fois, de sagesse et de prudence que tous les sages du monde. Ils voient la terre couverte d'épines, et la croix plantée partout, même pour ceux qui ne l'aiment pas. Sur cela ils font leur plan, qui est de rendre les souffrances utiles, aimables, glorieuses et vénérables. Ils opèrent cette sorte de prodige en se tournant vers Dieu, en l'aimant de tout leur cœur, en voyant sa sainte volonté dans toutes les croix, et les souffrances leur paroissent alors dignes de tout leur amour. Ils regardent l'avantage de souffrir comme une faveur insigne, et leur vie se passe dans cet heureux état de souffrances et d'amour.

XXXVI. *Pour être heureux, il ne faut jamais être sans souffrir.*

Ceci me paroît si fort que j'en cherche la preuve. Il est évident, d'une part, qu'en souffrant on est malheureux; car la doctrine stoïque qui dit que le sage ne souffre point quand on le frappe, quand on le tourmente, quand on le brûle, est une illusion et une fausseté. C'est également une fausseté que le sentiment de la souffrance n'afflige pas l'ame. Mais voici le secret de la doctrine évangélique. En souffrant, on satisfait pour ses péchés; en souffrant, on accomplit la volonté de Dieu; en souffrant, on

est conforme à Jésus-Christ ; en souffrant avec amour, on s'unit intimement à Dieu ; en souffrant, on se prépare un état de bonheur dans le Ciel ; en souffrant, on diminue en soi le règne de la concupiscence. Voilà des avantages inestimables ; je les mets dans la balance vis-à-vis du malheur inséparable des souffrances, et je vois qu'ils l'emportent de beaucoup sur ce malheur, qu'ainsi il reste une somme de bien et un excès de bonheur qui doit me rendre les souffrances non-seulement précieuses, mais aimables et désirables. Par conséquent, pour être plus heureux que malheureux, c'est-à-dire, pour être positivement heureux, puisque le résultat de la comparaison est le bonheur, il faut souffrir. Par conséquent, celui qui ne veut pas souffrir est ennemi de son bonheur ; par conséquent encore, la fuite des souffrances est une marque qu'on ne connoît ni l'Evangile, ni le bonheur attaché à l'Evangile. Quelle doctrine, mon Dieu ! qu'elle est vraie et sublime ! Vous l'avez cachée aux sages du siècle, et vous l'avez révélée aux petits, aux humbles, aux imitateurs de Jésus-Christ et de ses saints disciples.

XXXVII. *Je fais tort à la présence de Dieu en moi, quand je m'ennuie ou que je me plains de l'absence de mes amis.*

Dieu m'est toujours présent, et c'est le premier, le plus grand, le plus bienfaisant de tous mes amis ; ainsi, quand je désire de vivre avec ceux qui ont de l'amitié pour moi, et que je

regrette d'en être séparé, il semble que Dieu ne me suffise pas, il semble que sa présence ne me tienne pas lieu de tout. Quoi! celui qui fera ma béatitude dans l'éternité, ne rempliroit pas mes désirs dans le temps; et je ferois dépendre mon bonheur des hommes, tandis que je puis être heureux, et que je ne puis même être heureux qu'avec Dieu? Tous les regrets qui sont en moi, soit de la patrie, soit des amis, soit de la liberté, soit de la réputation, soit de quelque autre bien créé quel qu'il puisse être, ne viennent donc que de mon peu de foi, et du défaut d'oraison. Je sens cette vérité, et je ne prends point de mesures pour répondre aux grâces de mon Dieu qui m'appelle à la vie de foi et d'oraison.

XXXVIII. Je sens bien la vérité de cette pensée : *Que le don d'oraison est rare, et qu'il se rencontre peu de gens d'oraison même dans les cloîtres et parmi les dévots!*

Si cela étoit vrai au siècle dernier, lorsqu'il y avoit tant de personnes qui écrivoient sur l'oraison, que dois-je penser du siècle présent? Cependant d'où vient cette rareté de l'oraison? c'est que peu de gens ont de la foi, peu se recueillent, peu entrent dans l'oraison avec la détermination entière d'accepter ce qui en est la suite, savoir, les souffrances, la pauvreté, le mépris. Il y a dans moi un mystère inconcevable. J'estime l'oraison au-dessus de tout, j'aime cordialement les personnes d'oraison, et cependant je fuis l'oraison, je l'omets sous le moin-

dre prétexte, je m'y ennuie quand je la fais. Jésus-Christ me dit tous les jours que je dois m'appliquer à l'oraison, que ce sera ma vie, ma consolation, ma force; et je suis infidèle à sa voix. O Seigneur, fortifiez mes désirs, éclairez mon esprit, faites-moi entrer dans la sainte pratique de l'oraison.

XXXIX. *Je ne sais comment peuvent faire ceux qui n'entrent jamais en solitude.*

Voilà ce que dit un homme touché de Dieu et de son amour. Le mondain, de son côté, dit : Je ne sais comment peuvent faire ceux qui entrent en solitude. L'homme de Dieu voit clairement que les ennemis de la solitude sont malheureux, et le mondain croit voir que les solitaires ne jouissent d'aucun bonheur dans ce monde. Qui sera le juge de ce différend? celui qui a connu la vie des mondains, et qui s'est ensuite dévoué à la solitude. Cet homme a éprouvé la misère du monde, et a goûté les douceurs d'une vie retirée en Dieu. Au contraire, celui qui auroit d'abord été solitaire, puis mondain, sentiroit qu'il a passé de la paix au trouble, et du bonheur à la misère. Il n'y a pas un seul mondain vraiment heureux, et il y a des solitaires qui jouissent d'un vrai bonheur : les plus malheureux, je l'avoue, sont des solitaires forcés, ceux qui sont malgré eux en solitude; mais ce n'est point la faute de l'état, c'est la sottise de l'homme : au contraire, la faute et la sottise sont dans l'état du mondain, et il n'est pas pos-

sible de trouver le bonheur dans cette vie de désordre et de tumulte. Quand la religion ne seroit pas vraie, cette fable auroit cependant l'avantage de faire des heureux, si on la croyoit comme une vérité, et si l'on se conformoit à tout ce qu'elle enseigne. Il n'y auroit d'ailleurs aucun danger, aucun inconvénient, ni pour cette vie, ni pour l'autre, à passer ses jours dans cette illusion, et l'on auroit toujours l'avantage de n'être point malheureux en cette vie. Oh! que cet argument, dont je sens toute la force, est bien une preuve de la vérité de notre religion! Il est impossible qu'un système, si je puis user de ce terme, qui donne le bonheur, soit un système faux. La fausseté n'a jamais produit la vérité, et ce qui n'est rien ne peut enfanter ce qui est tout; car le bonheur est le tout de l'homme. J'en conclus qu'il faut se donner totalement à cette religion, et par conséquent à la solitude, chacun dans son état, parce que la religion de Jésus-Christ ne procure le bonheur qu'à ceux qui mettent une barrière entr'eux et le monde.

XL. Je ne puis douter de la vérité de cette pensée : *Qui dit amour* de Dieu, *dit solitude.*

Le mondain ne sait que trop qu'il veut être seul avec les objets de son amour; avec son argent, quand il est avare; avec ses livres, quand il est homme d'étude; avec l'objet de sa passion, quand il est libertin; avec son protecteur, quand il en attend des grâces; avec sa famille, quand il l'aime; avec son architecte, quand il bâtit;

avec son jardinier, quand il plante; avec ses livres de compte, quand il est commerçant. L'homme ne fait aucune affaire sans le préliminaire de la solitude. Je croirois moi avancer l'affaire de mon salut, sans converser avec Dieu dans la solitude? cela est impossible. *Pour acquérir de l'amour de Dieu, il faut de la solitude : pour y faire des progrès, il faut de la solitude : pour le consommer et le perfectionner, il faut encore de la solitude.* Mais la difficulté est de faire aimer à l'homme la solitude avec Dieu. Seul avec lui-même, il s'ennuie, parce qu'il n'y a rien en lui-même que de la misère, et que la misère est incapable d'intéresser le cœur; elle n'est capable que de le troubler et de l'attrister. Seul avec Dieu, il ne devroit pas s'ennuyer : mais tantôt il n'a pas assez de foi pour considérer Dieu présent dans tout son intérieur; tantôt il ne se représente Dieu que comme un maître irrité contre lui, et toujours prêt à le condamner; tantôt il se borne à de pures spéculations sur la nature, les perfections, les mystères de Dieu; presque jamais il ne se tourne vers Dieu avec amour, avec un vrai désir de le connoître, de l'écouter, de faire ses volontés, de jouir de ses communications. La solitude lui est donc à charge; et il cherche à s'en distraire par des occupations qui ne font qu'embarrasser son ame, et combler sa misère.

XLI. *Je ne puis être sans aimer : moins j'aimerai les créatures, plus j'aimerai Dieu; et au*

contraire plus j'aimerai les créatures, moins j'aimerai Dieu.

Ce principe est aussi clair en morale, et dans la vie spirituelle, que les axiomes le sont dans les sciences. L'ame est tout amour ; il n'est question, pour juger d'elle, que de savoir quel est l'objet qu'elle aime. Si c'est l'argent, elle est toute dans l'argent ; si c'est le plaisir, elle est toute dans le plaisir ; si c'est l'honneur et la prééminence sur les autres, elle est toute dans l'ambition ; si c'est la science humaine, elle est toute dans les livres ; et ainsi de tous les autres objets créés. Je ne vois point l'amour de Dieu en tout cela ; et comment y seroit-il ? la place est prise, et Dieu ne peut y habiter. Mais quand l'ame est tout occupée de l'amour de Dieu, je n'y vois que lui, et point du tout les créatures : comment y entreroient-elles ? la place est encore prise, et d'autant mieux prise, d'autant plus remplie, que c'est l'Etre infini, l'auteur de tous les biens qui s'en est emparé. Je ne dois donc pas vouloir que mon ame n'aime point ; cela est impossible : mais je dois vouloir qu'elle aime le seul objet qui est digne d'elle. O Dieu ! que me manque-t-il donc pour m'appliquer ce principe ? Je ne le sais pas dans ce moment ; car j'en suis tout pénétré, j'en sens toute la vérité. Ah ! Seigneur, un trait de votre lumière, une étincelle de votre amour achevera de m'arracher à l'amour de tout ce qui n'est pas vous. Ayez pitié de cette pauvre ame, de ce penchant d'amour qui est son essence, et qu'elle tient de vous : tournez-

tournez-le vers vous, afin qu'il ne soit que pour vous, comme il n'est que de vous.

XLII. J'ai désiré des emplois honorables, et je ne savois pas que *l'emploi d'aimer Dieu est le plus honorable de tous.*

Si l'on juge de la dignité de l'emploi par son objet, quel plus grand objet que Dieu? Si l'on en juge par les avantages, l'emploi d'aimer Dieu donne tout en cette vie et dans l'autre. Si l'on en juge par la facilité, qu'y a-t-il de plus aisé que de tourner mon ame prévenue de la grâce vers Dieu, qui est toujours présent, et qui ne cherche qu'à s'unir à moi? Si j'en juge par le contentement intérieur, l'emploi d'aimer Dieu n'est-il pas la source de la paix? Voilà donc le plus bel emploi qui puisse m'occuper. O Dieu de mon ame, puis-je me faire d'autres occupations que celle de vous aimer?

XLIII. *Je suis persuadé que celui qui aime Dieu purement, n'estime que la science du crucifix, et qu'il renonce à toute autre sagesse qu'à la sage folie de la croix.*

Seigneur, vous me donnez cette pensée après la célébration de vos saints mystères; et j'en suis tout pénétré. Il n'y a pas de mot, dans cet oracle de votre sainte vérité, qui ne me transporte de joie dans ce moment, et qui ne me couvre en même temps de confusion, parce que j'ai ignoré trop long-temps ce principe : *Vous aimer du pur amour* et vous aimer seul, et renoncer à

des récompenses sans bornes, qui sont la jouissance de Dieu même; par conséquent récompenses *extrêmes*. L'esprit de l'homme ne peut comprendre sur la terre ce que Dieu a préparé à ses élus. La religion donne aux chrétiens la qualité d'enfans de Dieu; qualité *extrême :* qui peut expliquer ce que c'est que l'adoption divine, quelle est la dignité de cette adoption, quels en sont les droits, et comment Dieu nous considère en Jésus-Christ, son Fils par nature? La religion impose aux chrétiens l'obligation de se renoncer, de se haïr : obligation *extrême*, que la raison ne peut deviner, et que les forces purement humaines ne peuvent remplir. La religion contredit la nature en tout : contradiction *extrême*, à laquelle tous nos penchans se refusent, et que toutes les maximes du monde rejètent. La religion nous met entre les mains un livre dont la doctrine, la morale, les promesses, les exemples, surpassent toutes les conceptions humaines : livre *extrême* dans toutes ses vérités, dans son auteur, dans ses écrivains, dans sa simplicité et dans sa hauteur. La religion conduit les saints par des voies *extrêmes:* le monde ne connoît point ces voies, il les condamne, il les méprise sans les connoître; il ne sait pas où elles commencent, comment elles procèdent, à quoi elles aboutissent : *extrémités* partout. La religion présente Jésus-Christ sur le Calvaire; rien de plus *extrême :* un Dieu qui souffre et qui meurt; un Dieu qui satisfait à Dieu pour les hommes; un Dieu qui est jugé,

et qui juge le monde; un Dieu maître de tout et dépouillé de tout; un Dieu victime et vainqueur du péché. Je me perds, Seigneur, dans ces extrémités; et je conclus seulement que cette religion est votre religion, puisqu'elle est si extrême.

XLVI. *Le plus beau livre est celui de Dieu en moi : il m'apprend ce que je ne trouve point dans les autres livres.*

Il n'y a proprement que trois livres où la vérité soit enseignée; le grand livre de la nature, qui nous montre Dieu créateur et tout-puissant; le livre des saintes Ecritures, qui nous fait voir Dieu se révélant aux hommes, s'incarnant et satisfaisant pour les hommes; enfin le livre de Dieu en nous-mêmes, qui nous découvre Dieu nous instruisant, nous attirant à lui, nous unissant à son être tout divin, et nous détachant de ce qui n'est pas lui. Ces trois livres ont leurs difficultés, et ne sont bien entendus que par ceux qui ont la foi : les deux premiers ont besoin du troisième pour nous intéresser et nous instruire; le troisième est le plus court, il s'accorde parfaitement avec les deux autres, mais il suppose des dispositions pour être bien lu. Celui qui voudra le lire dans le tumulte et la dissipation du monde, n'y comprendra rien; et celui qui ne voudra pas faire tout ce que ce livre lui dira, n'en tirera aucun profit. L'oraison et la bonne volonté suffisent après tout pour profiter de ce livre. Il faut le feuilleter doucement,

et le méditer longuement. Je crois n'y avoir remarqué que dix chapitres, en cet ordre.

Dieu et ses attributs.
Jésus-Christ et ses grandeurs.
Les trois compagnes de Jésus-Christ.
L'amour-propre immolé à Jésus-Christ.
L'oraison de foi.
La présence de Dieu.
Le temps et l'éternité.
La misère de l'homme.
Le véritable amour.
La véritable vie.

XLVII. *Il est un Dieu : oh! que cela, bien conçu et bien appréhendé, profite à une ame! combien de lumières naissent de ce principe!*

Mon Dieu! que j'approuve ces pensées quand je pense à vous! *L'hyperbole ne peut avoir lieu par rapport à la divinité. Quelque vol que prenne la pensée de l'homme, elle ne parvient jamais au trône de la divinité. Quelque chose que j'imagine, je me trouve toujours au centre, et je n'arrive jamais à la circonférence, c'est-à-dire, à la divinité.* Cependant, Seigneur, je suis toujours en vous, et vous êtes toujours en moi. Je ne suis qu'un point dans la région que j'habite; cette région n'est qu'un point par rapport à toute la terre; la terre n'est qu'un point dans cet univers, et cet univers n'est pas même un point dans l'immensité de Dieu. Cette immensité contient tout, et rien ne la circonscrit; elle surpasse les espaces, les temps, les nombres, les êtres existans

et possibles : cependant elle se rend présente à moi. Quel respect ne lui dois-je pas? qu'elle attention à lui plaire? quelle vigilance sur moi-même? *Il est un Dieu* : et ce Dieu est adoré des anges, admiré des puissances mêmes de l'enfer qui tremblent à son aspect; et l'homme seroit insensible à la présence de cette majesté? L'homme seroit donc plus aveugle que l'enfer, et plus inconsidéré que les démons.

XLVIII. *Rien de si inconnu que Dieu parmi les hommes.*

Ce mot n'est-il point la satire du genre humain? Je sais du moins qu'on ne peut rien dire de plus humiliant pour les hommes. C'est leur reprocher de n'avoir ni intelligence, ni attention, ni reconnoissance, ni sensibilité, de ne prendre même aucun intérêt à ce qui doit les toucher le plus. Il faut pourtant que cela soit vrai; car je vois que la plupart des hommes ne cherchent point Dieu, qu'ils n'en parlent point, qu'ils ne le prient point, qu'ils fuient ceux qui s'en occupent, qu'ils les regardent comme des imbéciles ou comme des fanatiques. Je vois qu'on s'applique à toute sorte de sciences, hors à celle de Dieu; qu'on n'enseigne point aux enfans l'art de connoître Dieu; qu'on entreprend mille affaires sans penser que le succès dépend de Dieu. Je vois que les dévots mêmes ne pensent à Dieu et n'en parlent qu'avec une sorte d'effort, que leurs discours sont secs, ne coulent point de source, et ne laissent

que du vide dans l'esprit de ceux qui les écoutent. Je vois que les livres qui traitent de Dieu sont des productions dépourvues de lumière et de sentiment ; beaucoup de mots, et point de substance ; beaucoup d'art et point d'onction ; beaucoup de méthode, et point d'insinuation. Je vois qu'on entre dans ce monde sans pouvoir connoître Dieu, qu'on y vit sans vouloir l'aimer, et qu'on en sort sans avoir rien fait pour le posséder.

XLIX. *Vivre en Dieu, comme s'il n'y avoit que Dieu seul.*

Je n'ai pas compris d'abord cette pensée; il me sembloit qu'il falloit dire : *vivre en ce monde comme s'il n'y avoit que Dieu seul;* mais y ayant ensuite réfléchi, j'ai vu que le sens de cette proposition est vrai, de quelque point de vue qu'on le considère. Car, 1.° le monde étant en Dieu, vivre en ce monde, c'est vivre en Dieu ; il est impossible à la créature de sortir du cercle immense qui la contient, et qui est Dieu ; mais en vivant ainsi en Dieu, on n'en est pas souvent plus uni à Dieu. La proposition dit qu'il faut être en Dieu, et vivre en Dieu, qui contient tout ce monde, comme si Dieu seul étoit au monde. 2.° Il y a des personnes qui savent qu'elles sont et qu'elles vivent toujours en Dieu : elles y pensent, elles s'en occupent, mais elles n'agissent pas comme s'il n'y avoit que Dieu seul. Les objets sensibles ont encore de l'ascendant sur leur cœur ; elles ne vivent en Dieu,

selon les affections de leur ame, que par intervalles. Ces personnes ne sont à Dieu qu'en partie; elles ne goûteront jamais la douceur du saint commerce avec Dieu. 3.° Il y a un petit nombre de personnes qui vivent comme s'il n'y avoit que Dieu seul, qui voient en Dieu tout ce qui les environne, qui reçoivent de Dieu tout ce qui leur arrive, qui ne portent leurs désirs, leurs projets, leurs pensées qu'à Dieu. Voilà les véritables sages, j'ose dire même les véritables savans, les véritables génies, les véritables grands hommes. Ils vivent, comme les anges, de la vie de Dieu; ils suppriment tout le reste, et ne se réservent que Dieu en qui ils trouvent tout. Cette vie suppose une grande foi, et une force supérieure de raison; c'est la grâce qui donne l'une et l'autre, et c'est l'oraison qui fait entrer dans cette divine vie.

L. *Il n'y a que ceux qui ont l'expérience de l'oraison, qui puissent en donner de bons avis.*

Ce mot est très vrai; dans tous les arts on ne consulte que ceux qui ont l'expérience. Des savans voulurent, en une certaine ville, écrire sur les arts même mécaniques; ils les savoient déjà par théorie, ils savoient même mieux que les artistes ce qu'il y avoit de géométrique dans ces arts; mais les procédés et la pratique leur étoient inconnus: sans cela ils ne pouvoient que se tromper en écrivant sur les arts. Ils consultèrent donc les gens de divers métiers, ils tachèrent de saisir leurs opérations, ils mirent

même quelquefois la main à l'œuvre pour se bien assurer des détails où ils vouloient entrer dans leurs écrits. O Seigneur, comment osera-t-on parler et écrire de l'oraison sans en avoir l'expérience? comment se livrera-t-on aux avis spirituels d'un directeur qui n'a que l'idée de spiritualité, et qui n'en a point la pratique? comment choisira-t-on pour les ouvrages de l'art le meilleur ouvrier, et pour l'œuvre de la perfection celui qui n'a aucun usage des voies de Dieu? O Dieu, donnez à votre Eglise des hommes d'oraison, et la beauté du christianisme reparoîtra parmi vos enfans, et l'on verra renaître la ferveur des premiers temps.

LI. *Le fond de l'ame est la demeure secrète où Dieu se communique.*

J'ai cherché long-temps ce que c'étoit que le fond de l'ame; car je suis si aveugle et si idiot sur ce qui me concerne, que je n'ai nulle connoissance de ma maison. J'entendois dire à des hommes spirituels que « le travail sérieux nourrit « la sagesse humaine (1), » et je comprenois assez cela; que ce « travail dissipe le fond, » et je n'entendois plus. Eh! Notre-Seigneur dit dans l'Evangile: *Quand vous voulez prier, entrez dans votre chambre, fermez la porte, et priez votre Père en secret* (2). Cette chambre, dit saint Ambroise (3), n'est pas un lieu entouré de murailles, c'est le lieu de votre ame, où résident vos pen-

(1) Fénélon, Lettre 160. — (2) Matth. 6. 6. — (3) De Caïn et Abel, l. 1. c. 9. n°. 35.

sées : cette chambre est partout, elle est toujours secrète, et Dieu vous y voit sans cesse : voilà *le fond de l'ame.* Quand j'ai été l'esclave de l'amour-propre, ce fond n'étoit plein que de meubles inutiles, embarrassans, confus et méprisables. Depuis que j'écoute Dieu, ce fond se remplit peu à peu de ce qui appartient à Jésus-Christ, de ses souffrances, de sa pauvreté, de ses opprobres. La présence de Dieu éclaire l'appartement, et l'oraison y entretient le bon ordre et la propreté. Véritablement le « travail sérieux dissipe le fond, » comme le dit M. de Cambrai; il le dissipe, fût-il même sur la théologie, et j'ai vu en effet des théologiens dont le fond étoit bien mal en ordre. Ce n'est pas qu'on ne puisse et qu'on ne doive même étudier; mais que ce soit toujours en esprit d'oraison, et dans la présence de Dieu. Je suis tout joyeux d'avoir trouvé le *fond de l'ame* dans saint Ambroise. S'il y a quelque vanité en cela, Seigneur, je m'en humilie devant vous, et je vous en demande pardon; mais vous m'apprenez, ce me semble, par là une vérité que j'avois entrevue autrefois, sans la développer, parce que je n'avois point le vrai *fond de l'ame :* c'est, mon Dieu, que les Pères de votre sainte Eglise ont été de grands mystiques, et qu'ils ont parfaitement connu tous les secrets de la vie spirituelle. Cela me semble appuyer fortement ce que les mystiques des derniers temps ont écrit de mieux; je forme par là une chaîne de doctrine spirituelle qui remonte jusqu'à J. C., et je me plais dans cette pensée.

LII. *Différence entre peine intérieure et souffrance intérieure.*

Voici encore un sujet qui m'a beaucoup occupé. Je lisois que les souffrances sont la voie de Jésus-Christ, et qu'il falloit les embrasser de tout son cœur, de quelque nature qu'elles fussent. Je lisois, d'un autre côté, qu'il falloit conserver à quelque prix que ce fût la paix intérieure; sur quoi voilà un combat qui se fait dans moi; je souffre beaucoup, soit du souvenir de mes péchés, soit de l'expérience que j'ai de mes misères, de mon ignorance, de mon imprudence, de ma légèreté et de tout le reste; mais cette souffrance est accompagnée de peine et de trouble. Comment concilier la paix avec cet état? J'aime passablement la souffrance parce qu'elle me mortifie et m'humilie; mais je n'aime point du tout la peine et le trouble. Cependant l'une dans moi ne va pas sans l'autre, parce que je ne sais point la différence qui est entre elles; et ce n'est que d'aujourd'hui qu'il m'est donné d'entrevoir qu'il est possible de les séparer. La souffrance pure intérieure vient de la conviction qu'on a du peu qu'on est, du peu qu'on vaut, des fautes qu'on a faites, de l'injustice qu'on a commise en abandonnant Dieu, des châtimens qu'on a mérités en se révoltant contre sa loi. La peine intérieure vient de l'amour-propre. On sent qu'on est misérable, et l'on ne voudroit pas l'être, non parce qu'on seroit plus à Dieu, mais parce qu'on jouiroit du spectacle

de sa propre excellence. Ce sentiment, mauvais fruit de l'amour-propre, doit être exclus de l'ame, et alors la paix pourra s'allier avec la souffrance intérieure. Je crois que c'est à peu près l'état des ames du purgatoire. Elles souffrent, tant parce qu'elles sont privées de la vue de Dieu, que parce qu'elles éprouvent les effets de sa justice. Elles souffrent du souvenir de leurs péchés, et du peu de soin qu'elles ont pris de les éviter ou de les expier; mais cette souffrance n'est point accompagnée de trouble; elles acquiescent au bon plaisir de Dieu, et à l'humiliation inséparable de leur état. Au contraire les damnés ont la souffrance et la peine; leurs douleurs sont accompagnées du plus grand trouble. Leur amour-propre est tout vif et tout entier; ils sont encore pleins d'orgueil, et ils n'ont ni la force ni la grâce de le réprimer. Il leur est également impossible d'acquiescer aux châtimens dont Dieu les afflige; et la vue de l'éternité achève de les désespérer. Ce sujet, que je traite si mal, est d'une grande importance, et je ne l'avois point connu jusqu'ici. Dans le monde on ne le connoît en aucune manière. Tous ceux qui y souffrent, sont dans le trouble, parce qu'ils désirent ne point souffrir, et parce qu'ils sont humiliés de souffrir. Or ce trouble est pire que la souffrance, parce qu'il combat contre la souffrance et qu'il combat en vain. Si le criminel qu'on mène au supplice, et qui l'éprouve dans toute la rigueur de son arrêt, peut être déterminé par ceux qui l'exhortent, ou plutôt par

l'influence de la grâce, à se conformer à la volonté divine, son intérieur pourra être tranquille au milieu des tourmens. Il aura le sentiment de ses douleurs, il aura les remords de son crime, il détestera l'action qu'il a commise; mais la vue du bon plaisir de Dieu, qui ordonne ce traitement rigoureux, le consolera, et il aura l'avantage de mourir dans la paix intérieure. Ceux qui ont écrit de la paix de l'ame auroient dû commencer par la distinction entre *souffrance* et *peine* : il faut laisser aux hommes les souffrances, parce qu'il est impossible de les en délivrer dans ce monde, et parce qu'elles servent plus que toute autre chose à leur salut; mais il faut leur ôter la peine, en leur apprenant à s'humilier sous la main de Dieu et à se complaire dans sa sainte volonté.

LIII. *La grandeur de Dieu une fois goûtée fait perdre le goût des créatures.*

On insiste beaucoup, dans les livres et dans les sermons, sur la petitesse, la fragilité, la pauvreté des créatures, et je vois que cela opère peu de chose sur la plupart des lecteurs et des auditeurs. Pourquoi cela? parce qu'on ne parle qu'à ce qu'il y a de petit, de bas et de rampant dans leur ame, c'est-à-dire, au penchant qui les entraîne vers les objets sensibles, et on ne les persuade pas. Dites à un voluptueux que l'objet de sa passion est méprisable; que ses agrémens passeront comme la fleur des champs; que frappé des traits de la mort il sera hideux et in-

tolérable ; que d'ailleurs il est, dans son être moral, plein de défauts, de bizarreries, de vanités, d'inconstance ; toutes ces choses le toucheront peu, parce que sa passion lui dira dans lui-même, que tel qu'est cet objet, il lui plaît, et que pour le moment présent cela lui suffit. Si, au contraire, on peut venir à bout de parler à ce qu'il y a d'excellent et de supérieur dans l'ame, à la raison, aux désirs qu'elle a de connoître le vrai, et d'être éternellement heureuse ; si l'on réussit à lui donner une grande idée de Dieu, à lui ouvrir, en quelque sorte, cette source infinie de perfections, à la fixer dans la considération de cet Être immuable ; si on l'accoutume à la pratique de se représenter Dieu comme existant, présent, régnant partout ; alors l'intérêt que cette ame prenoit aux créatures s'affoiblira d'abord, puis s'éteindra tout-à-fait, et le goût seul de Dieu subsistera. Mais, pour parler et écrire ainsi de Dieu, il faut en être rempli ; et comme la plupart des écrivains spirituels et des prédicateurs ne le sont pas, il ne faut pas s'étonner qu'ils fassent si peu de fruit. Je vois, en lisant les Livres saints, que leurs auteurs étoient pleins de Dieu ; je vois à proportion la même chose en lisant les traités ascétiques des saints Pères, le livre du pieux auteur de l'Imitation, les écrits de sainte Thérèse, ceux de saint François de Sales, les Sermons de la Colombière, et quelques autres. Toutes ces compositions insistent sur la grandeur de Dieu, sur le tout de Dieu ; ce ne sont point des phrases

artistement placées et mesurées, ce sont des traits de feu qui échauffent le cœur, et qui rompent les nœuds de toute affection aux créatures.

EXTRAIT
D'UNE LETTRE
DE Mme LA MARQUISE DE CRÉQUI AU P. BERTHIER.

Je suis fort occupée, dans ma fluxion, de n'avoir plus qu'un objet unique. Si cela étoit, je pourrois perdre l'œil qui me vient d'Adam; ce seroit encore assez de l'autre pour regarder cet unique objet. Cela seroit donc un œil unique, une pensée unique, un désir unique, une volonté unique; et de toutes ces unités, il en résulteroit un bien unique, sur lequel vous pouvez m'écrire une grande lettre. Car il faut que je vous avoue que j'affole de mon idée, et que je crois qu'elle seroit très-belle si elle étoit développée. Il faut me passer cet amour-propre, en considération de mon œil malade et de ma tête creuse.

RÉPONSE.

Madame,

Vous m'avez mis tout en dévotion avec vos quatre unités, *œil unique*, *pensée unique*, *volonté* ou *amour unique*, *désir unique*. Je ne sais

pas si vous avez beaucoup réfléchi sur ces quatre choses; mais je sais bien qu'elles comprennent toute la science de la vie spirituelle.

L'*œil unique* est le regard unique vers Dieu. Quand on entre dans un palais où réside un grand roi, si l'on s'amuse à regarder toutes les beautés de ce palais, on ne voit point le roi, ou l'on le voit mal, parce qu'on ne fixe point ses regards sur lui. On croit l'avoir vu, parce qu'on en avoit le désir; mais il n'en est resté aucune trace dans la memoire, parce qu'on a voulu voir trop de choses avec lui et hors de lui. Il en est de même dans la vie spirituelle, quand on ne porte point ses regards sur Dieu seul, quand on croit avoir beaucoup fait en se chargeant d'un grand nombre d'exercices, en les variant, en y portant de l'activité et de l'inquiétude, en se répandant au dehors, sous prétexte de mille bonnes œuvres. Les saints en ont fait plus que nous, mais ils avoient *l'œil unique*. Ils voyoient Dieu seul en tout et partout. L'Epoux, dans le Cantique (1), dit que *l'épouse l'a blessé d'un seul de ses yeux*, pour marquer que ce qui le touche le plus, c'est le regard unique vers lui. Ce regard a des avantages infinis; il nous entretient dans la présence de Dieu, il nous rassure contre les mauvaises pensées, il nous empêche de prendre part aux frivolités du monde, il nous console dans nos peines il nous introduit sans effort dans les voies

(1) Cant. 4. 9.

de l'oraison, il est même une oraison continuelle.

La *pensée unique* touche de bien plus près le fond de la vie spirituelle. Elle est le contre-pied de la vie mondaine, qui n'est en elle-même qu'un tourbillon de pensées, toutes destructives les unes des autres. On écrit tous les jours que nous sommes dans le siècle des *penseurs*. Et cette expression comparée avec le spectacle du monde, me fait connoître qu'en effet nous sommes environnés de gens qui forment mille systèmes absurdes sur la religion, sur la morale, sur la polique, sur les passions, sur les droits des souverains et des peuples, sur les sciences et les arts, enfin sur tout ce qui peut être du ressort de l'esprit humain; mais, parmi ces *penseurs*, je n'en vois aucun qui ait la *pensée unique* dont le Saint-Esprit a parlé, en nous disant de ne *penser qu'à la loi du Seigneur* (1). Dieu n'a qu'une pensée, qui est son Verbe éternel. Jésus-Christ n'a eu qu'une pensée, qui étoit de faire la volonté de son Père (2). L'apôtre saint Pierre n'a recommandé aux fidèles qu'une pensée, qui est celle de souffrir pour Jésus-Christ, et de mourir au péché (3). Je dirois bien d'où vient la multitude des pensées qui agitent les hommes, elle vient du sentiment de leur misère; ils ne peuvent rentrer en eux-mêmes, parce que tout y est en confusion, et ils cherchent à se distraire, en pensant à mille objets qui les amusent. *J'ai*

(1) Eccli. 6. 37. — (2) Joan. 8. 29. — (3) 1 Petr. 4.

pensé à mes voies, disoit le Prophète (1), *et j'ai tourné mes pas vers vos commandemens; je suis prêt, et je ne me livre point au trouble.* Voilà ce qu'opère la pensée unique de Dieu et de sa sainte loi. Ah! que les hommes entendent bien peu leurs intérêts en se livrant à la tempête des pensées terrestres! Ils vivent dans l'agitation, et ils meurent sans avoir pensé au seul objet qui mérite toute l'attention de leur esprit.

Le *désir unique* est le fruit de la *pensée unique*. L'homme est fait pour penser, et encore plus pour désirer; la multitude des désirs le tourmente encore plus que la multitude des pensées. Celles-ci laissent souvent peu de traces dans l'esprit; mais les désirs sont dans la substance du cœur, il s'en emparent dès que l'homme a le sentiment de son existence, et ils ne l'abandonnent pas même au moment de la mort. Les désirs ne se portent, ni sur le passé, ni sur le présent, mais sur l'avenir. C'est en nous le cri de l'immortalité; et il seroit donc juste de ne désirer que celui qui est immortel par son essence, et qui peut nous donner la bienheureuse immortalité, par sa miséricorde et en vertu de ses promesses. *Hors de vous, Seigneur*, s'écrioit le Prophète (2), *que puis-je désirer dans le Ciel et sur la terre?* Voici un sage qui savoit apprécier tous les objets, et qui ne trouvoit qu'en Dieu ce qui pouvoit satisfaire les désirs de son cœur. C'est une grande merveille, que ce cœur, si borné

(1) Ps. 118. 59, 60. — (2) Ps. 72. 25.

dans son être, soit néanmoins capable de désirer l'infini, et qu'il ne puisse être content que par la possession de l'infini. Les hommes dénaturent cette belle puissance ; ils la déshonorent, en la fixant à des biens qui périssent, et qu'ils ne sont pas même sûrs d'acquérir ? Car qui peut disposer du temps et des événemens auxquels ces biens sont nécessairement liés ? Eh ! disoit ce courtisan dont parle saint Augustin (1) : « Qu'espérons-nous du service de l'empereur ? » Sommes-nous sûrs de devenir ses amis ? et » quand nous jouirions de cet avantage, qu'y » a-t-il de plus fragile, de plus dangereux, et » de moins durable ? Au lieu qu'en tournant » nos désirs vers Dieu, nous pouvons, dès ce » moment, lui plaire, et être heureux. » Quand une ame ne désire que Dieu, le présent ne l'afflige plus, et l'avenir, bien loin de la troubler, ne lui présente qu'un point de vue qui la console, qui l'encourage, qui la remplit de joie. La mort se dépouille à ses yeux de tout ce qu'elle a d'effrayant. Que dis-je, c'est elle qui met le comble au désir du juste. Ah ! disoit si bien saint Augustin (2), « celui qui, comme l'Apô- » tre, désire la dissolution de son corps pour » être avec Jésus-Christ, ne meurt pas avec ré- » signation, il vit plutôt avec patience, et meurt » avec délices. »

La *volonté unique* est l'amour unique, et cet amour ajoute au *désir*, parce qu'il se repose dès

(1) Confess. l. 8. c. 6. — (2) In Epist. Joan. Tractat. 9. n° 2.

à présent dans l'objet aimé. L'amour de Dieu, s'il est tel qu'il doit être, est un amour unique; car, suivant la remarque de saint Jean de la Croix, « où règne l'amour de Dieu, celui des » créatures ou de soi-même n'y a aucune en- » trée; » et ailleurs, « qu'est devant Dieu ce » qui n'est point amour de Dieu? » Quand ce saint contemplatif dit que l'amour-propre n'a aucune entrée dans l'ame où règne l'amour de Dieu, il faut l'entendre. L'homme ne peut pas renoncer à l'amour de soi-même; ce penchant est naturel, invincible et nécessaire. Mais quand l'amour de Dieu est en lui, son amour-propre est comme absorbé et abîmé dans cet amour: c'est comme un poisson qui nage dans l'étendue des mers; il n'y occupe que très-peu de place; et il suit les courans, il obéit aux flots de ce vaste élément. Quand l'homme perd l'amour de Dieu, son amour-propre s'étend et prend la place de ce divin amour, qui n'habite plus dans l'ame; et alors tous les faux amours, enfans de l'amour-propre, tyrannisent cette ame; elle est le jouet de ces vagues impérieuses, et dans cette tempête le salut de l'homme fait naufrage: il faut donc que l'amour de Dieu règne seul, et qu'il gouverne en maître l'amour-propre. Heureux état où l'ame est embrasée, énivrée, blessée de la sainte charité! C'est de là que résulte le *bien unique* dont vous parlez, Madame, et qui vous rend telle que saint Grégoire pape peignoit les saints dans ce beau passage que je transcris en terminant cette lettre: « Il y a des person-

» nes, qui, élevées par la contemplation, ne
» soupirent qu'après leur créateur. Elles ne dé-
» sirent rien dans ce monde, elles ne se nour-
» rissent que du désir de l'éternité. Elles fou-
» lent aux pieds tous les objets terrestres, elles
» s'élèvent par le vol de l'esprit au-dessus du
» temps et des choses temporelles. Elles aiment
» et elles brûlent; elles se reposent dans l'ar-
» deur qui les consume. Elles brûlent en aimant,
» et quand elles parlent, elles enflamment ceux
» qui les entendent; leurs paroles sont comme
» des traits de feu qui portent sur-le-champ
» l'incendie du divin amour (1). » Je demande à Notre-Seigneur que cet effet s'opère dans moi, qui ai eu si souvent le bonheur de vous entendre.

(1) Lib. 2. in Evang. Hom. 34. n° 22.

DE LA SCIENCE DES SAINTS.

La science des saints est singulièrement le partage des ames religieuses, pour trois raisons principales : 1.° parce qu'elles sont les épouses de Jésus-Christ ; 2.° parce qu'elles sont mortes au monde ; 3.° parce qu'elles sont victimes et sacrifiées pour l'amour de Jésus-Christ.

Les sept parties de la science des saints sont, 1.° aimer en saint, 2.° parler en saint, 3.° se mortifier en saint, 4.° se confesser en saint, 5.° communier en saint, 6.° souffrir en saint, 7.° mourir en saint.

1.° *Aimer en saint*, c'est aimer d'un amour obéissant avec les patriarches, à l'exemple d'Abraham, qui étoit dans la disposition de sacrifier son fils unique pour obéir à Dieu ; d'un amour de préférence avec les prophètes, étant dans les sentimens de David, lorsqu'il disoit à Dieu selon les véritables dispositions de son cœur : *Seigneur, il n'y a rien au Ciel ni en la terre que je désire*, ni qui me puisse contenter, *que vous* (1). Et enfin aimer en saint, c'est aimer d'un amour ardent avec les apôtres, disant avec saint Paul : *Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ* (2) ?

(1) Ps. 72. 25. — (2) Rom. 8. 35.

2.° *Parler en saint*, c'est ne parler que dans les trois cas suivans : par nécessité, par charité, et par honnêteté et bienséance.

3.° *Se mortifier en saint*, c'est ne jamais rien faire pour se contenter, recevoir avec soumission et action de grâces tout ce qu'il plaît à Dieu qu'il nous arrive de contraire à notre inclination, et refuser tout ce qui n'est que pour notre consolation, faisant néanmoins distinction de ce qui regarde notre bien spirituel, et peut contribuer à notre avancement intérieur.

4.° *Se confesser en saint*, c'est regretter ses péchés d'une douleur amoureuse, dans la vue que nous avons offensé un Dieu infiniment bon et aimable : secondement, s'en accuser sincèrement, c'est-à-dire, être dans cette disposition de vouloir plutôt mourir que de retomber dans les péchés dont on s'accuse ; et satisfaire continuellement, en ne se contentant pas de la pénitence que l'on nous impose, qui, bien qu'elle paroisse petite, ne laisse pas d'être fort méritoire, étant donnée dans le sacrement, parce qu'elle est revêtue des mérites du précieux sang de Jésus-Christ. Mais il faut, pour entrer dans les dispositions des saints, pour rendre la satisfaction continuelle, s'offrir à Dieu dans la sincérité d'un cœur vraiment pénitent, et lui dire avec saint Augustin : Seigneur, coupez, brûlez, tranchez, faites de moi tout ce qu'il vous plaira ; je m'offre à vous pour être une victime tout immolée à votre divine justice, pour la satisfaction de mes péchés.

5.° *Communier en saint*, consiste en trois dispositions qu'il faut avoir dans la préparation, dans la réception, et dans l'action de grâces. Dans la préparation, il faut sonder son cœur et sa volonté, et ne se pas contenter de n'y trouver aucune attache au péché véniel, mais il faut de plus se dépouiller de toute affection à la moindre imperfection. Dans la réception, il ne suffit pas de communier dans le désir seulement de posséder par ce sacrement le sacré corps de Jésus Christ; mais dans un saint désir de toute l'affection de son ame, d'être revêtu et d'entrer en participation de son esprit, d'être véritablement transformé en lui par la pratique des vertus dont il est le principe et le modèle; et ces vertus sont spécialement sa charité, son humilité, son obéissance, et sa vie pénitente et cachée. Quant à l'action de grâces, elle ne consiste pas seulement dans des actes de remercîment; mais à ne vivre plus effectivement que pour Jésus-Christ, ainsi qu'il est dit en saint Jean : *Celui qui mange ma chair, et boit mon sang, ne doit plus vivre que par moi, et pour moi.*

6.° *Souffrir en saint*, c'est regarder les croix dans ces trois différentes dispositions : la première, avec estime, lorsqu'elles sont éloignées, les regardant comme de véritables faveurs, et les livrées de Jésus-Christ qui distinguent ses disciples des partisans du démon et de la vanité du siècle : la seconde, les supporter avec patience, lorsqu'elles sont présentes, les recevant

comme un moyen que la bonté toute miséricordieuse du Seigneur nous présente pour satisfaire à ce que nos péchés ont mérité : la troisième, les regarder avec reconnoissance et action de grâces lorsqu'elles sont passées, dans la vue de la grâce que Dieu nous a faite de souffrir quelque chose pour son amour.

7.° Enfin, la dernière partie de la science des saints, et qui en est la consommation, c'est de *mourir en saint*, savoir, en recevant la mort par obéissance, puisque c'est un commandement que Dieu a fait à l'homme après son péché en punition de sa désobéissance ; Jésus-Christ ayant voulu souffrir la mort par obéissance à son Père éternel, étant revêtu de la chair du péché, quoiqu'il n'eût point commis le péché, et qu'il fût la sainteté éternelle. Il faut encore, pour mourir en saint, recevoir la mort avec joie, parce qu'elle finira en nous la vie du péché ; et en dernier lieu, recevoir la mort en esprit de sacrifice, pour rendre à Jésus-Christ vie pour vie, amour pour amour, et sacrifice pour sacrifice, afin qu'étant morts avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, nous soyons glorifiés avec lui dans l'éternité. Ainsi soit-il.

LES TROIS AUDIENCES.

J'étois tout occupé du désir de connoître *Dieu*, lorsqu'il m'est venu trois ambassades consécutives pour me parler de lui et pour m'instruire de ce qu'il est. Je leur ai donné audience, et d'abord j'ai vu la nature parée de tous ses ornemens qui m'a dit : Vois ce que je suis; depuis le firmament jusqu'au centre de la terre, Dieu opère en moi. Il meut ces globes immenses qui roulent sur ta tête, et il anime l'insecte que tu foules aux pieds. Rien ne subsiste qu'en lui et par lui. Tu ne vois que l'écorce de ces êtres innombrables; ils contiennent dans leurs ressorts et dans leurs détails des merveilles sans nombre. Tu ne conçois pas ce qu'ils sont, ni à quoi ils sont destinés. Pourrois-tu donc pénétrer et mesurer les grandeurs de celui qui les a faits et qui les conserve? C'est l'infini; abîme-toi de respect, mais reconnois-le partout, et qu'il soit toujours présent à ton esprit.

Cette audience finie, j'ai laissé entrer mon ame avec toute ses facultés, tous ses désirs, toutes ses pensées, toutes ses passions mêmes. Cela formoit un cortége fort nombreux, et j'ai entendu cette harangue : Tu cherches Dieu dans

Ciel et sur la terre. Il y habite, et tout est
lui ; mais rentre en toi-même, tu l'y trouve-
, et il te parlera. Tu penses, et ta pensée est
elque chose de bien supérieur à tous les êtres
tériels qui t'environnent. Le mécanisme des
s imite quelquefois les mouvemens des corps
estes, mais nul art ne fera jamais une pen-
. Considère donc qu'elle est la puissance et
sagesse de celui qui te fait penser; il est dans
, et sans lui tu ne formerois pas une seule
nsée : reconnois de plus les diversités qu'il
t dans ta pensée; tantôt ce sont de simples
ículations, tantôt des raisonnemens, tantôt
s désirs, et parmi ces désirs, remarque bien-
ui qui t'attache à la vie et au bonheur : c'est
toi le cri de l'immortalité, pour t'appren-
e que, si tu cesses d'habiter parmi les citoyens
la terre, tu ne cesseras pas pour cela d'exis-
, et que tu dois attendre une meilleure pa-
e. Tu me vois environnée de compagnes qui
troublent souvent : ces passions, que tu re-
rques autour de moi, ne sont pas, dans l'é-
où elles se présentent aujourd'hui, l'ouvrage
Dieu : elles devroient m'obéir toujours, c'é-
t leur destination ; elles sont devenues rebel-
dès le commencement, et elles me sont lais-
es, non pour me perdre, mais pour me don-
r lieu de pratiquer des vertus. Ne t'étonnes
s ; Dieu qui est en toi saura les soumettre,
tu écoutes sa voix et si tu implores son se-
urs. Sois seulement attentif à ne le point per-
e de vue, il te dira tout : je ne suis chargée

aujourd'hui que de te l'annoncer, et ma commission est remplie.

Après cette audience, j'ai vu arriver une compagnie de personnes respectables, toutes chargées d'une pesante croix. J'étois effrayé; mais celui qui devoit porter la parole m'a dit : Ne crains rien, tu cherches Dieu, et nous venons t'apprendre où il se trouve. La nature et le fond de ton ame t'ont bien parlé, mais leurs bons avis te seroient peu utiles sans ce qui nous reste à te dire. Tu as vu ton ame environnée de passions; elle t'a bien averti de recourir à Dieu, et d'implorer son secours; mais il ne t'écoutera qu'à condition de te charger aussi de la croix. Ce grand Dieu l'a portée lui-même, il l'a sanctifiée en l'arrosant de son sang; il l'a rendue par là invincible à tous les ennemis de ton salut. Tu nous vois sous ce fardeau, mais tu ne pénètres pas la joie dont nous sommes inondés dans le fond de notre ame; tu ne remarques en nous que la pauvreté, les souffrances, les humiliations, mais tu ne sais pas encore que c'est ce qui fait notre consolation. Si tu cherches Dieu sans embrasser la croix, tu ne seras tout au plus qu'un philosophe, et tes passions se joueront de ta philosophie : Dieu s'éclipsera vis-à-vis d'elles; tu ne connoîtras point ta misère, tu passeras ta vie dans le trouble, et tu te trouveras à la mort sans vertus, sans mérites, sans espérance. Réfléchis sur ces vérités, et ne diffère plus à nous suivre.

Ces trois ambassades, ô mon Dieu, viennent

de vous, je n'en puis douter. Les deux premières remplissent mon esprit d'admiration, mais la troisième touche mon cœur. Je sens l'extrême besoin d'embrasser la croix, et de m'attacher aux très-saintes compagnes de Jésus-Christ. Je dois vous voir sans cesse en moi, mais crucifié et immolé, afin que je m'établisse aussi dans un état de victime. O Seigneur! je ne vous ai point connu jusqu'ici; vous étiez près de moi, et je détournois les yeux; vous étiez dans moi, et je me répandois au dehors pour ne pas jouir de votre sainte présence. C'en est fait, désormais je demeure auprès de vous et dans vous : remplissez-moi de votre amour, afin que je vous connoisse de plus en plus; car je le sens plus que jamais, c'est le cœur qui développe, qui dirige, qui enflamme la foi. Donnez-moi l'esprit d'oraison qui est le véritable esprit du chrétien, afin que je croisse de jour en jour dans le désir de vivre en vous, de vous, pour vous, ô le Dieu unique de mon ame! Ainsi soit-il.

SUR L'OCCUPATION

DES ESPRITS BIENHEUREUX.

Je regrette beaucoup que l'excellent homme, qui a écrit ce que vous avez eu la bonté de m'envoyer, ait différé d'écrire ce que Dieu lui avoit communiqué de l'état des ames saintes et bienheureuses. Les deux premières pages de son écrit sont d'une clarté parfaite, et s'il avoit écrit le reste sur-le-champ, il y auroit bien plus de lumières dans tout ce petit ouvrage. Il a écrit de *souvenance*, comme il le dit, et l'impression première qu'il avoit eue étoit passée. Je suis cependant très-satisfait de son écrit, et je désire fort pouvoir vous rendre les idées qu'il me donne.

Je voudrois de tout mon cœur que l'auteur pût nous dire si l'éternité des bieuheureux est successive. Je sais que celle de Dieu ne l'est pas; aussi est-ce une éternité absolue sans commencement ni fin, au lieu que celle des bienheureux a un commencement, savoir, le premier moment qui suit la mort. L'éternité non successive de Dieu fait que toutes les différences des temps lui sont présentes, et qu'il n'y a toutefois en lui ni passé ni futur, mais tout présent, tout actuel, tout vu intimement dans cette essence infinie,

source infiniment infinie de toutes les perfections. Les bienheureux ne peuvent avoir cet avantage, parce que leur capacité est finie; mais j'avoue que Dieu peut leur révéler plusieurs choses passées et futures, et les leur révéler en sorte qu'ils les voient par une seule opération de leur ame, et comme un tableau. Mais s'il y a succession de pensées et d'actions dans ces ames saintes, comme je le crois, comment n'y a-t-il point de temps? Hélas! depuis bien des années je recherche la nature du temps, et après bien des réflexions, il me paroît que le temps primitif consiste dans la succession des pensées, et que l'idée primordiale du temps est dans l'idée des nombres 1, 2, 3, 4, et ainsi de suite; en sorte que s'il n'y avoit point de créatures intelligentes qui eussent l'idée des nombres, on n'auroit aucune connoissance du temps. Dieu le connoîtroit dans son essence représentative de toutce qui est possible; mais hors de Dieu il n'y auroit point de temps.

S'il y a donc succession de pensées dans les bienheureux, il y a 1, 2, 3, 4, etc. La première pensée fait place à la seconde, la seconde à la troisième, la troisième à la quatrième, et ainsi de suite. N'est-ce donc pas là le temps? Que ces pensées se succèdent sans se détruire, et qu'elles s'accumulent, en quelque sorte, dans l'entendement, cela n'empêchera pas la succession; car enfin il en viendra toujours de nouvelles, et ces nouvelles seront autres que les anciennes; et voilà conséquemment de l'antérieur et du postérieur, par conséquent du temps.

J'aperçois cependant quelque chose de ce qui a été communiqué, par un très-grand bienfait de Dieu, à l'auteur de cet écrit. Il faut que l'essence divine qui se communique, par une manière de vision, aux bienheureux, soit le tableau où ils voient tout ce qu'ils peuvent voir; que cette divine essence, éminemment représentative de tout, même des successions et du *temps*, donne à ces ames saintes la connoissance des successions et du temps, sans toutefois les assujettir aux variétés et vicissitudes des successions et du temps. Ces bienheureuses ames verront par exemple des successions d'actes d'amour, de reconnoissance, de louange, et s'y intéresseront, s'y affectionneront, en quelque sorte, comme Dieu s'y intéresse et s'y affectionne, sans éprouver en lui-même aucune succession, aucune variété de pensées. Mais de cette manière, il n'y auroit dans l'ame bienheureuse aucune succession de pensées, il n'y auroit que la connoissance de ce qui représente en Dieu les successions, sans toutefois que Dieu éprouve aucune succession. Que ce mot, *Nous verrons Dieu tel qu'il est*, comprend de choses supérieures à notre intelligence tandis que nous errons sur la terre!

Je suis charmé de ce que dit l'auteur, que « l'ame étant remplie de la vision intuitive de » Dieu, y est entièrement appliquée et absor- » bée, en sorte qu'elle ne peut être distraite par » l'application d'aucune chose particulière; et » encore qu'elle jouisse du bien de toutes les

» choses susdites » (amour et perfection des bienheureux, excellence des anges, beauté de l'humanité sainte de Jésus-Christ), « elle a néan-
» moins cette jouissance comme un effet de cette
» vision, elle a tout en elle sans confusion ni
» séparation. » Je ne conçois pas cela, mon Dieu, mais je sais que cela doit être ainsi. La vision divine est le spectacle de l'océan des perfections et des biens : sur la terre on aperçoit de loin cet admirable spectacle, et l'on en est quelquefois si pénétré qu'on ne pense plus à autre chose ; dans le Ciel l'ame est tout entière dans cet objet, elle le voit et y voit tout ce qu'elle est capable de voir. C'est aussi par là que s'explique l'accroissement de perfections dans les bienheureux ; ce n'est pas un accroissement de perfections morales, de sainteté, par exemple, de pureté, de charité, c'est un accroissement de connoissances, de jouissance, de bonheur ; non pas qu'au premier moment l'ame bienheureuse ne soit au comble de ce qu'elle peut désirer, non pas qu'elle ne soit parfaitement heureuse ; mais elle développe de plus en plus les rapports qui sont dans l'essence divine, et dans ce développement elle trouve toujours de nouveaux goûts, de nouveaux motifs d'admirer, de louer, de bénir l'auteur de tous ces biens. Ces nouveaux goûts n'augmentent pas son bonheur essentiel, puisqu'il consiste uniquement dans la vision de la divine essence ; mais ils font que l'ame se complaît de plus en plus dans la connoissance de la grandeur et de la

gloire de son Dieu. Oh! que je saisis ces vérités imparfaitement, et que je les explique grossièrement! Je conclus toujours du peu que j'aperçois, qu'il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui puissiez me rendre heureux, et que je m'abuse quand je cherche le bonheur ailleurs que dans vous.

DE LA VIGUEUR DE LA FOI.

Un saint homme (1) a dit que *l'avancement spirituel de nos ames consiste dans la vigueur de la foi.* Il explique assez les bons effets de cette *vigueur*, mais il n'explique pas ce qu'elle est en elle-même ; et j'ai eu, dans l'oraison, la pensée de rechercher ce que c'est que la vigueur de la foi.

Il me semble que ce qu'on appelle *vigueur*, dans l'homme, dépend du bon tempérament, de la bonne santé, de la force de l'âge, et de l'exercice. Pour être censé *vigoureux*, il faut être bien constitué, se bien porter, n'être point affoibli par l'âge, et maintenir le corps dans l'usage prompt, actif, alerte, et fréquent de ses facultés. Je transporte ces notions à la foi, et je crois qu'un homme qui a la vigueur de la foi, doit être, 1.° bien établi dans la vraie foi : ce qui comprend l'avantage d'être né et d'avoir été élevé dans les vrais principes de la foi ; 2.° qu'il doit être constant et imperturbable dans tous les orages qui s'élèvent contre la foi : ce qui s'étend à la victoire de toutes les tentations, soit étrangères, soit intérieures, qui attaquent la foi ; 3.° qu'il ne doit point laisser

(1) M. de Bernières.

vieillir en soi le goût de la foi : ce qui signifie que les choses de la foi doivent toujours lui paroître comme nouvelles, sans que la tiédeur altère cet agrément et cette fleur de nouveauté; 4.° qu'il doit faire usage de sa foi en tout : ce qui se rapporte à ce que l'Apôtre appelle la vie de la foi; vie toujours active, toujours gouvernant, animant, réglant l'intérieur, et disposant de toutes les démarches de l'homme qui aspire à l'union avec Dieu.

De ces quatres choses, les deux premières sont le fondement de la foi, et les deux dernières en sont la pratique ou l'exercice. On doit bénir Dieu d'être né et d'avoir été élevé dans les vrais principes de la foi; on doit lui demander d'être toujours inébranlable dans la foi, on doit travailler, avec sa grâce, à conserver le goût de la foi; enfin on doit, sous la direction de cette même grâce, agir en tout par esprit de foi. Je dis *en tout*, et je n'excepte rien : la vigueur de la foi exige et donne cela. Seigneur, je m'imagine en ce moment être placé sur le sommet d'une haute montagne et comtempler de là des pays immenses. Les cieux m'y paroissent d'un espace prodigieux et d'une beauté ravissante; les objets de la terre ne se présentent que comme des points presque imperceptibles; la foi vive et agissante vous découvre, ô mon Dieu, autant qu'il est possible à une intelligence bornée de vous découvrir. J'aperçois votre immensité, votre plénitude, votre tout éternel et infini. Je vois à votre droite Jésus-Christ mon

Sauveur tout brillant de gloire, et daignant vous montrer, pour moi, ses sacrées plaies afin de fléchir votre justice. Je m'unis à votre Saint-Esprit source de toute lumière et de tout amour. O Seigneur, que je reconnois bien en ce moment l'importance de la prière que je répète tous les jours en montant à votre saint autel; *Répandez sur moi votre vérité et votre lumière, l'une et l'autre me conduiront sur votre sainte montagne, et jusque dans votre sanctuaire* (1)! Oui, c'est cette montagne de la foi, d'où je découvre vos splendeurs éternelles, où j'apprends ce que vous êtes, ce que je suis, ce que je dois être, ce que je ne pourrois être sans vous, ô Dieu de vérité et d'amour!

Cependant du sommet de cette montagne de la foi, j'abaisse mes yeux sur la terre, et je n'y vois plus que des atomes qui se choquent, se brisent, se détruisent les uns les autres. Les empires, les monarques, les générations des hommes disparoissent, tandis, Seigneur, que vous êtes toujours plein de force, de gloire, de vie. Oh! je ne remarque dans ce séjour d'un moment que des tombeaux. Je perce jusque dans les entrailles de ce globe, et je le vois plus peuplé dans ses antres ténébreux que sur sa surface. Tous les pères du genre humain y habitent, leurs dépouilles réduites en cendre y reposent, et la place de tous leurs descendans y est déjà marquée. Vous seul, ô Etre éternel, vivez et ré-

(1) Ps. 42. 3.

gnez. Oh ! quel contraste ! qu'il m'est doux aujourd'hui de le reconnoître ! qu'il m'étoit nécessaire de m'élever jusqu'au sommet de la montagne de la foi, pour jouir du grand spectacle de votre vie éternelle devant qui s'absorbent tous les êtres, afin que vous seul possédiez la gloire et l'honneur dans tous les siècles des siècles.

Je tourne cependant mes yeux vers un canton de cette terre, et j'y remarque une autre montagne teinte de sang. Du sommet s'élève une croix, et à ses pieds sont assises trois personnes respectables qui semblent m'inviter à me joindre à elles. Leur extérieur n'est pas attrayant; l'une paroît dans la douleur, l'autre est dans une disette absolue de toutes choses, la troisième est comme anéantie et n'ose lever les yeux. Je consulte ma foi pour savoir le nom de ces personnes si attachées à la croix qu'elles ne l'abandonnent jamais, et j'apprends que ce sont les trois compagnes inséparables de Jésus-Christ, la souffrance, la pauvreté, l'humiliation. Cette montagne est le Calvaire, et c'est de là qu'elles appellent tous ceux qui ont une foi assez vigoureuse pour grimper sur ce sommet. Le nombre n'en est pas grand aujourd'hui ; il le fut dans les siècles de la foi, de la vigueur de la foi, de l'excellence de la foi. Mais, Seigneur, après avoir contemplé ce que vous êtes, ce qu'est Jésus-Christ votre Fils, ce qu'est la terre, ce qu'est la mort, ce qu'est l'éternité, enfin ce que je suis ; je ne délibère plus, je me joins aux trois saintes compagnes de mon Sauveur. J'embrasse la

douleur, la pauvreté, l'humiliation, je m'attache avec elles à la croix. Je verrai encore auprès d'elles des tombeaux, mais ce sont ceux de vos amis, de vos prophètes, de vos apôtres, de vos martyrs, de vos saints habitans du désert, de vos généreuses vierges; j'honorerai leurs vénérables dépouilles, et j'attendrai en paix le moment de me réunir à eux.

Je n'ai qu'une chose à vous demander, Seigneur, c'est de me conserver la vigueur de la foi. Qu'elle soit perpétuellement avec moi, qu'elle *travaille* sans cesse dans moi, comme Salomon le disoit de la sagesse, qui, au fond, n'est rien autre chose que la vigueur de la foi. Vos trois saintes compagnes sont trois conquérantes; elles n'admettent à leur suite ni les lâches, ni les tièdes, ni les pusillanimes, ni les inconstans; elles ne s'attachent que des braves prêts à embraser tout, à détruire tout, à sacrifier tout. Donnez-moi l'armure de votre Apôtre, surtout le bouclier de la foi, et je commencerai, sous votre protection, à remporter toutes les victoires que vous désirez de moi. Ainsi soit-il.

SUR LA VIE DE DIEU.

Je n'entends pas ici cette vie de Dieu qui consiste dans son éternité, dans la nécessité de son être. Cette vie me touche beaucoup ; mais dans ce moment je conçois la vie de Dieu telle que la considéroit l'Apôtre quand il disoit aux Éphésiens (1) que ce qui faisoit le malheur des gentils, c'est qu'ils étoient *aliénés de la vie de Dieu*, qu'ils ne connoissoient ni ne goûtoient *la vie de Dieu*. Cet état me remplit de confusion, de terreur et de compassion : de *confusion*, parce que, dans le sein du christianisme, j'ai été longtemps *aliéné de la vie de Dieu ;* de *terreur*, parce je crains d'être encore *loin de la vie de Dieu* ; de *compassion*, parce que je vois la plupart des hommes, mes semblables et mes frères, vivant de toute autre vie que de la *vie de Dieu*.

Dieu vit de sa connoissance et de son amour, de son Verbe et de son Saint-Esprit, et il a fait notre ame à son image, parce qu'il lui a donné la connoissance et l'amour. Ce n'est jamais la connoissance et l'amour qui manquent à l'ame ; elle connoît et elle aime toujours, quoiqu'en certaines circonstances le défaut de nos organes nous empêche de distinguer, de sentir cette

(1) Ephes. 4. 18.

connoissance et cet amour. Le malheur de l'homme n'est donc pas d'être sans connoître et sans aimer, mais d'être sans connoître et sans aimer Dieu : ce défaut de connoissance et d'amour de Dieu, est ce qui prive l'homme de la vie de Dieu. Tel est le sort des amateurs du monde et des pécheurs ; ils vivent d'une tout autre vie que de celle de Dieu, et leur vie est une véritable mort ; le péché mortel n'est appelé de ce nom que parce qu'il prive de la véritable vie qui est celle de Dieu.

L'état des justes est admirable, parce qu'ils vivent de la vie de Dieu, leur esprit est sans cesse occupé de Dieu, et leur cœur est toujours brûlant d'amour pour Dieu. Leur vie ne diffère pas essentiellement de celles des saints habitans du Ciel ; mais ils ne jouissent pas de la vue intuitive de Dieu ; ils ne sont pas confirmés dans la grâce, leur bonheur n'est pas fixe, leur ame n'est pas inondée d'un torrent de délices. Ces avantages sont la consommation de la vie de Dieu, la récompense des combats livrés sur la terre contre les ennemis de la vie de Dieu, la manifestation des trésors renfermés dans la vie de Dieu. Cependant, de l'état des justes vivans sur la terre, je conclus qu'eux seuls parmi les hommes sont les possesseurs de la vie, qu'eux seuls sont les vrais sages, qu'eux seuls ont trouvé le secret d'exister : tous les autres sont comme des simulacres, sans vie essentielle ; des fantômes qui se heurtent les uns les autres, qui occupent la scène du monde pour amuser leurs

semblables, et qui disparoissent pour entrer éternellement dans la mort.

O Dieu! que faisons-nous ici-bas sans votre vie? Nous nous faisons illusion à nous-mêmes; nous connoissons tout, hors vous qui êtes le centre de toute lumière; nous aimons tout, hors vous qui êtes la source de tous les biens. Nous sentons assez que toutes nos connoissances et tous nos amours ne peuvent nous satisfaire; le dégoût et l'ennui troublent nos jours; et nous n'avons ni la force ni la confiance de nous tourner vers vous qui seul pouvez remplir le désir que nous avons d'être, de vivre, et d'être contens de nos connoissances et de nos affections. Votre Apôtre dit que les gentils ont *l'entendement enveloppé de ténèbres*, et que c'est ce qui les *éloigne de votre vie*. Valons-nous mieux quand nous fermons les yeux à la lumière de votre Evangile, lumière si répandue, si brillante, si douce et si aimable? O Seigneur, faites donc qu'aujourd'hui je commence à vivre de votre vie, c'est-à-dire, que je vous connoisse et que je vous aime, ô vous qui êtes toute connoissance et tout amour; afin que je puisse un jour me plonger avec tous vos élus dans l'océan immense de votre vie. Ainsi soit-il.

SUR LA SENSIBILITÉ.

La maxime qui porte que Dieu *rend notre sensibilité très-délicate, afin de nous faire souffrir davantage*, n'est pas assez expliquée. Je crois qu'elle seroit fausse, si on la prenoit dans toute son étendue et pour tous les temps.

A considérer l'état physique de chaque personne, état qui varie presque autant que les visages, cette maxime se trouve vraie ; car il y a des personnes d'une constitution si délicate, d'une organisation si susceptible d'impressions, qu'elles souffrent beaucoup, tandis que d'autres, également exposées aux agitations du dehors ou du dedans, souffrent peu. Quand les cent Suisses entrent dans la chapelle de Versailles, et battent leur caisse, il y a des personnes qui sont affectées de ce bruit au point de ne pouvoir le souffrir ; elles s'enfuient, et si elles ne prenoient ce parti, il pourroit arriver qu'elles tombassent en défaillance ; d'autres au contraire n'en sont pas émues, et quelques-unes y prennent plaisir. Cette sensibilité peut s'être accrue par l'éducation, par les alimens, par toute la manière d'être si différente dans les diverses personnes. Les forgerons sont accoutumés de bonne heure à leur tintamarre, une dame

de la cour ne le soutiendroit pas un quart-d'heure. S'il arrive donc des accidens auxquels on ne puisse remédier, et qu'on soit né très-sensible à cet égard, voilà une croix que Dieu a ménagée *pour faire souffrir davantage*, et il faut la recevoir de sa main, la porter sans se plaindre, la chérir même comme une épreuve qui contribue au sacrifice de la nature. Il est vraisemblable qu'avec de la patience on la rendra plus légère, mais on en sentira toujours le poids, quelque vertu qu'on puisse avoir, parce que les organes seront toujours affectés, irrités et tourmentés.

Je crois encore que la maxime susdite est vraie ou dans la jeunesse, parce que les passions sont vives, ou au commencement d'une conversion sérieuse et totale, parce que l'habitude avoit fortifié les passions. Dans ces deux cas, il en coûte pour faire des sacrifices; on est sensible sur tout, et cette sensibilité, quoique fondée en partie sur la nature, est cependant dans l'ordre de la Providence qui veut qu'on sente le poids de la croix, et qu'on souffre pour réduire le vieil homme à l'esclavage. C'est une victoire qui doit coûter des combats; si l'on ne trouvoit dans la route du salut que des consolations et des facilités, on mériteroit moins, et l'on se relâcheroit infailliblement. Mais la maxime commenceroit à n'être plus si vraie, dans les cas d'une sensibilité qui ne se ralentiroit pas par l'oraison, par les retours fréquens sur soi-même, par l'union avec Jésus-Christ

dans son sacrement, par le dégoût que l'amour de Dieu doit inspirer à l'égard du monde et de tous les objets sensibles. Il ne seroit pas à présumer pour lors que Dieu voulût nous laisser cette sensibilité *pour nous faire souffrir davantage ;* mais il seroit très-fort à soupçonner que la nature est encore peu réduite, que le vieil homme est tout vivant, et qu'on n'est guère avancé dans les voies de Dieu. Ceci entre dans la troisième considération.

Car il faut considérer la maxime par rapport aux voies spirituelles; et dans ce cas, je crois que, pour être vrai, il faut la modifier. Je crois, par exemple, que l'apôtre saint Paul, qui étoit un homme tout crucifié, qui ne vivoit plus qu'en Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, fut éprouvé par les sensibilités que Dieu lui laissa en certaines circonstances ; sensibilités qui le firent s'écrier : *Qui me délivrera de ce corps de mort* (1)*?* Dans ce cas, où se sont trouvés d'autres saints, il est à croire que Dieu ordonnoit ces combats, ou les permettoit afin *de les faire souffrir davantage.* Mais saint Paul et ces autres saints étoient, dans le cours ordinaire de leurs actions, si maîtres d'eux-mêmes que leur sensibilité cédoit sans beaucoup d'efforts aux humiliations, aux dépouillemens, aux persécutions, aux outrages, à toutes les tempêtes du monde et de l'enfer. Je veux dire que l'habitude du bien étoit si dominante dans eux, la grâce si active, l'amour de

(1) Rom. 7. 24.

Dieu si absolu, qu'ils sentoient peu les murmures de l'amour-propre, les cris de la nature corrompue. Ce qui auroit révolté les ames ordinaires, et qui les auroit jetées dans des angoisses mortelles, affectoit très-peu ces héros du christianisme. Leur mérite n'en étoit pas moindre pour cela ; cette sorte d'indifférence étoit le fruit de leurs longs travaux et de leurs victoires multipliées. Ce saint homme de qui l'on raconte que demandant, dans une grande ville, des aumônes pour les pauvres, et ayant reçu un jour un soufflet dans une compagnie de jeunes gens, il dit sans s'émouvoir : *Ceci est pour moi, mais donnez présentement pour les pauvres ;* cet homme, dis-je, put être très-peu sensible à ce soufflet ; il avoit fait de longues épreuves de patience. Si ce soufflet lui avoit ému la bile, il eût pu mériter encore beaucoup en se réprimant ; mais son intérieur n'eût pas été celui d'un homme mort aux prétentions de l'honneur, et il n'est pas à présumer que Notre-Seigneur lui eût laissé ce mouvement de bile *pour le faire souffrir davantage.* Somme toute, la sensibilité décroît en raison du progrès qu'on fait dans la perfection, sauf quelques circonstances d'épreuves extraordinaires que Dieu fait naître pour tenir l'homme le plus saint dans la crainte et dans la vigilance sur lui-même.

AVIS

SUR L'ÉDUCATION DES GRANDS.

Ceux qui sont chargés d'élever les enfans des princes ou des grands, doivent être persuadés qu'ils ont à leur donner des préservatifs contre toutes les passions, et des leçons pour toutes les vertus. Je suivrai ici le plan qu'on m'a donné, parce qu'il est bien pris; et je parlerai de suite de la crainte de Dieu, de l'esprit de piété, de l'amour de la vérité, de la modestie, des bienséances de l'état, de l'égalité d'humeur, de l'emploi du temps, de la sincérité.

CRAINTE DE DIEU.

Les grands ont plus de besoin que les personnes du commun, d'être instruits de la crainte de Dieu. Leur condition les élevant au-dessus des autres hommes, ils croient n'avoir point de maître et être exempts de tous les devoirs de la dépendance. Cela regarde surtout les princes: ils commandent toujours, et ils ne voient que des gens qui obéissent. C'est donc par rapport à eux surtout que le commencement de la sa-

gesse doit être la crainte du Seigneur. Il faut leur dire et leur répéter sans cesse qu'ils sont, comme les autres mortels, dans la main de Dieu, qu'ils ont à redouter ses vengeances; et qu'elles seront d'autant plus terribles, à leur égard, qu'ils ont plus de devoirs à remplir, et qu'ils ont reçu plus de bienfaits.

La crainte de Dieu ne s'établit point dans un cœur sans une grande connoissance de la religion. Il est fort ordinaire que les grands ne la sachent pas ou l'oublient bientôt. Rarement ils s'instruisent par la lecture des saints Livres, ou des ouvrages de piété. Dans ce siècle surtout, on leur fait lire quantité de livres frivoles ou pernicieux, et presque jamais le Testament de Jésus-Christ. Ils savent juger d'une comédie, d'un opéra, d'un roman, d'une poésie licencieuse, et ils ignorent la doctrine du salut. Un grand, qu'on exhortoit à la mort, entendit qu'on lui parloit de l'amour de Dieu. « Qu'est-ce que » cela, répondit-il? c'est, à ce qu'il me paroît, » une assez belle chose; répétez ce que vous » avez dit; je n'en avois jamais entendu par- » ler. »

La crainte de Dieu qu'il faut inspirer aux grands n'est point une terreur ou un tremblement inutile. Comme ils s'aiment beaucoup eux-mêmes, ils peuvent être effrayés des peines de l'enfer; mais, si l'on y prend garde, cet effroi n'est pas la crainte de Dieu; c'est plutôt, si j'ose le dire, la peur de Dieu. Ils craignent plus le démon que Dieu même, et si on les assuroit que

dans l'enfer il n'y a ni feux, ni chaînes, ni grincemens de dents, ils se moqueroient également de Dieu et du démon. Il faut donc les conduire à la crainte du Seigneur par l'exemple de celle qu'ils ont pour leurs parens, pour ceux dont ils tiennent le jour. Ils craignent de leur déplaire parce qu'ils les aiment, parce qu'ils ont été comblés de leurs bienfaits. Mais quel amour ne doivent-ils point à Dieu qui leur a donné tout, et qui ne cesse de répandre ses faveurs sur eux! Si l'on peut persuader aux enfans des princes que Dieu est plus leur père, que celui qu'ils voient à la tête de leur famille, ils aimeront Dieu et ils le craindront. Or les réflexions qu'on peut leur insinuer sur cela, sont à leur portée. Comment sont-ils dans le monde, depuis quand y sont-ils, qui est-ce qui les y conserve, qui est-ce qui leur donne les richesses dont ils jouissent, pourquoi ne sont-ils pas nés dans la cabane du pauvre, pourquoi n'ont-ils pas eu le malheur d'apporter en naissant des infirmités, des défauts qui les rendroient insupportables aux autres et à eux-mêmes? Tous ces avantages, ils les tiennent de Dieu seul; il leur parle par ses dons, il se rend sensible par ses libéralités. Inculquez bien et répétez sans cesse que rien ne se fait au hasard, que le hasard n'est qu'un mot vide de sens; que Dieu nourrit le prince et le vermisseau; qu'en vain le prince posséderoit des trésors, si Dieu ne rendoit la terre féconde pour lui, et si ceux qui la cultivent n'étoient les instrumens dont Dieu se sert

pour fournir aux besoins des grands comme des petits.

Les jeunes personnes sont trop portées à craindre des choses qui ne sont pas redoutables en elles-mêmes, et dont la crainte de Dieu est le remède efficace. Dans un beau jour d'été il survient un orage impréyu, on s'alarme aussitôt, on tremble sous les lambris les plus dorés; on ne se croiroit pas en sûreté sous la voûte la plus solide. Si l'on craint le Seigneur en chrétien, on sait qu'il peut écraser quiconque de sa foudre, mais on ne perd point la confiance en sa protection, et l'on dit avec le saint roi David: *Seigneur, faites ce que vous jugerez à propos selon votre infinie sagesse.* Dans le printemps de l'âge on craint ce mal si commun qui ravage tous les agrémens de la figure : on évite tous ceux qui ont quelques rapports avec les personnes frappées de cette contagion; on imagine des systèmes pour s'en préserver, et quand on a eu le malheur d'en être atteint, on tâche de réparer, par les artifices de la parure, quelques-unes des disgrâces que la maladie a laissées. Soins inutiles! quand on craint le Seigneur, on dit avec Job : *Le Seigneur m'avoit donné ces avantages extérieurs, il me les a ôtés, que son saint nom soit béni.* On est trop imprudent dans les histoires qu'on raconte aux enfans; on les amuse par des récits de magie, de morts revenus de l'autre monde, d'entreprises de voleurs, d'apparitions d'esprits; que sais-je? les personnes préposées à l'éducation cherchent à se procurer du repos,

du silence, de l'attention, de la docilité de la part de leurs élèves en les captivant par ces sortes de narrations. Et qu'arrive-t-il? Ces jeunes esprits recueillent tout avec une sorte d'avidité; les traces deviennent profondes dans leur mémoire; et l'effet trop ordinaire est une crainte puérile qu'ils portent quelquefois jusqu'au tombeau. On a connu des hommes de trente ans qui avouoient qu'en conséquence de ces histoires entendues de jeunesse, ils n'avoient pu se résoudre à embrasser l'état religieux, parce qu'il auroit fallu être seuls le jour et la nuit dans une cellule ou dans une église. Il faut ménager la crainte des enfans pour le seul objet qui mérite d'être craint, pour le Seigneur qui est l'arbitre unique de leurs jours. Il faut que cette crainte, mêlée d'amour et de confiance, les rende intrépides à l'égard de tous les autres objets. *Le Seigneur est le défenseur de ma vie*, disoit David (1); *qui pourroit m'inspirer de la crainte?*

La crainte du Seigneur rend l'homme attentif à la loi. Celui qui craint Dieu, compare toutes ses actions avec la loi; il se garde d'enfreindre la loi, parce que cette loi énonce les volontés du Seigneur. Mais il ne faut pas être minutieux dans l'observation de la loi, et la crainte ne doit pas dégénérer en scrupule. Les jeunes personnes, de quelque rang qu'elles soient, donnent quelquefois dans cet écueil; et leur vie n'en est pas plus sainte. On les aura accoutumées de bonne heure à quelques pratiques de piété, à

(1) Ps. 26. 1.

quelques prières vocales : elles s'en font une loi, au point de négliger quelquefois, pour y satisfaire, des obligations plus importantes. Elles seront fort mondaines, et ne laisseront pas de réciter le chapelet ; elles iront à la comédie, et porteront sur elles des reliques ; elles mettront du rouge, et pareront un oratoire domestique. Quelques autres d'entre elles ne pourront jamais achever leur confession ; un jour de grande solennité sera un jour de martyre, parce qu'il faudra se préparer aux sacremens. Après une confession générale, il leur reviendra cent choses ; et elles se croiront obligées d'en faire une seconde, qui ne sera jamais la dernière, parce qu'à leur avis, jamais l'accusation n'aura été parfaite. Tout ceci détruit la paix intérieure, et empêche le progrès dans la vertu. Il faut leur apprendre que ce n'est point là ce qu'on doit entendre par la véritable crainte du Seigneur ; que cette crainte n'exclut point la confiance, mais la donne ; qu'après avoir exposé simplement au tribunal ce qu'on a reconnu de défectueux dans sa conscience, on doit s'en rapporter au jugement du confesseur, et demeurer tranquille ; qu'on perd un temps infini à disputer ainsi avec soi-même, et qu'il entre bien plus d'amour-propre dans cette conduite, que de crainte de Dieu.

Il y a, dans les Actes des apôtres, un mot qui présente tous les caractères de la vraie crainte du Seigneur : *l'Eglise*, dit le texte sacré (1),

(1) Act. 9. 31.

étoit en paix ; elle croissoit en marchant dans la crainte de Dieu, et elle étoit remplie de la consolation du Saint-Esprit. On doit enseigner de bonne heure aux hommes que la véritable crainte de Dieu est toujours jointe à la paix et à la consolation. Un fils qui craint d'offenser son père n'est point troublé du sentiment d'obéissance qui possède son ame. S'il savoit que son père fût mécontent de lui, il chercheroit à rentrer dans ses bonnes grâces, et après avoir obtenu sa réconciliation il ne s'inquiéteroit plus. Dieu est plus miséricordieux que le meilleur et le plus tendre des pères. Si l'on s'écarte en quelque chose de sa loi, il est prêt à pardonner pourvu qu'on s'humilie et qu'on demande grâce. Les jeunes personnes ne prennent souvent leurs obligations que dans un sens gauche ou imparfait. Leur crainte est basse et servile ; la paix dont elles se flattent est une fausse sécurité. L'adresse de ceux qui les forment, consiste à leur ouvrir les yeux sur le véritable point de vue des devoirs. Il faut hâter le progrès de ces esprits, et les conduire à une sage maturité. Il est à propos de leur parler le langage de la pure raison, surtout quand ils sont d'un rang et d'une naissance où les lumières sont plus précoces que dans les conditions subalterr On les laisse dans une enfance longue et ble, quand on ne cherche qu'à les amus on ne les occupe que de bagatelles, n'ambitionne que de passer le cation, afin d'en être plutôt

pôt précieux qui vous est confié, ce sont des plantes rares et délicates qui sont commises à vos soins. Outre l'instruction la plus suivie, vous leur devez le secours des plus ferventes prières. *J'ai planté*, disoit l'Apôtre (1), *Apollo a arrosé, mais c'est le Seigneur qui a donné l'accroissement et les fruits.*

ESPRIT DE PIÉTÉ.

La piété est utile à tout, dit l'Apôtre (2) : *elle renferme les promesses de la vie présente et de la vie future*, c'est-à-dire, qu'elle nous promet le bonheur pour cette vie passagère et pour l'éternité. Dès que l'homme commence à se connoître, il sent le désir et le besoin d'être heureux. Demandez à des enfans de dix ans, s'ils ne prétendent pas au bonheur, s'ils ne veulent pas être contens pendant le cours de leur vie ; ils paroîtront étonnés de la question, tant la chose leur paroît certaine et incontestable. Si vous leur demandez ensuite quand, comment et par où ils se proposent d'être heureux, comme ils n'ont pas encore d'expérience des choses de la vie, ils pourront répondre qu'ils seront heureux s'ils font bonne chère, s'ils ont de beaux habits, si on leur donne beaucoup d'argent, s'ils ont un grand nombre de domestiques, si on leur dit qu'ils ont bonne grâce, qu'ils sont aimables, et ainsi du reste. Voilà des enfans qui parlent; mais si l'on pousse plus

(1) 1 Cor. 3. 6. — (2) 1 Tim. 4. 8.

loin les questions, et si l'on ajoute : Seriez-vous heureux, s'il arrivoit que vos parens vous fussent enlevés, que vos biens vinssent à périr, qu'une maladie vous rendît difforme, qu'on vous trouvât haïssable à cause de votre mauvais caractère, que vous fissiez un mariage mal assorti, qu'on fût obligé de vous ôter vos beaux habits et votre argent parce que vous feriez trop de dépense ? ces enfans verroient que ces choses sont le contre-pied du bonheur qu'ils avoient imaginé. Cependant, reprendroit-on, ces choses arrivent tous les jours, elles sont arrivées à des personnes encore plus riches et plus distinguées que vous ne l'êtes. Mais de plus, si, au milieu de tous les plaisirs dont vous vous flattez, la mort venoit vous surprendre, où seroit le bonheur que vous envisagez ? N'avez-vous pas vu des tombeaux partout, et dans votre famille n'est-il pas mort des personnes aussi jeunes et peut-être mieux constituées que vous ?

Sur ces observations, vos élèves commenceront à croire que le bonheur ne consiste pas dans des frivolités aussi passagères que celles qui leur étoient venues à l'esprit, et vous pourrez entendre de leur bouche cette importante question : En quoi consiste donc le bonheur ? Ce sera pour lors le moment de leur dire qu'un disciple de Jésus-Christ, qu'un apôtre qui n'a pu se tromper, fait consister le bonheur, pour cette vie et pour l'autre, dans la piété. Si ces jeunes personnes ne savent pas encore ce que c'est que la piété, vous leur direz que c'est l'attention

constante à aimer et à servir Dieu ; que c'est la science de la religion, et le soin de la bien pratiquer. Vous leur ferez voir que, par l'exercice de la piété, on acquiert le bonheur dans la vie future : ces enfans n'en douteront pas ; ils auront conçu, par l'honneur qu'on rend aux saints, que ces personnes sont parvenues à ce degré de gloire par leur piété. Il ne s'agira donc que de leur faire entendre qu'en cette vie même dont ils jouissent et qu'ils aiment, la piété est la cause et l'ame du bonheur : cette discussion peut être mise à leur portée, si on leur dit que la piété fait qu'on est content de tout ce qui arrive; qu'on a presque toujours tout ce qu'on désire, parce qu'on désire peu ; qu'on vit en paix avec tout le monde, et qu'on jouit de l'amitié des plus honnêtes gens. On peut raconter l'histoire du saint homme Tobie, qui, dans une fortune médiocre, passoit des jours tranquilles ; celle de tant de saintes, qui, dès leur jeune âge, firent l'admiration de leurs parens et des étrangers. Dans l'instruction des enfans, il faut toujours rappeler quelques traits d'histoire, mais bien certains et bien édifians, afin de ne pas remplir leur mémoire d'anecdotes fausses, triviales, ou trop extraordinaires.

Quand on instruit des personnes du premier rang, il faut insister fortement sur l'obligation particulière qu'elles ont d'honorer la religion et de pratiquer la piété, parce qu'on a les yeux sur elles, parce que leur exemple influe extrêmement sur la conduite des subalternes. Il faut

peindre vivement l'horreur du scandale donné par des princes ou par des princesses. On ne les contredit pas, on les flatte même pendant leur vie ; mais la postérité les traite à la rigueur, et Dieu le souverain juge déploie contre eux, au moment de la mort, toutes ses vengeances. Comment Jézabel et Athalie sont-elles traitées dans l'Ecriture ? Au contraire, la sainte reine Esther sauva son peuple, et sera en bénédiction dans tous les siècles.

La piété s'exerce principalement par la prière, et l'on ne doit rien épargner pour apprendre aux enfans à prier et à bien prier. On leur impose communément l'obligation de prier le matin et le soir, d'assister au saint sacrifice, de se trouver aux cérémonies de piété, d'approcher du tribunal de la pénitence aux grandes solennités. On leur suggère des pratiques pour honorer Dieu et se recommander aux saints ; mais on ne leur enseigne point assez quelles doivent être les conditions de la prière ; on ne les fait point ressouvenir de la misère et de la foiblesse humaine, du besoin de se soutenir par un recours continuel à Dieu ; on ne leur parle point de l'esprit de foi, de l'humilité, de la ferveur, de la constance qui doivent accompagner la prière. Ils récitent machinalement des formules qu'ils n'entendent pas ; ils s'occupent, dans le temple de Dieu, de la splendeur des ornemens ou des cérémonies ; ils sont bien aises d'y paroître aussi avec éclat. Une princesse, qui va dans la maison de Dieu, est une sorte d'idole

que des courtisans environnent, et à qui ils rendent plus de respects qu'à la majesté suprême de Dieu. Elle-même y est jalouse des distinctions, il faut un endroit distingué, un carreau, un fauteuil, de la musique pour charmer ses oreilles, tandis que son cœur et tous ses sens ne devroient se porter qu'à Dieu. *Mon cœur et mon corps*, disoit le saint Roi (1), *s'élèvent vers le Dieu vivant. Mon ame est altérée de vous, ô mon Dieu ! je désire uniquement d'habiter dans votre maison, Seigneur, et de vous immoler un sacrifice de louanges.* Rappelez souvent à ces jeunes personnes les sentimens dont furent remplis les saints durant la prière. Ils étoient animés d'une foi vive; ils se tenoient comme anéantis en la présence du Dieu de majesté; ils se regardoient comme des pauvres qui attendent humblement qu'une main charitable daigne les secourir. Ils ne se lassoient point de prier, persuadés que Dieu se laisse toucher par la persévérance, et que sa bonté accorde à des vœux constans ce que sa justice refuseroit à notre indignité.

Les enfans ne sont pas capables de ce qu'on appelle l'oraison mentale, faite de suite et avec méthode; mais ils peuvent faire quelques réflexions détachées, prendre des sentimens d'humilité, dire à Dieu qu'ils l'aiment, et qu'ils ne veulent point l'offenser. Ils peuvent penser que le prier exige un très-grand respect, puisqu'on parle à Dieu. Quand ils sont d'un rang élevé,

(1) Ps. 83. 3; 62. 2; 26, 4.

ils ont vu de quelle manière on se présente devant leurs parens, et devant eux-mêmes, avec quels égards on les aborde, comment on dépose tout air de hauteur et de vanité en leur demandant des grâces. L'application de ces exemples domestiques est aisée à faire, et les plus petits enfans sont en état de la sentir.

Il est surtout nécessaire de leur apprendre qu'on n'obtient rien que par Jésus-Christ. On leur fera remarquer que l'Eglise termine toutes les prières en interposant la médiation de Jésus-Christ; que, dans toutes les églises, il n'y a tant de croix, que pour rappeler aux fidèles le sacrifice de Jésus-Christ; que les fêtes les plus solennelles de l'année sont destinées à honorer les mystères de la vie de Jésus-Christ; que le livre des saints Evangiles est infiniment respectable, parce qu'il contient l'histoire des actions et les instructions de Jésus-Christ; que le saint Sacrement mérite toutes nos adorations, parce qu'il contient réellement le corps de Jésus-Christ. On les avertira des rapports qu'ils ont à Jésus-Christ par le baptême; qu'en vertu de cette régénération, ils sont devenus les frères de Jésus-Christ, et les héritiers de son royaume. On leur dira que saint Louis, roi de France, s'appeloit avec complaisance *Louis de Poissy*, parce que c'étoit à Poissy qu'il avoit reçu le saint baptême, et qu'il étoit devenu membre de l'Eglise de Jésus-Christ. Il faut que ces jeunes personnes n'ignorent rien de la vie de Jésus-Christ; avec quelle douceur il recevoit les pau-

vres, les enfans, les affligés ; comment il choisit ses disciples, non parmi les riches du siècle, mais dans les conditions les plus obscures; comment il supportoit leurs défauts, et répondoit à toutes leurs questions ; on fera remarquer que son premier sermon commence par déclarer que les pauvres, que les affligés, que les hommes doux et tranquilles, que ceux qui ont le cœur pur, ceux qui ont de la compassion pour leurs frères, ceux qui souffrent persécution pour la justice, sont les plus heureux en ce monde et dans l'autre. On ne peut trop insister sur l'amour de Jésus-Christ; sur la reconnoissance que mérite sa charité pour les hommes; sur la grandeur de ses humiliations et de ses souffrances ; sur les caractères de vérité, de sainteté, de douceur, de grandeur d'ame qui brillent dans sa personne. Quand ces enfans auront conçu une grande idée de Jésus-Christ, ils lui adresseront leurs prières avec bien plus de recueillement, d'attention, de ferveur et de constance. Ce qui cause la tiédeur dans les ames, c'est le peu d'amour qu'elles ont pour Jésus-Christ, et ce défaut d'amour vient du peu de connoissance qu'on a de ce grand objet. *La vie éternelle*, disoit-il lui-même (1), *consiste à vous connoître*, ô mon Père, *et à connoître Jésus-Christ votre Fils que vous avez envoyé.*

Les enfans savent fort bien prier ceux de qui ils espèrent quelque chose ; ils prennent alors

(1) Joan. 17. 3.

toutes les grâces que la nature leur a données, et ils y ajoutent tout l'art que l'intérêt leur suggère. Ils désarment facilement ceux qui sont en courroux contre eux. Un enfant qui supplie est un objet si touchant ! on ne tient pas contre des caresses, contre des larmes, contre des promesses où l'on ne soupçonne point de supercherie. Cet âge, quand il n'a pas été gâté par le monde et par les mauvais exemples, est le règne de la candeur, de la simplicité, de l'ingénuité; pourquoi ne tourneroit-on pas des dispositions si aimables à rechercher l'unique et souverain bien, qui est Dieu et Jésus-Christ? Pourquoi n'apprendroit-on pas à ces esprits, encore si dociles, quelque chose de ce qui a fait tous les saints, savoir l'usage et l'exercice de la présence de Dieu? Saint Paul commençant à prêcher aux Athéniens (1), leur dit d'abord que *nous vivons*, que *nous avons nos mouvemens et notre existence en Dieu.* Ces idolâtres étoient beaucoup plus loin de la vérité que ne le sont des enfans nés et élevés dans le sein du christianisme. Cependant l'Apôtre les entretient, sans autre préliminaire, de la présence de Dieu. C'est qu'il faut d'abord rappeler les hommes à ce qu'ils sont, toujours l'ouvrage de Dieu, toujours dépendans de Dieu, toujours dans la main de Dieu, toujours plongés, en quelque sorte, dans la plénitude de Dieu. Les anciens patriarches disoient : *Vive Dieu, en la présence duquel je suis :* parole sublime qu'il faut inculquer

(1) Act. 17. 28.

aux plus petits enfans. Qu'ils se souviennent que Dieu les voit dans leurs petites sociétés, dans leurs jeux, dans leur travail, dans leurs études, dans leurs repas, dans toutes les situations où ils peuvent se trouver, mais surtout dans le temps de la prière. Ils s'accoutumeront peu à peu à une sorte de réserve et de circonspection ; ils se reprocheront plus vivement leurs fautes, parce qu'elles auront un Dieu pour témoin. Et Dieu, qui donne l'intelligence aux petits et aux humbles, prendra soin de les instruire lui-même ; il se communiquera à ces jeunes esprits, avec une abondance de lumières qui étonnera les ames les plus avancées dans la perfection.

AMOUR DE LA VÉRITÉ.

Il ne sagit pas ici précisément de la vérité dans les actions, de cette vertu qui rejète le mensonge, l'hypocrisie, le déguisement. On traitera de cet objet important dans l'article de la *sincérité*. On entend ici, par *amour de la vérité*, l'inclination qui porte à aimer et à rechercher ce qu'il y a de plus certain et de plus solide en toutes choses. Il importe beaucoup de cultiver cette inclination quand elle se trouve dans de jeunes personnes, et de réformer les dispositions contraires quand on les remarque en elles.

Il est rare de trouver des esprits naturellement faux, qui prennent toujours le contre-pied de la vérité, et qui s'égareront lors même qu'ils

paroissent vouloir tenir le droit chemin. De tels esprits ont besoin de guides continuels, et jamais il ne faut les abandonner à eux-mêmes, si l'on veut qu'ils évitent des chutes déplorables. On raisonne ici pour les esprits ordinaires, dans qui l'on aperçoit de l'amour pour la vérité, mais qui seroient exposés, par mille circonstances, à donner dans le faux, et à se perdre malgré leurs lumières naturelles.

Les grands sont plus en danger que les personnes d'un ordre inférieur à ne point connoître la vérité ; et c'est ce qu'on ne peut trop répéter aux jeunes personnes que leur naissance met au-dessus du vulgaire. Si, dans ces conditions éminentes, la vérité se cache aux hommes, c'est qu'on les flatte, qu'on les séduit par des éloges, qu'on admire jusqu'à leurs travers, et qu'on érige même leurs passions en vertus. Comment lèveroient-ils ce voile? ils sont aveuglés par leur amour-propre, et ils n'ont pas le bon esprit d'approcher de leur personne des amis vrais et intrépides qui leur dessillent les yeux. Mais, dans ces mêmes conditions, les femmes ne sont pas moins exposées que les hommes à être séduites par le langage de la fausseté. On peut même dire qu'à certains égards elles courent encore de plus grands risques. On est sur le pied de leur rendre beaucoup de respect. On les flatte sur leur esprit, sur leur figure, sur les agrémens de leur personne, sur leurs talens acquis ou naturels. En un mot, ce sont des espèces de divinités sur la terre; elles reçoivent avec

complaisance l'encens qu'on brûle à leurs pieds, elles s'enivrent des louanges qu'on leur donne, elles croient les mériter de plus en plus en ajoutant les artifices aux avantages dont la nature les a comblées ; et il se forme ainsi autour d'elles un tourbillon de fausseté que les années peuvent à peine dissiper.

Il faut mettre, s'il est possible, dans les enfans de cette condition, des principes qui les prémunissent contre cet écueil. Le premier de ces principes seroit la connoissance d'eux-mêmes, et en général du cœur humain, la persuasion intime des misères et des foiblesses attachées à l'humanité, la conviction de notre ignorance, de nos erreurs, de nos préjugés déraisonnables ; en un mot, ce principe seroit celui de l'humilité chrétienne, vertu qui, par excellence, est fondée sur la vérité, vertu qu'on ne doit qu'à Jésus-Christ. Toute la philosophie ancienne l'a méconnue. Aussi quels travers dans les plus grands hommes ! L'oubli de soi-même en a porté plusieurs à vouloir être des dieux ; l'orgueil se réfutant ainsi, sans s'en apercevoir, par la plus insigne folie.

Le second principe seroit la défiance à l'égard de toutes sortes d'éloges. Dieu seul en mérite, parce que Dieu seul possède des perfections pures et sans mélange. L'homme brille aujourd'hui, et est demain dans le tombeau, et jusqu'à ce qu'il entre dans cette région des morts, il se déshonore par mille actions qui ne méritent que du mépris. Mais d'ailleurs comment se fier au lan-

gage de la flatterie? Ceux qui l'emploient n'écoutent que leur intérêt ou leurs passions. Dans le fond de leur cœur ils savent que tout ce qu'ils disent n'est qu'un tissu de mensonges, et qu'il faut être dupe ou aveugle pour les croire sur leur parole.

Le troisième principe seroit de rechercher par préférence ceux qui disent la vérité, qui jugent de tout avec connoissance de cause, qui savent blâmer ce qui est répréhensible, et ne donner que des louanges modérées à ce qui n'est que médiocrement estimable. Des personnes de ce caractère approchent rarement les grands, parce que les grands ne veulent point de censeurs, et qu'ils croient qu'on leur manque quand on n'admire pas toutes leurs démarches. Le roi Achab prie Michée, il le conjure, au nom de Dieu, de lui dire la vérité; le prophète la lui dit sincèrement, et Achab le fait mettre en prison (1) : exemple sensible, qui prouve quel est le sort de la vérité quand elle se présente aux grands de la terre. Il faut faire sentir à de jeunes élèves combien cette haine de la vérité est odieuse, et dans quel abîme de maux elle précipite les grands.

Le quatrième principe, qui a rapport surtout aux jeunes personnes qui entrent dans le monde, seroit de les armer contre les louanges qui ont pour objet les grâces de la figure, et les agrémens de la représentation. Cet article est difficile : car le dernier sacrifice que fait une

(1) 3 Reg. 22.

dame du monde, est celui des prétentions en ce genre. Jusque dans l'âge qui avertit d'abandonner ce reste d'amour-propre, on est encore susceptible de retour, on déguise les ravages du temps le mieux qu'on peut, et le premier menteur qui vient faire hommage est encore bien reçu. On pourroit indiquer pour remède un sentiment assez avoué de tout le monde, c'est que les hommes qui s'épuisent en éloges *vis-à-vis de* ces idoles, au fond les estiment très-peu, et qu'ils les estiment même d'autant moins qu'on fait plus d'accueil à leurs mensonges. Mais ce remède profane ne suffit pas pour guérir un mal aussi opiniâtre que la vanité. Il faut que la religion porte les grands coups, que la piété, l'humilité, et les grands principes de Jésus-Christ mettent en fuite tous les adulateurs.

Un autre écueil pour la vérité, dans les personnes du monde, est le système qu'elles se font à elles-mêmes, ou qu'on leur suggère, d'allier le service de Dieu avec les maximes du siècle. Ce système est plus pernicieux que le libertinage déclaré; il y a assez peu de personnes, surtout parmi les dames du premier rang, qui affichent l'irréligion, la galanterie, le scandale; mais un très-grand nombre se piquent d'être fidèles à l'Evangile, et à ce qu'on appelle les devoirs de la société; c'est-à-dire, qu'à certains jours elles sont à Dieu, et le reste du temps aux fêtes, au plaisirs, aux assemblées où l'on étale le luxe et la vanité; c'est-à-dire, qu'après avoir entendu dans les temples l'histoire d'un Dieu

mourant sur la croix, elle vont entendre aux spectacles les leçons du démon; c'est-à-dire, qu'après avoir satisfait à la loi qui prescrit l'assistance au divin sacrifice, elles consacrent la plus grande partie du jour à la parure, au jeu, aux visites inutiles; c'est-à-dire, que n'admettant pas dans leur compagnie des libertins de profession, elles traitent sans scrupule avec des hommes qui n'ont qu'une probité factice, et des mœurs au moins équivoques; c'est-à-dire encore, que n'affectant pas un luxe indécent, elles jouissent de toutes les délices de la vie. Fausseté de conduite, que la morale la plus indulgente ne peut excuser. Jésus-Christ a dit qu'on ne peut servir deux maîtres, que le monde est son ennemi, qu'il faut se renoncer soi-même et porter sa croix. Fausseté qu'il est nécessaire de détruire, dès la jeunesse, par la science exacte de l'Evangile, qui est le dépôt unique de la vérité. Pour faire plus d'impression sur ces jeunes esprits, renvoyez-les au jugement des personnes du monde qui sont rentrées en elles-mêmes, et qui servent Dieu dans la sincérité de leur cœur, après avoir abandonné le système monstrueux de l'accord entre Dieu et la mondanité. Que disent-elles ces sages interprètes de la vérité? que ce prétendu mélange est une illusion pure, une dérision du christianisme, un renversement de la morale de Jésus-Christ, une source intarissable de remords pour le dernier moment de la vie.

L'amour de la vérité prescrit une infinité de

devoirs dans les diverses circonstances où l'on se trouve : de jeunes élèves ne seroient pas encore à portée de les suivre en détail ; il suffit de les en avertir en général, et de les former à l'amour de la vérité par les pratiques suivantes.

1.° Les accoutumer à se faire une idée juste de tout ce qu'il leur importe de savoir : leur dire, par exemple, ce que c'est que le temps, qui passe comme l'ombre et se dissipe comme la fumée ; ce que c'est que l'éternité, qui n'a point de fin ; ce que c'est que Dieu, qui a toujours été et qui sera toujours ; ce que c'est que le monde, qui roule comme un cercle parmi les milliers de changemens et de révolutions ; ce que c'est que la vie de l'homme, qui n'a pas un moment sur lequel il puisse compter ; ce que c'est que la mort, qui n'arrive qu'une fois, et dont les suites sont éternelles ; ce que c'est que notre ame, pour laquelle Jésus-Christ a répandu son sang ; ce que c'est que le péché, qui prive pour jamais de la vue de Dieu ; et ainsi d'une infinité d'autres points de la dernière importance.

2.° Les inviter à demander les raisons de ce qu'elles ne savent pas, et leur répondre dans des termes clairs et expressifs, employant des comparaisons pour rendre la réponse plus sensible : ainsi Jésus-Christ comparoit-il l'Eglise à un champ où le bon grain se trouve mêlé avec le mauvais, jusqu'au temps de la moisson, c'est-à-dire de la fin des siècles, où se fera

la séparation des justes d'avec les pécheurs.

3.° Leur inspirer une grande estime pour la vérité qui vient de Dieu ; et leur insinuer qu'elle est dans le monde avant la fausseté ; que ce qui est faux tâche toujours d'imiter ce qui est vrai, qu'ainsi il y a de fausses religions parce qu'il y en a de vraies, de fausses maximes de morale parce qu'il y en a de vraies, de faux dévots parce qu'il y en a de vrais, et ainsi du reste. Ce principe fait qu'on s'attache au vrai et qu'on méprise le faux, comme on recherche la vraie monnoie et qu'on rejète la fausse.

4.° Leur dire qu'un des grands caractères de Jésus-Christ est d'être *la vérité*, comme il l'a déclaré lui-même ; qu'ainsi il faut s'attacher à lui comme étant seul incapable de se tromper et de tromper les hommes.

MODESTIE

La modestie est en quelque sorte, plus que les autres vertus, une vertu publique. L'Apôtre dit : *Que votre modestie soit connue de tous* (1). On ne s'aperçoit pas de l'humilité, de la charité, de la patience, de la piété qui réside dans une ame chrétienne ; mais on est témoin de la modestie dans le maintien, dans l'habillement, dans les paroles, dans les actions, et l'on s'aperçoit aisément de ce qu'il peut y avoir de défectueux en ce genre.

La Providence, admirable en tout ce qu'elle

(1) Philip. 4. 5.

préférence absolue, et que très-souvent on n'est qu'au rang des médiocres. La religion offre bien d'autres considérations. N'est-il pas honteux que des personnes qui adorent un chef couronné d'épines, passent une partie de leur temps à couvrir leur tête de tous les ornemens du luxe; qu'au milieu des pauvres, membres de Jésus-Christ comme elles, et qui manquent du nécessaire, elles soient revêtues d'étoffes dont le prix égale celui d'une province entière, comme s'exprime Tertullien? Mais ce qu'il y a d'extrêmement scandaleux, c'est qu'à l'éclat et à la magnificence des parures, on ajoute tous les artifices capables de séduire; c'est que des femmes et des filles, qui se disent chrétiennes, empruntent du démon tous les secrets dont il se sert pour perdre les ames; c'est que des personnes qui ont une réputation à conserver paroissent dans les sociétés du monde, comme les actrices sur le théâtre, avec tout l'étalage de l'immodestie la plus recherchée. « Ah! plutôt, disoit encore » Tertullien (1), paroissez, femmes chrétiennes, » avec la parure que vous ont prescrite les apô- » tres: que la candeur de votre maintien an- » nonce la simplicité de votre ame; que la pu- » deur répandue sur votre visage, soit l'inter- » prète de la vérité de vos sentimens; que la » réserve soit dans vos yeux, le silence dans » votre bouche, les paroles de Jésus-Christ » dans vos oreilles, et le joug du Seigneur sur » votre tête. Soyez revêtues du tissu de la sain-

(1) De cultu femin. lib. 2.

» teté, et de la pourpre d'une pudeur vraiment
» évangélique. Ainsi parées vous plairez à Dieu,
» et vous aurez Jésus-Christ pour époux. »

Cette instruction comprend la modestie dans les paroles, dans les actions, dans tout l'extérieur. Il y a des pays où les femmes sortent rarement, ne paroissent point dans les assemblées des hommes, ne se mêlent point des affaires publiques; bornées aux soins domestiques comme la femme forte de l'Ecriture (1), elles ne connoissent que les détails de leur maison, et il est rare qu'elles intriguent pour être quelque chose dans le monde. Nos mœurs sont toutes contraires; et si la modestie pouvoit se conserver avec la liberté qu'on accorde aux femmes, l'honnêteté pourroit y trouver des avantages. Les femmes corrigeroient les hommes de bien des défauts, et les hommes inspireroient aux femmes quelques vertus; mais le danger est trop grand, et il résulte de cette liberté plus de mal que de bien. Sans entrer dans une critique plus étendue, il faut recommander avec soin aux jeunes personnes la modestie dans leurs paroles; ce qui ne sera jamais, si elles lisent des livres licencieux, si elles fréquentent les spectacles, si elles se trouvent dans toutes sortes de compagnies. On a banni des sociétés les discours tout-à-fait indécens; mais le cœur n'en est pas plus chaste, et la langue se permet encore bien des équivoques ou des allusions que tout le monde entend. Le discours paroît mo-

(1) Prov. 31. 10 et seq.

deste, et il est corrompu; il ne fait pas rougir, mais il réveille les sentimens; il n'étonne pas, mais il séduit.

La modestie inspire de la retenue en tout: elle porte plus au silence qu'aux longs entretiens; elle se garde d'entrer dans toutes les intrigues, de censurer les actions des autres, de raisonner sur toutes sortes de matières, d'afficher la réputation d'esprit, d'ambitionner les connoissances inutiles, de juger du mérite, des talens, des événemens. La modestie doit avoir son principe dans l'humilité; et tout ce qui fomente l'orgueil, la présomption, la bonne opinion de soi-même, est le contrepied de l'humilité chrétienne.

Faut-il donc se réduire à ne rien voir, à ne rien entendre, à ne rien savoir? Faut-il, dès la jeunesse, se faire une solitude dans le monde même, se livrer uniquement aux exercices de la piété, ne fréquenter que les personnes qui font profession d'une haute spiritualité, renoncer à tous les rapports de bienséance? Il y a dans ces questions quelque chose qui touche au vrai; et quelque chose qui tend aux extrémités où le vrai ne se trouve point. Le monde étant ce qu'il est, si l'on veut être chrétien, il faut renoncer à quantité de sociétés, de maximes, d'usages, que le monde présente ou qu'il adopte. Mais il s'y trouve encore, jusque dans les conditions les plus distinguées, des personnes fort sages, fort éclairées, fort chrétiennes: c'est dans cette classe qu'il faut chercher des

lumières, des connoissances, des conseils, des agrémens mêmes. Ces personnes n'allient point le monde avec Jésus-Christ; mais par Jésus-Christ elles corrigent ce qu'il y a de vicieux dans le monde, et sur l'article de la modestie en particulier, elles sont des modèles parfaits; c'est à elles qu'il faut donner sa confiance, ce sont elles qu'il faut imiter, suivre et croire en tout. La foule des mondains doit être abandonnée comme ennemie de Jésus-Christ et de l'Evangile.

Il n'appartient ni à moi qui écris ces choses, ni à celles pour qui je les écris, d'expliquer comment les dames vraiment chrétiennes se conduisent dans le monde, et par quelles méthodes elles trouvent le moyen de haïr le monde, et d'être révérées néanmoins du monde même le plus corrompu; ce secret est un effet de la grâce, et il suffit d'avertir de jeunes personnes que ce secret existe, qu'on a vu jusqu'à la cour des dames encore jeunes édifier tous les courtisans, et répandre dans toutes les sociétés de ce grand monde la bonne odeur de Jésus-Christ. On les fréquentoit pour apprendre à bien penser, et l'on sortoit de leurs conversations toujours meilleur qu'on n'y étoit entré; elles avoient des emplois à la cour, qu'elles remplissoient assidûment, et il leur restoit du temps pour prier, pour méditer, pour travailler, pour assister les pauvres. La modestie, la réserve, l'honnêtete étoient peintes sur leurs visages; leurs appartemens étoient sans faste, leurs parures de même; et sans respect humain, elles n'étaloient chez

elles que des images de piété, que des livres de spiritualité, que les instrumens de leur travail ordinaire ; point de jeux, point de spectacles, point de toilettes étudiées, point de perte de temps. En conversant avec les plus honnêtes personnes de leur connoissance, elles travailloient ; en donnant à manger à leurs amis, elles savoient les égayer et les instruire. Encore une fois, il n'est point donné à tout le monde d'expliquer cette sorte de mystère de la grâce, mais il est fort à propos d'en conseiller l'épreuve.

Quoiqu'il soit nécessaire de fonder les instructions de modestie sur l'Evangile, il doit être permis cependant d'insinuer aux jeunes personnes qu'elles ne seront jamais plus aimables que quand elles seront modestes. La modestie est une vertu qui force le libertinage même à lui faire hommage ; mais cette vertu est délicate, c'est une fleur que le moindre souffle flétrit. Il est rare qu'on recouvre la réputation de modestie quand on l'a trop exposée une seule fois ; le monde soupçonne plus de taches qu'il n'y en a ; il conjecture d'après les moindres apparences, et il ne fait point de grâce à quiconque n'a pas su se respecter soi-même, quand l'occasion l'avertissoit de ne pas s'oublier.

BIENSÉANCES DE L'ÉTAT.

Les bienséanses sont certaines obligations surajoutées aux devoirs. Il y en a de générales pour tous les hommes vivant en société : ils

sont convenus entre eux d'observer certaines décences ou d'éviter certains écarts ; de se contenir, même en accomplissant leurs devoirs, ou en usant de ce qui leur est permis, dans certaines bornes, dont l'enceinte, si l'on peut parler ainsi, renferme ce qui s'appelle les bienséances. Ainsi, par exemple, il est nécessaire de prendre tous les jours un ou deux repas, pour se conserver la vie et maintenir ses forces : si quelqu'un s'avisoit de vouloir prendre ces repas devant la porte de sa maison, ou dans le milieu de la rue, il choqueroit les bienséances, parce qu'on est convenu de faire cette action dans l'intérieur de la maison qu'on habite. Il est permis de s'habiller comme on veut, c'est-à-dire, de choisir entre une infinité d'étoffes celle qui agrée le plus ; mais si quelqu'un, en France ou en Allemagne, vouloit s'habiller comme les Turcs, ou comme les Indiens, il blesseroit les bienséances, parce qu'on est convenu, dans chaque nation, d'une certaine forme d'habits. Je cite ces exemples pour faire concevoir ce qu'on entend par les bienséances générales ; il est rare qu'on ne les observe pas, et il n'est pas nécessaire d'insister beaucoup sur cet article.

Il y a des bienséances particulières, et celles-ci sont d'une grande étendue : elles se rapportent à l'âge, à la naissance, à la condition, à la profession, aux circonstances, aux sociétés, en un mot à tout ce qui différencie les hommes. Les bienséances du vieillard sont tout autres que celles du jeune homme ; les bienséances du

prêtre ou du religieux, tout autres que celles du militaire ou du courtisan; les bienséances de la femme de qualité, tout autres que celles de l'herbière ou de la villageoise : ainsi de tous les autres états et de toutes les autres circonstances où l'on peut se trouver placé par la nature ou par les événemens. Cet article est encore aisé à concevoir, et il ne s'agit que d'en faire sagement l'application selon les cas qui varient comme à l'infini. Voilà ce qu'on appelle en général les bienséances de l'état.

Les règles de ces bienséances consistent, si je ne me trompe, en trois choses : 1.° ne rien faire dans son état qui puisse offenser les autres; 2.° faire dans son état des choses dont on pourroit se dispenser dans un autre état; 3.° faire convenablement les choses qu'on doit faire dans son état. Le premier article tient à la charité, puisqu'il n'est jamais permis d'offenser le prochain. Le second tient à la prudence, puisqu'on doit savoir ce qu'exige l'état, et qu'on est intéressé à éviter les reproches qu'on mériteroit si l'on étoit dans l'ignorance sur ce point. Le troisième article tient à la politesse et à ce qui s'appelle le savoir vivre, puisqu'on est obligé de faire avec grâce ce que le monde sage et raisonnable exige qu'on n'omette pas. Je crois qu'il faut donner des exemples qui fassent sentir la vérité et l'importance de ces trois règles.

Une jeune personne du premier rang se trouve par hasard, ou par la nécessité des circonstances, avec des personnes de son âge, mais

inférieures pour la condition, ou même pour les talens; il seroit contre la bienséance que cette personne d'une qualité si supérieure leur parlât de sa maison, de son opulence, de ses rapports avec les premières têtes de l'Etat, ou bien qu'elle étalât devant elles les avantages qu'elle auroit pour le chant, pour la danse, pour la connoissance de l'histoire, etc.; ce discours humilieroit toutes celles qui auroient l'honneur de l'approcher, et la résolution que prendroient ces personnes, seroit de ne lui plus faire leur cour.

Cette même personne de qualité est invitée de prendre part à quelque action d'éclat où les autres personnes de son rang ont coutume de se trouver. Il est question d'une fête publique, d'un repas d'appareil dans la circonstance d'un mariage, de visites de cérémonie chez les grands; que dirois-je? les occasions de ces sortes de représentations se rencontrent souvent à la cour ou dans de grandes villes. Ce sont autant de gênes, d'incommodités, de servitudes que le monde impose : mais toutes ces choses sont de l'état; on ne pense pas à les exiger des personnes d'un autre ordre. La bienséance veut qu'on s'y prête : l'inclination réclame; mais il faut que la raison prenne le dessus, et qu'on sache se roidir contre le penchant.

Enfin la personne, que je suppose toujours du même rang, veut accomplir cette loi de bienséance; mais elle porte dans son air, dans son maintien, dans toute sa manière, une sorte de

mauvaise grâce qui décèle de l'humeur ou de la contrainte. Cela est contraire à la bienséance de l'état. Ce qu'on fait, même malgré soi, il faut tâcher de le faire comme si l'on y mettoit de l'intérêt, ou si l'on y prenoit du plaisir; la manière est commandée par la bienséance tout autant que l'action même, et l'on ne sait point de gré à ceux qui font mal ce qu'ils ne peuvent s'empêcher de faire.

Le monde étend fort loin les bienséances de l'état; il ne faut pas toujours le croire sur tous les détails qu'il prescrit; c'est un maître impérieux qui érige en lois ses caprices, et qui exige comme des dettes ce qui n'est souvent fondé ni en raison, ni en décence, ni en convenance; c'est le résultat de ses fantaisies: il ajoute ou il retranche, il ordonne ou il défend, sans avoir souvent d'autre titre qu'une aveugle et despotique volonté. Que faire pour observer les bienséances sans se rendre tout-à-fait esclave? Je ne crois pas qu'on puisse donner d'autre conseil que celui d'observer la marche des personnes sages, sensées, et généralement estimées dans le même état. Une jeune personne qui entre dans le monde doit prendre l'avis non des plus mondaines, non des plus dissipées, non des plus savantes dans ce qu'on appelle usage du monde, mais des plus raisonnables, j'entends de celles qui ont le mieux réfléchi sur les lois et sur les bienséances; il s'en trouve toujours de ce caractère, et elles peuvent mieux instruire leurs pareilles que tous les discours des moralistes.

C'est assurément un grand bonheur, ou plutôt un bienfait signalé de la Providence, quand les proches parens d'une jeune personne se trouvent capables de la bien conduire, quand ils lui expliquent de bonne heure en quoi, comment et jusqu'où les bienséances doivent être observées, quand ils savent montrer le devoir et distinguer les écueils, quand ils prennent soin eux-mêmes de ne présenter qu'à propos, de supprimer les inutilités, de précautionner contre les abus; leur autorité ajoute aux raisons, et l'on peut dire que, dans ces heureuses circonstances, toute l'éducation, par rapport à cet article, est complète. Si ces proches parens n'ont ni le talent, ni l'expérience, ni le bon esprit nécessaire pour enseigner l'art des bienséances, il est à présumer que la jeune personne fera bien des fautes, soit en manquant aux bienséances, soit en les outrant; elle sera souvent en deçà ou au delà des règles, rarement dans le vrai point qu'exige la prudence, et que prescrit la raison. C'est pour cela qu'il importe de la former peu à peu, avant que de l'exposer au grand monde. Durant l'éducation domestique, et sous la conduite même des personnes de communauté, elle peut faire l'épreuve des bienséances.

Il faut l'accoutumer premièrement à traiter honnêtement, modestement, uniment, avec les personnes d'un état inférieur. Le mélange des enfans de la plus haute naissance avec ceux du commun a cet avantage; il s'y trouve une sorte d'égalité qui exclut la morgue des prétentions, et

les petits prennent fort bien la liberté de tourner en ridicule les grands, quand ceux-ci s'oublient.

Il faut, en second lieu, l'obliger aux prévenances, lors même qu'il s'y trouve de la gêne, et qu'il faut prendre un peu sur son humeur, pour y satisfaire : prévenances à l'égard des personnes qui ont quelque prééminence dans la maison ; prévenances à l'égard des égaux, si l'occasion se présente ; prévenances à l'égard des inférieurs mêmes, pour paroître entrer dans leur caractère et dans leurs désirs. Les enfans des grands sont volontaires ; ils veulent jouer quand il faut rendre visite ; demeurer dans leur négligé, quand il est à propos de s'habiller ; se renfermer avec leurs amis, quand on leur dit de se présenter ; ils sont distraits quand ils devroient répondre à une honnêteté, et ils parlent sans mesure quand ils devroient écouter. La faute qu'on fait, c'est de les rappeler trop souvent à l'éclat de leur naissance, sans les avertir des devoirs qu'exige cette distinction.

Il faut, en troisième lieu, ne jamais permettre qu'une jeune personne, de quelque rang qu'elle soit, fasse de mauvaise grâce ce qu'on lui dit de faire. Les princes et les grands ont très-grand tort quand ils ne mettent pas des grâces dans leurs discours, dans leurs actions, je dirois même dans leurs reproches ; les grâces peuvent faire une grande partie de leur mérite. On loua autrefois un empereur romain, du talent qu'il avoit de contenter tous ceux qui l'abordoient ;

et le grand cardinal de Rohan Armand avoit cette qualité au suprême degré ; il mettoit des grâces à tout, même dans le refus de ce qu'il ne pouvoit accorder. Des princesses ont en ceci des avantages particuliers ; leur rang, leur manière de parler touchante et affectueuse, les agrémens de leur personne, tout parle en leur faveur. Il faut, dès la jeunesse, cultiver dans elles ces heureuses dispositions, en sorte que, durant toute leur vie, elles ne fassent qu'avec grâce tout ce qu'elles auront à faire : elles doivent bien se défier de la flatterie, mais elles ne doivent jamais craindre d'excéder en mettant dans toutes leurs manières de l'agrément, de la politesse, de la bonté, de l'affabilité.

L'étude des bienséances est une partie de la science du monde, et c'est ce qui en fait le danger pour des ames chrétiennes. Le grand principe est que la fidélité aux lois de la bienséance ne doit jamais rien prendre sur les devoirs du christianisme. Si l'on ne consulte que le monde, il ordonnera bien des démarches que l'Evangile réprouve. Il érige en bienséances des manières de se mettre qui blessent la modestie, des intrigues de cour qui troublent la paix de l'ame, des condescendances criminelles qui autorisent le libertinage, des rapports multipliés qui empêchent le bon usage du temps. Il ne met point de bornes aux égards pour le vice quand il se trouve dans les grands : il engage dans toutes sortes de sociétés, sous prétexte de bienséantes ; il présente sous le même coup-d'œil

tous les spectacles, tous les jeux, toutes les fêtes, toutes les modes, tout l'appareil du luxe; il tâche de rendre ridicules la réserve, la discrétion, les exercices de piété, la lecture des bons livres, l'usage des sacremens, la visite des pauvres, le zèle de la religion; le monde, avec ses prétendues bienséances, détruit tous les germes d'une éducation chrétienne, et après avoir fait vivre en impie avec bienséance, il fait qu'on meurt aussi avec bienséance, c'est-à-dire, avec l'extérieur très-équivoque de la religion.

Le grand art est donc d'allier les bienséances justes et légitimes avec l'Evangile, ce qui n'est pas allier le monde avec Jésus-Christ, car cela est impossible; c'est de considérer les bienséances, dans l'esprit de la religion, comme une partie de l'état ou l'on a été mis par la Providence; c'est de sanctifier ces bienséances par l'esprit de la religion: souvent elles sont des croix, les prendre et les porter comme telles, et offrir à Dieu la gêne qu'elles imposent; c'est de faire en sorte d'être tellement chrétien, que le monde même applaudisse à la profession qu'on en fait, et qu'il révère cette bienséance du christianisme, plus que toutes les fausses bienséances dont les mondains se font un mérite.

ÉGALITÉ D'HUMEUR.

L'égalité d'humeur est une vertu que tout le monde aime et que peu de personnes possèdent.

Il entre dans l'inégalité d'humeur quantité de défauts, dont le moindre est très-odieux. C'est l'impatience, l'amour de soi-même, l'oubli des égards dus au prochain, l'orgueil, la vanité, l'affectation, l'impolitesse; et la cause principale de ce désordre, est l'habitude qu'on a prise de ne jamais réfléchir sur soi-même.

J'appelle l'inégalité d'humeur un *désordre*, parce qu'elle trouble l'ame, qu'elle altère l'harmonie de l'extérieur, et qu'elle nuit à la société. Une personne inégale dans ses humeurs n'est jamais contente d'elle-même, ne paroît presque jamais dans une assiette tranquille, et n'est aimée ni de ses proches ni des étrangers. On sait ce que c'est qu'un caractère toujours léger, qu'un caractère toujours triste, qu'un caractère toujours grave, qu'un caractère toujours flatteur, qu'un caractère toujours brusque, qu'un caractère même toujours impoli. Ces sortes de personnes déplaisent; mais on sait à quoi s'en tenir en traitant avec elles. Le caractère inégal met, si j'ose parler ainsi, toutes les attentions en défaut. On ignore l'art de lui plaire; on ne sait comment le saisir. Dans un seul jour, il prend toutes les formes différentes; tantôt gai, tantôt plaintif; tantôt ombrageux, tantôt sensible: tantôt ami de tout le monde, tantôt misanthrope déclaré; tantôt dans la retraite, tantôt dans les [illegible]gnies bruyantes: tantôt entrepren[illegible]aire, tantôt l'oubliant; tantôt faisa[illegible], tantôt abandonnant le soin des [illegible]portantes; tantôt dévot,

tantôt mondain ; tantôt se traitant en malade, tantôt faisant des excès capables de ruiner la santé. C'est un assortiment de bizarreries contradictoires, et une suite de procédés qui se détruisent les uns les autres.

Les femmes sont plus sujettes à l'inégalité d'humeur que les hommes ; c'est peut-être parce qu'elles réfléchissent moins, peut-être parce qu'elles ont moins d'affaires, peut-être parce qu'on les flatte davantage, et qu'on ne leur dit pas tant leurs vérités qu'aux hommes. Quelle qu'en soit la cause, elles ont trouvé le secret de s'excuser en disant qu'elles sont attaquées de vapeurs ; et les médecins les entretiennent dans cette pensée pour avoir occasion d'exercer leur art. Les vapeurs sont peut-être une maladie réelle ; mais on peut assurer que la moitié au moins des vaporeuses sont des personnes qui ont de l'humeur, que l'ame est beaucoup plus malade que le corps, et qu'une éducation qui auroit remédié aux saillies naturelles, mériteroit plus d'éloges, sur cet article, que tous les secrets de la médecine.

C'est véritablement de l'éducation que dépend en grande partie la cure ou la réforme de l'inégalité d'humeur. Dès l'enfance ce défaut jette de mauvaises branches qui font apercevoir les fruits qu'on en doit craindre. Comme les enfans ne réfléchissent pas, ils se laissent aller à leurs penchans naturels ; et comme chacun de ces penchans n'a point de consistance, ils roulent l'un sur l'autre en quelque sorte, en mettant

dans ces jeunes personnes une vanité de pensées qui est le germe de l'inégalité d'humeur. On n'empêchera jamais les enfans d'être légers; mais on peut les réprimander fortement quand ils sont bizarres, quand ils passent subitement de la gaieté à la bouderie, quand ils témoignent alternativement de l'amitié et de l'indifférence, quand ils sont aimables avec les uns, froids ou impolis avec les autres, quand à l'égard des mêmes personnes ils marquent de la déférence et de la hauteur, quand un rien les met en colère et qu'un autre rien les transporte de joie.

Les enfans qu'on appelle *gâtés* sont pleins d'humeur, et la raison en est évidente. On entre dans toutes leurs fantaisies, on trouve que tout est bien, tandis que tout annonce pour la suite des vices essentiels. Si à douze ans un enfant est humoriste, boudeur, impatient, entier dans ses volontés, il sera insupportable à dix-huit, et à trente ce sera le fléau des sociétés. Il est vrai que le monde corrige quelquefois l'humeur, parce qu'il est intolérant sur cet article; mais il est à propos de prévenir les fautes et la correction. D'ailleurs il y a des personnes d'un rang si élevé, qu'on ne s'avise guère, dans le monde, de réprimer leurs humeurs. On les censure en particulier; mais ces observations ne vont point jusqu'à elles, et les ridicules leur demeurent toute leur vie. Celles mêmes à qui l'on fait sentir leur bizarrerie, ne se corrigent plus à un certain âge. La critique les aigrit, elles usent de représailles à l'égard des autres, et à

leur humeur déjà insupportable, elles ajoutent la méchanceté, quelquefois la fureur et les éclats. C'est une terrible chose qu'une personne puissante qui n'agit que par humeur, qui n'écoute que les caprices; les autres passions servent son humeur, et son humeur envenime toutes les autres passions. Toutes les méchantes femmes dont parle l'histoire étoient pleines d'humeur. On les voyoit ambitieuses et tracassières, voluptueuses et jalouses, curieuses de plaire et emportées, entreprenant tout et ne finissant rien, semant la discorde et incapables de l'apaiser, brouillant leurs familles, les Etats, et se perdant enfin elles-mêmes. Il faut se présenter ces tableaux, tout odieux qu'ils sont, pour bien comprendre les ravages que peut causer l'humeur.

Il importe beaucoup plus aux grands qu'aux petits d'avoir de l'égalité dans l'humeur, ou, si l'on veut, d'être exempts de ce qu'on appelle *humeur* dans le monde. Les petits qui sont humoristes ne font le tourment que de leurs étroites familles; les autres citoyens les fuient ou s'en moquent. Mais les grands ont des rapports au public; ils tiennent en leur main, pour ainsi dire, le bien et le mal; ils peuvent faire le bonheur de la patrie, ou la troubler. Quand ils ne seroient pour rien dans l'administration publique, ils ont toujours beaucoup de personnes dans leur dépendance; et, s'ils ont de l'humeur, leurs pensées bizarres et leurs procédés désagréables affligent quantité d'honnêtes gens qui

ne peuvent rompre avec eux. Les grands ont de mauvais momens comme les autres hommes ; leur ame est en proie, plus souvent que celles des simples particuliers, à beaucoup de chagrins fort cuisans ; mais le bon esprit consiste à conserver durant ces tempêtes une tranquillité du moins apparente, à se maintenir dans une sorte d'équilibre qui ne laisse apercevoir ni trouble ni altération. Il faut que l'air soit toujours serein, que le discours soit toujours honnête, que l'abord soit toujours facile et ouvert ; il faut être le même à toutes les heures du jour, et que les différences qui dépendent nécessairement des événemens ne soient point imputées au caractère. Il est plus aisé aux dames du grand monde de paroître toujours égales : elles sont rarement chargées du poids des affaires, et l'on se présente à elles avec tant d'égards, qu'il ne leur est pas difficile de paroître toujours calmes et obligeantes. Elles ne doivent pas même témoigner de l'humeur à leurs domestiques : l'air sérieux et le ton grave suffisant pour les contenir dans le devoir, les querelles et les éclats seroient toujours contre la décence et remédieroient d'ailleurs à peu de chose.

On fait quelquefois profession de piété, et l'on n'en a pas moins d'humeur. C'est un abus dont l'odieux ne retombe pas sur la piété, mais sur la personne qui s'en pique, et qui n'en a point pris le véritable esprit. Quand l'Apôtre exhorte les fidèles à la piété, il leur recommande en même temps la paix, l'humilité, la tolérance

des défauts d'autrui. Il veut qu'on se réjouisse avec ceux qui sont dans la joie, qu'on prenne part à la tristesse de ceux qui pleurent, qu'on se fasse tout à tous, selon l'exemple qu'il en donnoit sans cesse par sa conduite. Comment arrive-t-il que le solitaire est quelquefois brusque et impatient; que la femme du monde qui s'approche des sacremens un jour de fête, est ce jour-là difficile, querelleuse, presque intraitable; que la jeune personne qui sera dans la dévotion, réprimande durement ses frères, ses sœurs, ses compagnes ou les gens qui la servent; que celle qui passe une partie du jour à l'église, prenne feu pour des bagatelles qui ne s'assortiront pas à ses allures, ou à sa manière de penser; qu'une autre, qui tend à la perfection, se cabre contre les avis d'un directeur, ou contre les manières de celles qui n'entrent pas dans toutes ses vues? Que pourrois-je dire pour peindre tous les artifices que prend l'humeur, afin de s'insinuer jusque dans les pratiques mêmes qui sont faites pour la réprimer? L'humeur avec toutes ses inégalités a sa source dans l'amour-propre et dans l'immortification de l'intérieur. Les longues prières, et les exercices d'ailleurs les plus saints n'épuisent pas cette source empoisonnée du *moi* qu'on porte partout et qui règne sur tout. Le monde avec ses leçons pallie ou couvre les défauts de l'humeur, il les empêche de se produire en quelques circonstances; mais il laisse l'ame en possession de ce mauvais germe. Il n'y a que l'ap-

plication continuelle à se dompter, à se réprimer, qui extirpe la racine même de l'humeur, et ceci est une grâce bien privilégiée ; c'est la même grâce qui établit dans l'homme l'abnégation si recommandée par J. C. ; on aura toujours de l'humeur, et les inégalités qui en sont inséparables, tant qu'on ne se renoncera pas soi-même. Les saints n'eurent point d'humeur, parce que tout leur intérieur fut crucifié avec Jésus-Christ. Que n'en coûta-t-il pas à saint François de Sales pour dompter son humeur! mais, après cette victoire, quels charmes, quelles grâces, quelle douceur, quelle amabilité dans toute sa personne!

Pour finir cette instruction, je crois qu'il faut étudier avec soin le caractère des jeunes personnes qui vous sont confiées. Il est aisé de connoître si elles ont de l'humeur et des inégalités dans l'humeur. Toutes ont assurément des défauts, mais toutes n'auront pas des bizarreries, des caprices, des alternatives de haut et de bas dans l'esprit. Celles dans qui l'on apercevra ces mauvais germes, il faut prendre à tâche de les corriger par tous les moyens possibles, tantôt en les humiliant par la peinture vive de ces ridicules ; tantôt en les obligeant à faire le contre-pied de ce qu'elles désirent ; tantôt en témoignant plus de faveur et d'amitié à celles qui ne sont point humoristes ; tantôt en les menaçant de faire connoître à tout le monde leur mauvais penchant ; tantôt en leur apprenant que le monde déteste l'humeur et toutes

ses incartades ; tantôt en les assurant qu'avec un pareil défaut on court risque de son salut ; tantôt en leur mettant sous les yeux la patience, l'affabilité, la douceur, l'égalité d'ame des saints que l'Eglise révère ; tantôt en promettant de petites récompenses si l'on fait violence à son humeur dans des occasions particulières qui peuvent se présenter. Que sais-je enfin ? cette tâche est difficile, et demande autant d'adresse que de soins. Mais il faut bien se garantir soi-même de mettre de l'humeur dans les remèdes qu'on veut employer pour la guérir. Les enfans s'aperçoivent tout d'un coup si leurs maîtres ou leurs maîtresses ont de l'humeur et agissent par humeur. Il les laissent dire, tâchent de les tromper, vont toujours leur train, et rendent inutiles les meilleures leçons.

EMPLOI DU TEMPS.

Rien de plus précieux que le temps, et rien dont on abuse davantage. Le temps est le prix de l'éternité, comme l'or et l'argent sont le prix de tout ce qu'on veut acquérir en ce monde ; avec cette différence que ce qu'on acquiert par l'or et l'argent se consume et périt, au lieu que ce qu'on obtient par le bon emploi du temps est incorruptible et immuable.

L'aveuglement des hommes à l'égard du temps, est inconcevable ; ils attendent à en connoître le prix, jusqu'au moment de la mort, c'est-à-dire, lorsqu'il n'y a plus de temps, ni de res-

sources pour en bien user. Durant la vie, on dissipe le temps comme un bien méprisable, inutile, odieux même. Combien de personnes surchargées du temps comme d'un poids intolérable ! elles imaginent toutes sortes de moyens pour s'en décharger ; c'est pour cela qu'on a inventé le jeu, les spectacles, les visites, les sociétés de pur amusement. Encore le temps paroît-il un ennemi de tous les jours ; il échappe, et on le trouve trop lent dans sa course ; il n est déjà plus, et l'on pense aux moyens de le faire disparoître à son retour. Cependant les années s'accumulent ; et quand leur somme est considérable, on murmure de n'en avoir plus qu'un petit nombre à espérer. Devient-on alors plus raisonnable ? ménage-t-on mieux le temps ? point du tout : le vieillard dissipe ce qu'il lui en reste, et aboutit en soupirant au terme où le temps finit, et où l'éternité commence.

Il importe beaucoup de faire connoître aux jeunes personnes ce que c'est que le temps, quel est son prix ; et combien il est nécessaire de le bien employer. Elles se flattent d'un avenir presque sans bornes ; elles se comparent non aux personnes de leur âge que la mort enlève, mais à celles qui prolongent leur vie jusqu'à une extrême caducité ; et l'amour-propre leur fait croire qu'elles seront de ce nombre, qu'elles auront par conséquent tout le loisir de faire des réflexions, et qu'elles se donneront à Dieu quand le monde aura eu son temps. Illusions pures, et qu'il est facile de réfuter par

mille raisons, mais qu'il n'est point trop aisé de dissiper, en sorte que ces esprits volages prennent une juste idée du temps et des motifs de le bien employer.

Les dames du grand monde sont plus exposées que d'autres à faire un mauvais emploi du temps : leur vie est un cercle d'inutilités et de frivoles amusemens ; le soin de se parer est le travail le plus réel de la journée ; car ce soin, tout puéril qu'il est, suppose de la contrainte et engage dans des détails ennuyeux. On pourroit assurer que la femme forte de l'Ecriture, qui étendoit sa vigilance à tout, s'ennuyoit beaucoup moins qu'une femme du monde, qu'on pare comme une idole. Cette parure de tous les jours est un esclavage ; encore aboutit-elle quelquefois à obscurcir les grâces naturelles, et à mettre dans la figure des ridicules qui n'y étoient pas ; mais quand il n'en résulteroit que la perte du temps, ce seroit toujours un mal irréparable : ce n'est encore cependant que le prélude de mille autres frivolités qui dévorent le temps. Visites superflues, entretiens vides de choses, spectacles illusoires, lectures d'histoires romanesques, jeux, festins, promenades, parties en ville et à la campagne ; où est le temps, et qu'en reste-t-il, je ne dis pas seulement pour les devoirs de la religion, mais pour les soins domestiques, pour l'éducation des enfans, pour les attentions d'une économie raisonnable ? Et qu'elles sont les suites d'une perte de temps si continuelle et si abusive ? tout est comme au

pillage

pillage dans une maison où personne ne veille ; et il faut quelquefois un demi-siècle pour réparer les ravages de quelques années de luxe, d'indolence, de mollesse.

Mon fils, dit le Saint-Esprit (1), *conservez le temps*. Ce mot veut-il dire que nous pouvons empêcher le temps de s'échapper ? Non, sans doute, car le temps est une durée dont l'essence consiste dans une succession continuelle, et par conséquent dans la fuite des momens qui la composent ; on ne peut donc *conserver le temps* que par le bon emploi qu'on en fait. Les saints ont *conservé le temps*, parce que tous leurs jours étoient mis à profit pour le salut ; ils ont *conservé le temps*, en le consignant par leurs bonnes œuvres dans le sein de Dieu. L'être de Dieu est éternel, il n'est point sujet aux vicissitudes du temps ; mais son œil est toujours ouvert sur les enfans des hommes, que l'Ecriture appelle les *habitans du temps*. Il nous donne à tous, sur la terre, une mesure de temps pour le connoître, l'aimer et le servir ; cette mesure étant complète, il demande un compte exact de l'emploi qu'on en a fait : si le temps a été dissipé, on ne peut attendre que le sort du *serviteur inutile, qui fut jeté dans les ténèbres où il n'y a que larmes et grincemens de dents* (2).

Qu'il y a de choses à dire aux enfans et aux jeunes personnes sur l'emploi du temps ! Le coup d'œil du temps qui s'enfuit, et de l'éternité qui n'a point de bornes fait trembler. Ce

(1) Eccl. 4. 23. — (2) Matth. 25. 30.

solitaire qui, pendant un demi-siècle, n'avoit pensé qu'au temps et à l'éternité, étoit un sage dont la vie avait été très-occupée. Qu'avez-vous fait, lui dit un prince à la fin de ce demi-siècle? et il répondit ce mot du Prophète : *J'ai pensé aux jours qui se sont écoulés, et j'ai eu dans mon esprit les années de l'éternité* (1). Il ne dit point qu'il avoit beaucoup travaillé pour sa fortune; qu'il s'étoit donné bien des soins pour plaire au monde; que, dans sa jeunesse, il avoit fréquenté des sociétés agréables; que, dans l'âge mûr, il avoit assemblé de grandes richesses; que, dans la vieillesse, il avoit pris des mesures pour conserver sa santé. Il ne dit pas même qu'il avoit beaucoup prié, beaucoup pleuré ses péchés, beaucoup mortifié ses sens; sans doute qu'il avoit pratiqué toutes ces bonnes œuvres; mais il ne tenoit compte que d'une seule, qui étoit la pensée du temps et de l'éternité.

Faut-il donc n'être occupé que de cette pensée, et le monde peut-il n'être composé que de solitaires occupés du temps et de l'éternité? Il faut dire à ceux qui font cette question, que la pensée du temps et de l'éternité est compatible avec les divers emplois qui partagent les occupations des hommes, et que de cette pensée résultera le bon usage du temps, et la préparation vraiment chrétienne à l'éternité. Ce doit être là le mobile et l'ame de toutes nos actions, quelque variété d'ailleurs qui s'y trouve, selon les divers états où la Providence nous place. Ce

(1) Ps. 76. 6.

principe est pour tout le monde, pour les grands comme pour les petits, pour la jeunesse comme pour les vieillards, pour l'homme chargé des affaires publiques comme pour le prêtre et le religieux.

Mais il faut entrer dans quelques détails par rapport à l'emploi du temps. D'abord il est nécessaire d'accoutumer les jeunes personnes, les enfans mêmes, à n'être jamais entièrement désœuvrés. L'oisiveté en elle-même est contraire aux vues de Dieu, qui a voulu que le travail remplît nos jours, et fût une partie de la pénitence imposée à l'homme prévaricateur. D'ailleurs l'oisiveté est la source de tous les désordres; l'esprit pense toujours, et s'il n'a pas un objet légitime qui occupe sa pensée, il la tournera, selon les désirs de ses passions, tantôt à des plaisirs criminels, tantôt à des projets d'ambition, tantôt aux moyens de satisfaire sa vengeance, tantôt à ce qui peut flatter son orgueil ou sa vanité; en un mot, un esprit oisif ouvre la porte à toutes les illusions de l'amour-propre, et à toutes les tentations du démon.

En second lieu, il seroit à propos d'appliquer de bonne heure les enfans à un travail qui eût quelque difficulté qui subjugue leur esprit ou qui assujettisse leur corps. Les bagatelles se tournent en jeux, et les jeux ne sont point du travail. Les conditions inférieures ont, par leur état, une méthode supérieure à celle des personnes de condition. Les enfans du cultivateur et de l'artisan sont tournés dès leurs premières

années à des travaux pénibles ; de là les bonnes mœurs et la force du corps : deux qualités plus communes dans ces états que parmi les personnes d'un plus haut rang. On reprochoit autrefois à une communauté de religieuses nobles qui élevoient des demoiselles, qu'on n'apprenoit chez elles qu'à chanter, à danser, et à faire quelques petits ouvrages d'amusement ; je ne sais pas si le reproche étoit fondé, mais s'il l'étoit, on avoit raison de le faire. Il faudroit que des demoiselles, au sortir de l'éducation, fussent formées à tous les ouvrages propres de leur condition ; quelles sussent entrer dans les détails d'un gouvernement domestique ; qu'elles eussent quelque idée des affaires les plus importantes qui peuvent subvenir dans une nombreuse famille, En un mot, il seroit de l'intérêt public que le caractère et l'esprit ne fussent pas bornés à de petites vues, et renfermés dans un cercle de minuties. Tout ceci néanmoins doit être réglé sur l'état, les circonstances, les désirs des parens, et les dispositions naturelles des sujets.

En troisième lieu, le bon emploi du temps exigeroit qu'on réduisît les récréations des enfans à de simples intervalles, et qu'on n'étendît pas trop la sphère de ces amusemens. Quelquefois les jeux et les parties de plaisir sont la partie principale, et l'application au travail n'est que l'accessoire ; cela opère le mauvais effet d'accoutumer ces jeunes esprits à la dissipation, et de les mettre hors d'état de réfléchir sur

eux-mêmes. Il arrive aussi qu'avant l'âge de dix-huit ans ces jeunes personnes ont parcouru toute l'étendue de ce qu'on appelle les plaisirs de la jeunesse ; et que, peu sensibles alors à tout ce qu'on pourroit faire pour les amuser, elles cherchent dans leurs passions le germe des égaremens et des excès. Il faut donc tempérer l'ardeur de la jeunesse pour le plaisir, et conserver long-temps aux innocentes récréations propres de cet âge l'agrément de la nouveauté : ce qui ne sera point si l'on n'est extrêmement économe sur cette article. Les anciens avoient la bonne méthode de tenir leurs enfans, durant bien des années, dans une dépendance exacte, sans les exposer à l'air du monde : l'innocence se conservoit mieux, et le goût du travail se perdoit moins.

Le meilleur emploi du temps est celui où le travail est sanctifié par la présence de Dieu, et c'est là le plus grand principe qu'on puisse établir dans l'éducation la plus laborieuse. Le Sage demandoit à Dieu que *la sagesse fût avec lui, et qu'elle travaillât avec lui : car*, ajoutoit-il (1), *elle sait tout, elle comprend tout; elle me conduira dans mes travaux avec prudence; elle me conservera par sa puissance, et toutes mes œuvres seront agréables à Dieu.* Le monde est rempli d'hommes qui se consument de travaux ; ils ne connoissent ni les plaisirs du siècle, ni les intervalles du repos. Le cultivateur est sans cesse sur ses guérets, le militaire sous les armes, le

(1) Sap. 9. 10, 11, 12.

commerçant sur ses comptes, l'homme d'affaires dans ses bureaux, le mercenaire sous le poids du jour et de la chaleur. Si ces hommes, qui dévorent le travail et que le travail dévore, se rappeloient à Dieu, retournoient vers Dieu, ne s'appliquoient qu'à vouloir remplir la volonté de Dieu, ce seroient des saints, et la terre qu'ils arrosent de leurs sueurs seroit la terre des saints; mais parce que la plupart d'entre eux bornent leurs vues aux objets sensibles, ce temps précieux, dont ils croient ne pas perdre la moindre division, est cependant un temps perdu pour eux; ils sortent comme d'un profond sommeil à la mort, et ils voient trop tard que toutes leurs années sont stériles.

Tout seroit dit sur l'emploi du temps si l'on pouvoit persuader à la jeunesse que toute sa carrière présente et future est à Dieu, et qu'elle doit être pour Dieu. Il ne seroit pas à craindre pour lors ou qu'elle dissipât le temps en frivolités, ou qu'elle le profanât par des crimes, ou qu'elle travaillât uniquement pour la terre. Elle diroit : Dieu me voit dans ce moment, et il me demandera compte de ce moment qui est à lui; *travaillons donc, faisons le bien*, comme l'ordonne l'Apôtre (1), *tandis que nous en avons le temps:* il est court; la figure de ce monde passe; et Jésus-Christ est à la porte pour me juger, selon l'usage que j'aurai fait du temps. O temps, ô éternité! que ces deux mots disent de choses à ceux qui méditent! J'ai lu quelque part cette

(1) Gal. 6. 10.

parole admirable : « Pour qui est entré dans l'é-
» ternité, le temps n'est rien, et pour qui pense
» à l'éternité, le temps est peu de chose. »

SIMPLICITÉ ET SINCÉRITÉ.

Je joins ces deux choses, parce que l'une dépend de l'autre. La simplicité produit la sincérité, et la sincérité fait le prix et l'ornement de la simplicité. Si les hommes n'avoient que de la droiture dans le cœur, la simplicité seroit toujours une vertu, jamais on ne seroit obligé de se prémunir contre leurs artifices ; on se montreroit tel qu'on est, et la sincérité par conséquent pourroit être sans bornes ; jamais elle ne seroit réprimée par ce qu'on appelle politique, réserve, dissimulation. La méchanceté des hommes fait qu'on ne dit pas tout ce qu'on pense, quoiqu'on soit obligé de ne dire jamais le contraire de ce qu'on a pensé.

Les enfans, qui n'ont point été gâtés par l'air du monde, sont ordinairement plus simples et plus sincères que ceux qui ont déjà eu quelque teinture de ce que le monde fait, de ce qu'il dit, de ce qu'il promet. On vit, il y a quelques années, dans la cour d'un grand roi, une fille de dix-huit ou vingt ans, transportée du pays des Calmouks dans nos climats : elle étoit d'une simplicité et d'une vérité charmantes ; elle ne se persuadoit pas qu'on voulût la tromper, et elle disoit naïvement tout ce qu'elle pensoit. Les courtisans rendirent, en cette occasion, hom-

mage à la beauté de ce caractère ; tout artificieux qu'ils sont, ils sentirent que cette personne étoit un modèle, et que la société seroit pleine d'agrément si tous ceux qui la composent traitoient ensemble avec autant de sincérité. Mais le mal est fait, et la société étant ce qu'elle est, pleine d'artifices et de tromperies, on n'y verra jamais la vérité triompher du mensonge.

Il importe néanmoins de former les jeunes personnes à la simplicité et à la sincérité. Tant pis, après tout, pour ceux qui les tromperont quelquefois, il vaut encore mieux être crédule que menteur, et la fourberie sera toujours plus odieuse que la simplicité portée à quelques excès. Il semble que les enfans des grands devroient être moins menteurs que ceux d'une extraction commune ; on impute moins de torts aux premiers, parce qu'on les traite avec plus d'égards, et ils ont par conséquent moins d'occasions de s'excuser en mentant. S'il arrive cependant qu'on fasse des reproches à cette jeunesse du premier rang (et il est impossible qu'on l'élève sans cela), elle ment avec bien plus d'audace que les enfans du vulgaire : elle croit que les avantages de la naissance l'exemptent de faire des fautes, et la mettent au-dessus des réprimandes : il se mêle de l'orgueil et de l'opiniâtreté dans le mensonge, et à moins qu'on ne tienne ferme pour le parti de la vérité, les reproches ne serviront qu'à rendre le caractère plus indocile.

La simplicité et la sincérité doivent être sans bornes à l'égard de Dieu, c'est-à-dire, qu'il

faut apprendre aux enfans à s'éloigner également de l'hypocrisie et du respect humain. Par hypocrisie, ils affectent souvent de la piété, et par respect humain, ils s'abstiennent, contre leur conscience, de faire le bien, pour plaire à ceux qui font le mal. Dieu, qui voit le fond des cœurs, réprouve également l'hypocrite et le lâche. Tous deux sont menteurs à son égard, l'un en se parant d'une piété qu'il n'a pas, et l'autre en n'osant manifester les bons sentimens qu'il a. Dans la première jeunesse, et sous l'œil des maîtres, l'hypocrisie est plus commune que le respect humain, et dès qu'on entre dans le monde, le respect humain devient plus ordinaire que l'hypocrisie.

Il y a des caractères naturellement portés à l'artifice, au déguisement, à la dissimulation. Ils sont féconds en ressources pour échapper aux remontrances, et pour s'attirer des éloges lors même qu'ils mériteroient des reproches. Leur ame ne se développe jamais; ils témoignent de l'amitié, et ils n'en ont point; de la reconnoissance, et ce sont des ingrats; du désir d'obliger, et ils seroient prêts à rendre un mauvais service. Ils brouillent leurs pareils, sans que ceux-ci s'en aperçoivent; ils sèment la zizanie, sans qu'on puisse les convaincre; ils font tout le mal qu'ils peuvent, sans qu'on puisse dévoiler leur méchanceté. Caractères odieux! vraie peste de la société! il faut bien s'attacher à déraciner cette mauvaise plante, quand on en aperçoit les premières naissances dans la jeu-

nesse; c'est le cas d'humilier ces sortes d'esprits, par le tableau des ridicules auxquels ils s'exposent, et des chagrins sans nombre qu'ils se préparent. On doit leur remontrer avec force qu'ils n'auront jamais d'amis, et que tous les honnêtes gens les fuiront comme des esprits malfaisans, comme des fourbes, et des ennemis de toutes les vertus sociales. Je charge beaucoup ce caractère; il est assez rare que tous ces traits de méchanceté lui conviennent; mais, n'en eût-il qu'une partie, il seroit toujours très-mal accueilli dans le monde. Enfin, il faut extirper de bonne heure toute apparence de déguisement, tout indice de duplicité. La religion et la probité condamnent, sans restriction, tous ceux qui s'oublient au point de vouloir tromper les autres.

Les enfans, suspectés de déguisement, sont d'ordinaire flatteurs et délateurs; ils flattent leurs maîtres, et ils accusent leurs pareils. Quelque intérêt qu'on puisse avoir à gagner l'amitié de cette jeunesse, on ne doit pas lui permettre la flatterie; et quelque intérêt aussi qu'on ait à ne pas ignorer les petits écarts des autres enfans, il ne faut point autoriser les délations. Les procédés des flatteurs sont très-rarement sincères, et les rapporteurs sont toujours de mauvais esprits. Les enfans des grands seront un jour obligés de faire leur cour à de plus grands qu'eux; s'ils ont du penchant à la flatterie, ils préconiseront les vices mêmes, et ils érigeront en vertus les plus condamnables abus. S'ils ob-

servent les défauts d'autrui pour les déférer aux distributeurs des grâces, ils passeront pour de mauvaises langues, et ils s'attireront des déboires de toute espèce. Si ce sont des dames du grand monde, elles flatteront moins que les hommes, parce qu'elles seront elles-mêmes l'objet de la flatterie; mais leur caractère, que je suppose ici porté au déguisement et à l'artifice, les rendra intrigantes, curieuses, inquiètes, capables de brouiller tout dans des sociétés nombreuses. On s'adressera à elles pour des recommandations, des protections; elles promettront tout, et ne tiendront point leurs promesses; elles se feront confidentes de secrets, et en abuseront; elles desserviront ceux qui comptoient sur elles. On ne peut imaginer tout ce qu'enfante de supercheries une tête puissante, artificieuse, ambitieuse, et se jouant de tout pour parvenir à ses fins.

Si l'on trouve dans de jeunes personnes de la simplicité et de la sincérité, il faut cultiver ce beau caractère. Si ces personnes ont de l'esprit, il ne sera pas beaucoup à craindre que leur candeur leur fasse faire des fautes; elles découvriront elles-mêmes jusqu'où il est à propos de compter sur les hommes, et quand il est nécessaire de s'en défier. Il est rare que des personnes d'esprit manquent de prudence, quand l'âge et les exemples des autres ont augmenté leurs lumières. En tout cas, il ne seroit question que de les avertir des écueils où le trop sincérité peut conduire. Si ces personnes s

bornées pour l'esprit, leur simplicité pourroit être exposée à des dangers ; elles pourroient faire des démarches que la prudence n'avoueroit pas ; elles pourroient tenir des discours que le monde n'auroit pas l'indulgence d'excuser. Jusque dans la piété même elles pourroient ne pas suivre toujours le droit chemin. C'est donc à ces sortes de personnes qu'il faut donner quelques principes de conduite ; on peut leur dire qu'il est à propos de dissimuler quelquefois, de ne pas exposer ses pensées à tout le monde, de se défier des discours qu'on entend, des exemples qu'on voit, des conseils qu'on reçoit, des sociétés qu'on fréquente, des entreprises qu'on seroit tenté de faire ; en un mot, qu'il faut s'arrêter en bien des occasions, et ne pas suivre d'abord ce qu'on prend pour la vérité. Mais, en parlant de dissimulation, on doit bien distinguer celle qui est un exercice de prudence, de celle qui est du ressort de l'artifice. La première est une vertu, et la seconde est toujours un très-grand défaut : c'est même la source de bien des crimes.

Il ne faut pas prendre pour une marque de sincérité l'indifférence ou la froideur de certaines personnes. Il y a des caractères d'une candeur admirable, mais qui ne savent point l'art des prévenances et des démonstrations. Ce sont des cœurs pleins de droiture, incapables de feindre, de dissimuler, d'imaginer des systèmes pour avancer leurs projets aux dépens de la vérité ; mais ils n'ont point le talent d'orner leurs

sentimens, ils sont sans éclat dans la société, ils ne paroissent dignes de toute amitié et de toute confiance que quand il s'agit d'obliger. Alors leur belle ame se développe; et la sincérité pure avec tous ses charmes joue un rôle que tout l'art des courtisans ne peut imiter. Il en est de même de ceux que la nature n'a pas favorisés d'un extérieur attrayant, d'un abord engageant, d'une manière de s'expliquer gracieuse. La sincérité habite souvent dans ces hommes que la société rebute C'est l'occasion qui met en œuvre cet or caché. Mal à propos se préviendroit-on contre les apparences. L'expérience fait voir que le cœur est indépendant d'un accessoire souvent trompeur, et que la physionomie est un mauvais interprète des sentimens.

Dans les détails de l'éducation, on doit extrêmement insister sur ces deux aimables vertus, la simplicité et la sincérité. Les exemples de l'une et de l'autre ne sont pas rares dans l'histoire de la religion. David fit de grandes fautes dans sa vie; mais il eut le *cœur droit*, et cette qualité précieuse lui attira les faveurs du Ciel. Le saint homme Tobie fut un modèle de candeur et de sincérité. Ses exemples et ses leçons feroient désirer que tous les hommes avec qui l'on est obligé de vivre, lui ressemblassent. Daniel et ses compagnons firent triompher la vérité dans une cour livrée au mensonge. Le vénérable vieillard Eléazar aima mieux périr dans les tourmens que de donner la moindre atteinte à la sincérité des sentimens dont il faisoit pro-

fession. L'apôtre saint Paul disoit que *ce qui faisoit sa gloire, c'étoit de s'être comporté avec un cœur simple et sincère devant Dieu, non selon la prudence de la chair, mais selon la grâce de Dieu* (1). Il n'y a, en effet, que la grâce, qui donne la simplicité et la sincérité évangélique. Les meilleurs caractères abandonnés à eux-mêmes ne feront que d'honnêtes païens; ils pourront plaire au monde, mais le cœur n'étant point droit selon Dieu, ils n'auront pour récompense que la considération dont on jouit parmi les hommes.

(1) 2 Cor. 1. 12,

DEVOIRS

D'UN HOMME DE QUALITÉ.

Un homme de qualité, et de profession militaire, demande quels sont les devoirs de ce qu'on appelle un honnête homme envers les particuliers auxquels il a affaire, et le public dont il fait partie.

Les devoirs d'un homme de qualité, envers les particuliers et le public, ne sont pas comme les devoirs des personnes du commun. Un homme de qualité doit se regarder comme placé sur la terre par la Providence, pour contribuer, plus que les personnes du commun, au bonheur des particuliers et du public.

Un homme de qualité, qui sauroit réfléchir, devroit se dire à soi-même : En remontant depuis moi jusqu'à Noé, le réparateur du genre humain, il n'y a qu'environ six vingt générations, et il n'y en a ni plus ni moins depuis le dernier des citoyens, jusqu'à la même époque. Cette considération établit une grande égalité entre moi et tous les hommes. Mais la Providence a voulu que, depuis quelques siècles,

non-seulement à n'avoir point d'amis, mais à être haï, fui et méprisé de tout le monde.

La tolérance des défauts d'autrui n'est pas moins nécessaire ; et elle est presque aussi difficile. Un sage a dit que « pour être content des » meilleures personnes, il falloit savoir se con- » tenter de peu et souffrir beaucoup. » A entendre les enthousiastes ou les flatteurs des sociétés, on trouve, dans le grand monde, des hommes charmans, adorables ; mais cela ne se vérifie que dans un moment de commerce, et se détruit dans des rapports suivis. Quiconque traite avec les personnes du grand monde, doit être disposé à leur passer tout, sans quoi on sera observateur chagrin, médisant, misanthrope, insociable, et voilà les pestes du commerce entre égaux. Il n'y a proprement que la charité chrétienne qui donne la tolérance des défauts d'autrui ; et c'est à quoi l'homme de qualité devroit tendre : mais comme on ne touche pas ici l'article de la religion, je dis qu'au moins il faut faire un effort de vertu humaine pour ne pas s'aigrir contre les défauts des hommes, contre leurs rodomontades, contre leurs puérilités, contre leurs jalousies, contre leurs malignités, contre leurs fadeurs, contre leurs perfidies, contre leurs faussetés, etc.

La discrétion suppose tant de sagesse, tant de réflexion, et un si bon esprit, qu'il est infiniment rare de la trouver parmi les gens du grand monde. Il faut être discret dans le choix des amis, dans les confidences, dans les intimi-

tés ; discret par rapport aux affaires publiques et domestiques ; discret dans les égards qu'on doit aux autres, soit pour ne les blesser en rien, soit aussi pour ne les pas flatter bassement et impertinemment ; discret quand on sait quelque chose, pour ne pas en faire parade, et plus discret encore quand on ne sait rien, pour couvrir du moins un peu son ignorance ; discret à l'égard des jeunes gens qui ne taisent rien, des femmes qui rapportent tout, des vieillards qui se fâchent aisément, des gens en place qui observent jusqu'aux moindres choses, des littérateurs qui cherchent à railler, des hommes malheureux qui croient qu'on insulte à leur malheur. Cet article entraîneroit des développemens infinis. Un bon esprit y suppléera aisément.

L'homme de qualité traite souvent avec des inférieurs, et il leur doit de la vigilance, pour qu'ils remplissent leurs devoirs ; de la douceur, pour qu'ils ne sentent pas trop leur dépendance ; de la bienfaisance, pour qu'ils soient soulagés dans leur misère. Un grand doit être un homme d'ordre, un homme plein d'humanité, un homme toujours prêt à faire du bien. Sans l'esprit d'ordre un homme de qualité est pillé et mal servi par ses inférieurs ; sans l'esprit de douceur, il est détesté et abandonné ; sans l'esprit de bienfaisance, il n'est ni aimé ni estimé. Quand l'ordre manque dans la maison d'un grand, la douceur et la bienfaisance deviennent en lui des vertus inutiles ;

quand il n'est pas bienfaisant, l'esprit d'ordre le porte à l'avarice; quand il est d'une humeur difficile, on ne lui tient point compte de sa bienfaisance. L'ordre règle la bienfaisance, et la douceur ajoute aux bienfaits.

Je viens aux devoirs de l'homme de qualité par rapport au public; et je crois qu'ils se réduisent à l'amour du prince et de la patrie, à l'application au travail, au bon exemple.

Un grand doit tout au prince et à la patrie. Si l'un et l'autre avoient été indifférens sur le mérite de ses ancêtres, ce grand, cet homme si décoré aujourd'hui de titres et de prérogatives, ne seroit rien de plus que les citoyens les plus obscurs. Les premiers Montmorenci, les premiers Gontaut, les premiers Créqui qui furent illustrés, il y a quelques siècles, étoient des héros; mais que le prince et la patrie les eussent laissés sans distinctions et sans récompenses, ils se seroient ennuyés, dégoutés, découragés; et ils auroient préféré une oisiveté tranquille à un service infructueux. Ceux qui ont succédé à ces grands hommes ont profité et profitent encore des avantages que leur pères ont retirés de leurs travaux. Ces descendans doivent donc, par honneur, par reconnoissance, par justice, avoir pour le prince et pour la patrie le même zèle qu'eurent les auteurs de leur illustration. L'amour du prince et de la patrie s'affoiblit en raison de l'accroissement du luxe, de l'amour des plaisirs, et de l'irréligion. Un grand tout occupé de son faste, de ses vo-

luptés, et qui n'attend rien dans une autre vie, doit être fort indifférent sur ses devoirs à l'égard du prince et de la patrie. Un politique anglais de ces derniers temps a très-bien dit que le luxe, les plaisirs et l'incrédulité *mènent tout droit à la coquinerie et à la couardise.*

L'amour du prince et de la patrie n'est qu'un enthousiasme stérile, sans l'application au travail. On ne sert pas le public en se faisant un cercle d'amusemens frivoles, en passant du jeu aux spectacles, des spectacles à un long sommeil, d'un long sommeil à une toilette aussi longue, de là à des festins et à des conversations vides de choses et pleines d'ennui. Si l'homme de qualité ne s'accoutume de bonne heure au travail, ce sera toujours un sujet perdu pour la patrie, quelquefois même un sujet pernicieux, quand même il auroit le désir d'être utile. Il ira à la guerre par respect humain ou par ambition, et il en reviendra sans connoissances; il passera les longs intervalles de la paix sans vues pour l'avenir, et il ne sera pas meilleur officier à soixante ans, qu'il ne l'étoit à ving-cinq. Les titres s'accumuleront sur sa tête; mais les titres ne donnent pas le mérite, et s'il parvient à commander, ce sera un malheur pour le prince et pour la patrie; il fera plus de fautes, par son impéritie, que cent mille braves sous ses ordres ne feront d'exploits de valeur. Il faut donc qu'un homme de qualité travaille beaucoup dans la sphère de

son état. Les objets principaux de son travail doivent être la politique et l'art militaire : deux sciences d'une grande étendue, et qui ne s'apprennent ni dans les brochures courantes, ni dans les sociétés d'un monde frivole.

Enfin, un homme de qualité doit le bon exemple au public. Dans une condition privée, l'exemple en bien ou en mal n'a pas de grandes suites ; mais les personnes de qualité sont en spectacle à proportion de leur rang et de leur élévation ; leur circonférence a beaucoup de rapports, et ils parviennent enfin à des degrés de supériorité où tout le monde a les yeux sur eux. S'ils donnent le mauvais exemple, on ne les contredira pas ; on les flattera plutôt, et ils s'aveugleront sur leurs défauts et sur leurs scandales. La continence de Scipion, qui rendit la jeune espagnole à ses proches, est aussi louée dans l'histoire, que les exploits militaires de ce grand homme ; et Antoine est aussi décrié par ses foiblesses pour Cléopatre, que par sa révolte contre la patrie. La grandeur est, en quelque sorte, comme la magistrature et le sacerdoce, un engagement au bon exemple : ce qui perd les mœurs, dans un Etat, c'est le scandale des grands ; leur corruption entraîne celle d'une infinité de personnes. Ils ont tous les moyens de séduire, et nul frein contre la séduction. Mais, pour donner constamment le bon exemple, il faut être solidement vertueux ; et la vertu solide, dans un grand, suppose de grands efforts, des atten-

tions bien réfléchies : elle ne sera jamais que très-imparfaite sans le respect pour la religion, et sans la pratique de ses devoirs.

Au reste, sur l'objet en question, on a déjà beaucoup de bons livres, et je me souviens d'en avoir lu un, dont le titre est : *Devoirs des personnes de qualité.*

PLAN
D'UN OUVRAGE
SUR LA RELIGION.

On doit d'abord, à ce qu'il me semble, se bien persuader qu'il ne faut point viser à faire un ouvrage court, et renfermé dans des bornes déterminées ; on a échoué jusqu'ici à cet écueil, et l'on n'a rien fait de satisfaisant. On vouloit être lu, et on a cru devoir ménager la patience des lecteurs ; abus des plus grands. Celui qui ne lira pas un ouvrage de mille pages n'en lira pas un de deux cents. Le remède à la longueur seroit d'abréger, dans une instruction assez courte et très-concise, le grand ouvrage qui seroit comme un dépôt de vérités et un monument pour la postérité : or je crois que ce grand ouvrage pourroit monter à quatre *in-4.°*, ou à deux de 800 pages chacun. On donna, il y a trente ans, un volume très-gros, sur le rapport des actions à Dieu, et ce livre fut accueilli parce que la matière y étoit épuisée. Jamais, encore une fois, la religion ne sera bien défendue par des abrégés : un incrédule met trente objections dans une page ; il faut quelquefois trente pages pour bien répondre à une seule de ces objections.

Je crois qu'on pourroit se proposer de combattre quatre sortes d'ennemis.

1.° Les ennemis de la religion naturelle, athées, sceptiques, déistes, matérialistes, fatalistes, etc. Dans cette partie seroient prouvés l'existence de Dieu, sa providence, l'accord de ses divins attributs; la loi naturelle, surtout avec sa sanction, la spiritualité et l'immortalité de l'ame; l'existence d'une vie future : ce dernier article est de la plus grande importance, et tous les incrédules ne visent qu'à éteindre cette croyance dans les esprits.

2.° Les ennemis de la religion révélée, tant mosaïque que chrétienne : et cette partie comprendroit la doctrine des miracles, article que je n'ai pas encore vu traité nulle part d'une manière satisfaisante; la divinité des saints Livres; le dogme du péché originel, matière difficile, et peut-être le plus grand mystère de la religion; la divinité de Jésus-Christ; l'éternité des récompenses et des peines. On répondroit dans cette division aux difficultés contre la Trinité et l'Incarnation, aux objections contre les vérités de l'Ecriture, à l'hypothèse tant rebattue par Fréret de la supposition des Evangiles (1). Cette partie exige les secours de l'hébreu, et même d'autres diverses langues sans excepter les modernes; car il est bon de s'appuyer des versions données par les Anglais, les Allemands

(1) Il est avéré aujourd'hui que Fréret n'est pas l'auteur de la plupart des ouvrages publiés sous son nom.

et autres ; il faut ici faire un grand usage de la critique sacrée, mais sans système ; et celui d'Hardouin, qui a tant méprisé l'hébreu et le grec, feroit grand tort à l'ouvrage. Je vous dirai pourtant qu'il est possible de donner un grand avantage à notre Vulgate, qui est (je le crois de bonne foi), la meilleure version des saints Livres, je n'en excepte pas même les Psaumes, quoique traduits d'après la version grecque. J'en puis savoir quelque chose, parce que depuis un an je m'applique beaucoup aux psaumes, dont je compare l'hébreu avec notre latin. Cette controverse est encore bien imparfaite, et, si j'ose le dire, bien brute chez tous nos savans.

3.° Les ennemis de l'Eglise, lesquels attaquent son établissement, ses caractères, ses monumens, qui sont les Pères ; les faits de de l'histoire ecclésiastique, les usages fondés sur la tradition ; de plus, les cérémonies, les ordres religieux, l'honneur qu'on rend aux saints, etc. Quoique, dans cette controverse, il y ait des articles qui concernent les protestans, il faut je crois ne répondre qu'aux objections répandues dans les livres de nos incrédules modernes ; les protestans se trouveront réfutés tout ensemble, mais sans les attaquer de front : cette partie suppose une grande connoissance des Pères et de l'histoire ecclésiastique. On peut avoir ici de grands avantages, parce que nos incrédules brouillent tout, altèrent les dates, les narrations, interprètent tout

en mal, et font procès, comme on dit en style familier, à des papes, à des évêques, à des conciles, sur des objets peu considérables ou entièrement dénaturés.

4.° Les ennemis de toute autorité, tant ecclésiastique que civile : et dans cet article il faudroit établir les vrais principes de l'autorité contre le Contrat social, l'Encyclopédie, Sidney, Montesquieu, Hume et quantité d'autres. Cette partie n'est pas la plus aisée ; on y a toutefois un grand avantage, c'est que les ennemis de l'autorité tendent à renverser l'ordre politique, troubler la paix des Etats, établir une anarchie générale. Les incrédules disent sans cesse que les philosophes sont les meilleurs citoyens; mais il faut faire voir que, leurs principes une fois adoptés, il ne resteroit aucun frein contre les passions, aucun encouragement pour les vertus : cette partie est fort susceptible de grands traits et même d'éloquence.

Il me vient deux idées dont Notre Saint Père sera le juge. La première seroit de donner une vraie et juste idée de la bonne philosophie, afin de détromper le public sur les vanteries perpétuelles des incrédules qui se disent philosophes. La vraie et saine philosophie a pour objet de rendre l'homme heureux : elle parvient à ce but en éclairant l'esprit, et en établissant la paix dans le cœur. Or, je demande quelles lumières l'incrédulité donne aux hommes, quelle satisfaction intérieure elle leur procure. Ici un dé-

veloppement des passions, des désirs, des penchans; tout annonce que l'homme n'est point ici-bas à son terme, et la bonne philosophie le conduit à reconnoître une vie future.

L'autre idée, c'est de chercher les sources de l'incrédulité moderne : on a bien dit qu'elles étoient dans le libertinage du cœur, dans l'intérêt qu'on a de ne rien croire quand on est vicieux et corrompu; mais les philosophes d'aujourd'hui se récrient contre cette imputation, et plusieurs d'entre eux sont en effet assez réglés dans leur conduite. Je crois donc que la source principale de l'irréligion est dans la curiosité extrême de l'esprit et dans la vanité. L'intempérance de curiosité, si je puis parler ainsi, est venue à l'occasion de la renaissance des lettres; on voulut examiner tout, et de là naquirent les grandes hérésies du 15e siècle. Comme on s'ennuya des mêmes choses, la curiosité fut portée aux questions subtiles, sur Dieu, sur ses attributs, sur l'ame, sur la loi, etc. De là on a passé aux preuves de la religion révélée, aux miracles, aux Livres saints, à l'histoire des premiers siècles de l'Eglise, et c'est à quoi on est aujourd'hui. On a voulu tirer un grand parti des siècles d'ignorance, pour faire entendre que la critique étant déchue dans ces temps obscurs, on a adopté tout sans choix et sans précision; on a frappé sur la scolastique, sur les minuties traitées dans l'école, sur la barbarie du style; on a beaucoup fait valoir la multitude et l'absurdité des fausses légendes,

la multiplicité des faux miracles, les idées romanesques sur les croisades, etc. Tout en un mot a passé par le creuset d'une critique maligne, artificieuse, enjouée. La vanité a fait que les inventeurs ou les promoteurs de cette critique ont voulu avoir un grand nombre de partisans, ont multiplié les livres, ont formé des sociétés, et sont enfin parvenus à devenir des hommes à la mode. Alors les passions et le libertinage ont puissamment secondé les efforts et les travaux de la curiosité; et de là le déluge universel de l'irréligion. Je crois que pour bien réfuter les prétentions de ces critiques, il faut se placer à la naissance du christianisme, et insister sur les quatre premiers siècles, qu'on ne peut accuser d'ignorance et d'illusion : ce qui fut vrai alors doit l'être encore aujourd'hui, quelle qu'ait été la nuit des temps postérieurs. Remarquez qu'il s'agit ici des fondemens, et que, dans cette controverse, nous avons pour nous les hérétiques mêmes de tous les siècles, lesquels ont tenu la religion révélée, quoiqu'ils en aient altéré quelques points. Il y a sur cet objet un tableau à faire de tous les siècles, et il ne faut pas négliger d'observer que durant même les plus grandes ténèbres, il s'est élevé des lumières assez brillantes; que c'est même à ces temps qu'on estime barbares, que sont dues la transcription et la conservation de tous les bons livres; que du sein de cette ignorance sont sortis tous ces arts si utiles que ne connurent ni les Grecs ni les Romains.

La curiosité dut donc être grande alors ; mais elle étoit tempérée par la raison et par la foi. L'esprit humain est curieux, et c'est une bonne qualité ; mais il doit l'être avec mesure, avec précaution pour éviter les écueils. Le premier homme fut trop curieux, et se perdit.

FIN DU TOME CINQUIÈME ET DERNIER.

TABLE

DU TOME CINQUIÈME.

LETTRES SUR LES ŒUVRES DE SAINT JEAN DE LA CROIX.

Première Lettre. *Page* 1
IIe Lettre. 4
IIIe Lettre. 12
IVe Lettre. 22
Ve Lettre. 27
VIe Lettre. 36
VIIe Lettre. 41
VIIIe Lettre. 51
IXe Lettre. 57
Xe Lettre. 59
XIe Lettre. 63
Remarques sur le *Tout* de S. Jean de la Croix. 67
Sur les images, selon la doctrine de saint Jean de la Croix. 70
Méditation. De la vie de Jésus-Christ en lui-même, ou de l'intérieur de Jésus-Christ. 72
Méditation sur la passion de Notre-Seigneur. 83
Considérations sur la sainte eucharistie. 89
Litanies du sang précieux de Jésus-Christ. 97

STATIONS POUR LE TEMPS DU CARÊME. 101
Première Station. Au Père éternel. 102
IIe Station. Au Verbe incarné. 106
IIIe Station. Au Saint-Esprit. 110

IVe Station. A la sainte Vierge. *Page* 114
Ve Station. Aux saints anges. 116
VIe Station. Aux saints. 118
Paraphrase du cantique de la sainte Vierge, attribuée à saint Bernard. 121
Autre paraphrase du même cantique. 127
Pensées sur le magnificat. 138
Paraphrase des litanies de la sainte Vierge. 152
Psaume LXII. 185
Réflexions sur quelques pensées de S. Augustin. 208
Réflexions sur les maximes de M. de Bernières. 221
Extrait d'une Lettre de Mme la marquise de Créqui, et réponse du P. Berthier. — Œil unique, pensée unique, volonté ou amour unique, désir unique. 281
De la science des saints. 288
Les trois audiences. 292
Sur l'occupation des esprits bienheureux. 296
De la vigueur de la foi. 301
Sur la vie de Dieu. 306
Sur la sensibilité. 309
AVIS SUR L'ÉDUCATION DES GRANDS. 313
Crainte de Dieu. *ibid.*
Esprit de piété. 320
Amour de la vérité. 328
Modestie. 335
Bienséances de l'état. 342
Egalité d'humeur. 350
Emploi du temps. 358
Simplicité et sincérité. 367
Devoirs d'un homme de qualité. 375
Plan d'un ouvrage sur la religion. 384

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

3 6105 012 534 007

DATE DUE			

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004